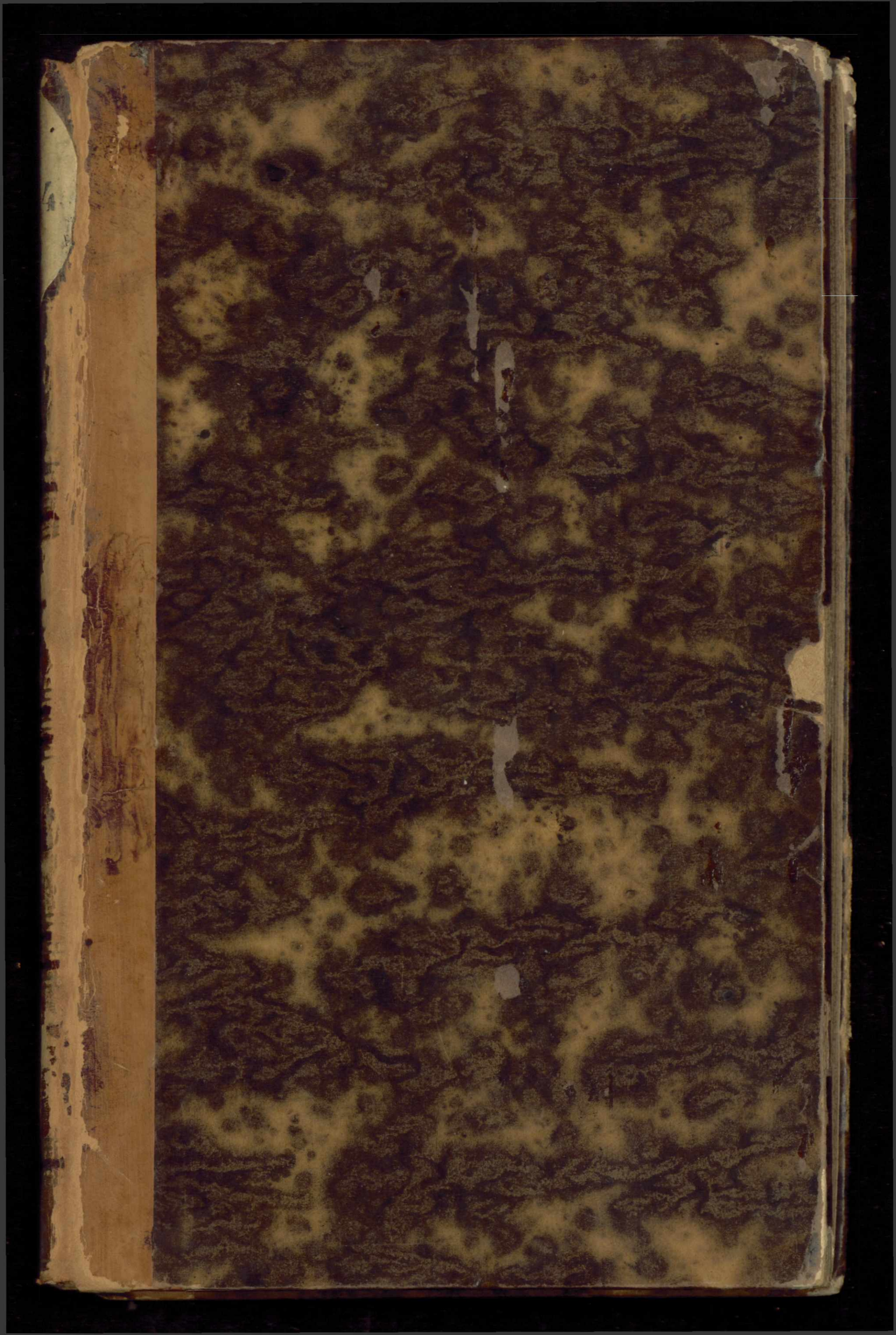
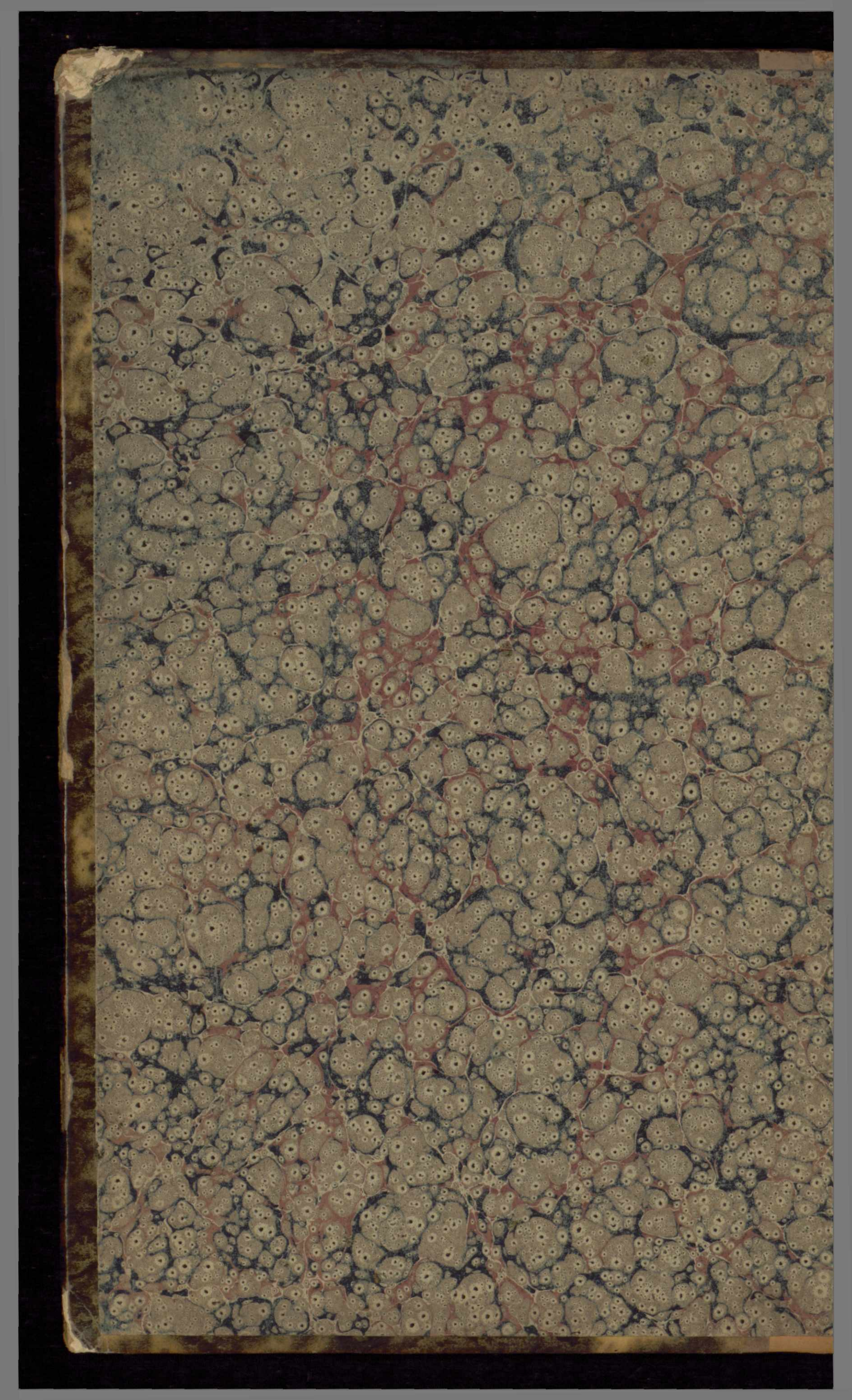


D
2.544
Supp
F.OYS D. G.
LETTRES
A
UN HOMME
DU MONDE









LETTRES

À UN

HOMME DU MONDE.

LETTRES

A UN

HOMME DU MONDE.



SAINT-AMAND. — IMPRIMERIE DE DESTENAY ET LAMBERT,
RUE LAFAYETTE, 55, PLACE MONT-ROND.

LETTRES
A UN
HOMME DU MONDE
QUI VOUDRAIT CROIRE,

PAR

J. F. E. LE BOYS DES GUAYS,

PUBLIÉES

Par un disciple (L. de Z.) de la Vraie Religion Chrétienne.

PREMIÈRE SÉRIE.

TOME I.

SAINT-AMAND (CHER),

A LA LIBRAIRIE DE LA *NOUVELLE JÉRUSALEM*,

Chez PORTE, Libraire.

PARIS,

M. MINOT, RUE GUÉNÉGAUD, 7,

TREUTTEL ET WURTZ, LIBRAIRES, RUE DE LILLE, 17.

1852.



Ces Lettres ont paru dans une *Revue* mensuelle, LA NOUVELLE JÉRUSALEM, pendant les années 1841 à 1845. Traduites en Anglais par M. J. Murdock dès qu'elles paraissaient, et insérées dans le journal *The Retina,* qui se publiait à Cincinnati (États-Unis d'Amérique), elles ont été recueillies en 1845 en un volume. Cette première traduction ayant été revue et corrigée par M. Georges Bush, professeur d'Hébreu à l'Université de New-York, il en a été donné, en 1848, une nouvelle édition, dans laquelle les trois premières lettres de la seconde série ont été ajoutées; et, plus tard, il en a été publié une édition à Londres. L'accueil fait à ces Lettres aux États-Unis et en Angleterre a engagé l'auteur à les continuer, et à les réunir en volumes.

Ce premier volume contient la première série; la seconde série et la troisième paraîtront successivement, et formeront chacune un volume.

SOMMAIRES.

PREMIÈRE SÉRIE.

Pages

LETTRE XI.

LETTRE XII.

LETTRE XIII.

LETTRE XIV.

———

LETTRES
A UN
HOMME DU MONDE.

PREMIÈRE SÉRIE.

LETTRE I.

Introduction. État désolant de l'homme qui est dans le doute. — Existence d'un Dieu et immortalité de l'âme. — La raison ne doit pas être exclue du domaine de la philosophie religieuse. — Conditions de la discussion.

Comme vous, Monsieur, j'ai été en proie à cette maladie morale, à cet engourdissement spirituel, résultat de la philosophie du dernier siècle. Tout ce que vous me dites de la situation d'esprit où vous vous trouvez ne saurait donc me surprendre. Je sais par expérience combien le doute est pénible, combien il est insupportable. Toutes les phases intellectuelles par lesquelles vous avez passé, je les ai parcourues. En vain on a recours aux sciences, aux arts, à la haute philosophie; en vain on se jette dans le tourbillon des affaires; en vain on se livre aux plaisirs du monde, rien ne peut chasser le doute du cœur de l'homme qui est porté par caractère à des méditations sérieuses. Cet état est déchirant, me dites-vous. Oui, certes; car semblable au chagrin dont parle le poète, le doute est toujours en croupe derrière sa victime. Heureux cependant ceux qui, dans ce siècle d'indifférence religieuse, éprouvent les déchirements du doute! Le besoin de sortir d'une position si douloureuse les pousse à chercher, et quiconque cherche avec persévérance finit par trouver. Votre situation est celle d'un malade qui connaît son mal, qui en ressent vivement

toutes les atteintes, mais qui par cela même peut être rendu à la santé. Ne seriez-vous pas réellement plus à plaindre, si, comme la plupart de vos amis de société, vous étiez tombé dans une indifférence complète? Vous ressembleriez alors au paralytique, qui n'éprouve aucune douleur, mais aussi pour lequel il n'y a nul espoir de rétablissement, tant que cette funeste insensibilité ne disparaît pas.

Vous voudriez croire, sans toutefois, ajoutez-vous, être contraint de faire abnégation de votre intelligence. J'accepte bien volontiers votre restriction; elle entre même tellement dans mes vues que je vous aurais moi-même proposé cette réserve, si vous ne l'eussiez pas faite. Quand je discute avec un incrédule sur un sujet de philosophie religieuse, je me garde bien de lui dire : Mettez de côté votre intelligence, et croyez aveuglément; ce serait le moyen infaillible ou de rompre la discussion, ou de la rendre tout à fait infructueuse. Je l'engage, au contraire, à faire toutes les objections que comporte le sujet; je vais même jusqu'à lui indiquer celles qui ne se présentent pas à sa mémoire, pour que plus tard elles ne viennent pas soulever dans son esprit de nouveaux doutes; car l'expérience prouve que l'homme n'arrive à une conviction réelle, sur une question controversée, qu'autant qu'il l'a examinée sous toutes ses faces dans le plein exercice de sa liberté et de sa rationalité. Les vérités ne peuvent entrer dans l'homme que successivement, et à mesure que les erreurs qui leur font obstacle sont détruites; et les erreurs ne peuvent être détruites qu'autant que l'homme reconnaît librement et rationnellement que ce qu'il avait cru vrai est faux.

Ainsi, bien loin de mettre des entraves à notre future discussion, je lui laisse, comme vous le voyez, la latitude la plus grande. Il s'agit maintenant de préciser, autant que possible, notre position respective. Je vois par votre lettre que vous reconnaissez l'existence d'un Dieu distinct de la nature; et que, sur ce point important, il n'existe aucun doute dans votre esprit. Vous êtes en cela beaucoup plus avancé que la plupart des personnes qu'on rencontre dans la société; car s'il n'est plus de mode aujourd'hui de nier publiquement l'existence de Dieu, combien ne trouve-t-on pas d'hommes, surtout dans le monde savant, qui ne font aucune

distinction entre Dieu et la nature! Qu'on les interroge sur ce sujet, ils déclareront d'abord qu'ils admettent un Dieu, mais si on les presse de questions, on reconnaîtra facilement que, dans leur esprit, ils confondent ce Dieu avec la nature. Quand on a pour principe de n'admettre, comme existant, que ce qui tombe sous les sens corporels, on est forcément conduit à cette déplorable conséquence. Vous ne vous trouvez pas fort heureusement dans cette triste position, que je comparais, il y a un instant, à l'état d'un paralytique qui ne sent pas son mal. Si vous souffrez, c'est parce que votre croyance se borne à reconnaître qu'il existe un Dieu créateur de la nature, et que sur toutes les autres questions vous restez dans une incertitude qui vous tourmente. Par exemple, vous n'avez sur l'immortalité de l'âme que des probabilités; mais la certitude vous manque. Les arguments de la philosophie, et ceux du catholicisme-romain, dans le sein duquel vous êtes né, sont loin de satisfaire votre raison. Vous voudriez croire à votre existence après la mort, parce que vous sentez en vous quelque chose qui vous dit que l'existence de l'homme ne saurait être bornée à la vie misérable qu'il traîne sur cette terre ; mais, lorsque vous portez votre attention sur tout ce qu'on a dit au sujet de l'âme, vous trouvez les hypothèses des philosophes et les idées des théologiens si vagues, si incohérentes, si peu conformes au sentiment intérieur, que vous êtes forcé de rejeter et les unes et les autres.

A propos de sentiment intérieur, qu'il me soit permis de faire ici une simple observation : C'est que la théologie et la science, en faisant de fort beaux Traités sur l'immortalité de l'âme, sans présenter préalablement une seule notion claire sur l'âme elle-même, ont plus obscurci la question qu'elles ne l'ont éclairée; et que, sur ce point, les idées d'un petit enfant qui a perdu sa mère, ou celles d'un bon villageois qui pleure sa compagne, approchent beaucoup plus de la vérité, comme vous le reconnaîtrez plus tard, que celles d'un docteur en Sorbonne ou d'un profond philosophe. Je ne dois donc pas m'étonner du peu de profit que vous avez retiré de la lecture de ces Traités.

Votre désir de croire, sans pour cela faire abnégation de votre intelligence, m'explique aussi très-bien pourquoi vous vous êtes adressé à un membre de la Nouvelle Jérusalem, plutôt qu'à un

théologien de la vieille Église. Vous avez sans doute pensé qu'une religion, qui se produit dans ce siècle de rationalisme, ne devait pas exclure la raison du domaine de sa philosophie religieuse, et en cela vous ne vous êtes pas trompé ; mais si vous croyiez que, semblables à ces novateurs que l'on voit surgir de tous côtés, les membres de la Nouvelle Jérusalem repoussent les dogmes du Christianisme, vous seriez complètement dans l'erreur. La Nouvelle Jérusalem s'appuie sur le Christianisme, comme celui-ci s'est appuyé sur la Loi et les Prophètes; elle n'abolit pas, elle redresse, elle complète. Nous sommes donc des Chrétiens ; nous sommes même Chrétiens dans l'acception la plus large de ce mot, comme vous pourrez vous en convaincre lorsque vous connaîtrez les principes de la Nouvelle Église du Seigneur.

Maintenant qu'il est établi que vous êtes *un incrédule disposé à croire,* pourvu qu'on n'exige pas le sacrifice de votre raison, et que je suis Chrétien dans l'acception large de ce mot, c'est-à-dire, admettant avec la conviction la plus intime tout ce que la Nouvelle Jérusalem enseigne, notre position respective se trouve suffisament dessinée quant à présent, la discussion pouvant seule par la suite vous faire connaître ce que renferme en lui-même le nom de Chrétien dans la Nouvelle Église.

Nous pourrions dès lors entrer en matière; mais, avant de nous engager dans la discussion, il est bon que nous nous entendions d'abord sur certains points relatifs à l'argumentation. Je vais vous signaler, dans cette première lettre, ceux qui me paraissent les plus importants.

Vous voulez être convaincu par la raison, c'est donc à votre raison que je devrai m'adresser. Or, dans un sujet aussi élevé, lorsqu'il s'agit de Dieu et de ses attributs, de l'âme et de son immortalité, et en général d'un monde invisible à nos yeux naturels ou matériels, votre raison vous dit que vous ne pouvez pas exiger des preuves naturelles ou matérielles, c'est-à-dire, susceptibles d'être confirmées par les sens de votre corps terrestre. Je ne pense pas du reste qu'elle se refuse à admettre les arguments que je lui présenterai. Je ne m'écarterai pas des règles d'une bonne logique, et je suivrai autant que possible la méthode des géomètres. Comme eux je procéderai du connu à l'inconnu ; comme eux j'aurai recours aux

preuves par analogie : or, ce genre de démonstration étant admis dans les sciences exactes, vous ne pouvez vous dispenser de l'accepter. Enfin, quand je vous parlerai du monde spirituel, j'exigerai de vous que vous fassiez abstraction du temps et de l'espace, comme en géométrie on exige qu'on fasse abstraction d'une ou de plusieurs des dimensions des corps, comme en mécanique on exige qu'on fasse abstraction du mouvement, de la résistance de l'air, du frottement, etc.

Si cependant cette manière de traiter rationnellement, et pour ainsi dire mathématiquement, les hautes questions de philosophie religieuse, excitait par sa nouveauté votre étonnement, je vous dirais : S'il y a eu divorce entre la religion et la raison, ce sont les hommes qui seuls en furent cause. Dieu n'a jamais réprouvé la raison, en tant que raison ; mais, du moment que l'homme eut lui-même perverti cette noble faculté qui lui vient de Dieu, les choses spirituelles et célestes ne purent plus être accessibles à cette raison corrompue. Et quant à la méthode des géomètres, en quoi pourrait-elle être contraire à la science divine ? Ne dit-on pas, en parlant de Dieu, qu'il est le grand Géomètre, qu'il est l'Architecte de l'univers ? Dieu n'est-il pas le Créateur de ces globes qui tournent, au-dessus de nos têtes, d'après des lois mathématiquement établies ? D'ailleurs les sciences exactes n'ont-elles pas aussi leur partie métaphysique ? Qu'on interroge les mathématiciens qui sont entrés dans les profondeurs du calcul infinitésimal, et ils avoueront que plusieurs d'entre eux, frappés des résultats auxquels ils furent alors conduits, sont devenus spiritualistes de matérialistes qu'ils étaient auparavant.

Vous voyez, au surplus, que dans tout cela il s'agit seulement des hautes questions de philosophie religieuse. Quant à celles qui concernent la doctrine proprement dite, il serait tout à fait inopportun de les agiter maintenant. Il faut attendre que les erreurs philosophiques, qui s'opposeraient à leur admission, aient été chassées de votre esprit, et que les vérités spirituelles, qui entreront chez vous en leur place, vous aient disposé à les accueillir favorablement ; il faut, en un mot, que votre conviction soit bien établie sur les questions dont nous allons d'abord nous occuper ; mais retenez bien ceci, c'est que, quelque forte qu'elle puisse être, cette

conviction cependant ne sera pas la foi; mais elle vous conduira à la foi que Dieu seul donne à l'homme, quand l'homme est préparé pour la recevoir.

Je dois, avant de terminer cette lettre, faire une dernière observation : Quoique la Nouvelle Jérusalem soit en possession de vérités d'un ordre très-élevé, et qu'elle puisse par leur moyen résoudre beaucoup de questions qui étaient restées jusqu'ici sans solution, elle est loin néanmoins de prétendre tout expliquer. L'intelligence de la créature, ange ou homme, n'ira jamais jusqu'à comprendre le Créateur. Pour comprendre Dieu dans son Essence infinie, il faudrait être Dieu lui-même.

Agréez, etc.

LETTRE II.

Conciliation de l'existence du mal avec l'idée d'un Dieu essentiellement Bon et Tout-Puissant. — Soleil spirituel. — Liberté de l'homme. — Lois de l'Ordre Divin.

Les conditions que je vous ai proposées sur le mode de discussion étaient si conformes à l'esprit raisonneur de notre siècle, que j'étais d'avance convaincu que vous les accueilleriez; et j'aurais, dès ma première lettre, abordé le sujet, si je n'en eusse été détourné par un motif qui vous est tout à fait personnel. Quand il s'agit d'un traité *ex professo*, l'auteur peut disposer son plan lui-même et le traiter comme bon lui semble; mais telle n'est pas maintenant ma tâche. Celle que j'ai acceptée consiste à faire pénétrer en vous une conviction philosophique et religieuse; et je croirais m'éloigner de mon but, si je ne vous laissais pas une entière liberté de diriger vous-même la discussion. Je désirais donc attendre votre réponse, dans l'intime conviction où j'étais que vous me feriez infailliblement des questions sur les points qui vous préoccupent le plus. Votre lettre me prouve que je ne m'étais nullement trompé; elle renferme plusieurs questions qui m'indiquent suffisamment quel est l'état actuel de votre esprit; et je pense entrer pleinement dans vos intentions, en commençant par traiter la question suivante, qui l'emporte par sa gravité sur toutes les autres.

« Comment, me dites-vous, peut-on concilier l'*existence du* » *mal* dans l'univers avec l'idée d'un *Dieu essentiellement Bon* » *et Tout-Puissant?* »

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que cette première question présente les plus grandes difficultés philosophiques; mais autant les

aborder maintenant que plus tard ; veuillez seulement ne pas vous étonner si je suis obligé de faire un long détour avant d'y arriver. Pour prouver que cette existence du mal n'offre rien d'incompatible avec la bonté infinie de Dieu, ni avec sa toute-puissance, il faut nécessairement avoir des notions exactes, non-seulement sur Dieu et sur ses principaux attributs, mais il faut encore en avoir sur l'homme et sur l'univers. Vous voyez que dès l'entrée de la discussion nous nous trouvons lancés dans des sujets qui, depuis trois mille ans, ont fait le désespoir de la philosophie, et donné naissance à une foule de systèmes si peu concluants, que les amis de la vérité attendent toujours une solution satisfaisante. Toutefois, ce n'est pas la faute de la philosophie, c'est celle des philosophes, qui ont voulu en sonder les profondeurs sans s'éclairer du flambeau de la religion, ou qui ne se sont adressés à la religion que lorsqu'elle eut elle-même perdu la vraie lumière. Mais ce n'est pas le moment de prouver cette proposition ; vous aurez souvent par la suite occasion d'en reconnaître la justesse. J'arrive à notre question, ou plutôt aux développements qui doivent en faciliter la solution.

Il est évident que notre monde matériel, dans son ensemble et dans ses parties, subsiste par ce soleil que nous voyons briller au-dessus de nos têtes ; sans la présence de cet astre, le globe que nous habitons, et tous ceux qui composent notre système planétaire, tomberaient infailliblement dans un chaos. Il est encore évident que tous les effets produits par ce soleil sont dus à la chaleur et à la lumière qui émanent de lui. Chaleur et lumière, voilà donc les deux principes qui font que notre planète subsiste matériellement. Mais dans notre monde il n'y a pas seulement de la chaleur et de la lumière naturelles, il y a aussi de la chaleur et de la lumière spirituelles. Quand l'homme est ému par une affection, n'éprouve-t-il pas intérieurement de la chaleur? quand une pensée le frappe, n'est-ce pas pour lui une lumière interne? Cela est si vrai, que, dans toutes les langues, on ne saurait parler d'une affection sans employer des termes qui conviennent à la chaleur, ni d'une pensée sans se servir de ceux qui ont rapport à la lumière. Parle-t-on de l'amour, on dit qu'il embrase ; est-il question de la vérité, on dit qu'elle éclaire ; veut-on exprimer une affection, elle est vive, ar-

dente; s'agit-il d'une pensée, elle est brillante, lumineuse. Que conclure de là, sinon que l'affection de l'homme est une chaleur spirituelle, et sa pensée une lumière spirituelle?

Mais d'où viennent cette chaleur et cette lumière qui nous affectent intérieurement? Serait-ce de ce soleil visible aux yeux de notre corps terrestre? On n'oserait pas le soutenir. Par cela seul que ce soleil est visible, il est matériel; or, ce qui est matériel ne saurait produire le spirituel. En vain le matérialiste ferait usage du scalpel, jamais il ne trouverait dans des organes matériels les principes de l'affection ou de la pensée; en vain il analyserait une affection ou une pensée, jamais il ne parviendrait à y découvrir la moindre parcelle impondérable de matière. Pour savoir d'où procèdent cette chaleur et cette lumière, il faut avoir recours à l'analogie, et l'on en tirera cette conclusion : Que si la chaleur et la lumière naturelles viennent du soleil naturel, ce qu'on ne saurait nier, la chaleur et la lumière spirituelles doivent procéder d'un soleil spirituel invisible, comme elles, à nos yeux matériels. Vous verrez plus tard quel avantage on peut tirer de la connaissance de cette vérité simple, pour étudier la partie de l'univers, qui est inaccessible aux sens de notre corps terrestre, et que nous nommons monde spirituel.

L'analogie nous dit aussi que si le monde matériel subsiste par son soleil, ce qui est incontestable, le monde spirituel doit aussi subsister par le sien; et l'examen que nous pouvons faire dès maintenant sur nous-mêmes vient confirmer l'analogie. En effet, si par notre corps nous vivons dans le monde matériel, par notre esprit nous appartenons au monde spirituel; et comme notre être spirituel n'est qu'un composé d'affections et de pensées, il est évident qu'il ne peut subsister qu'au moyen du foyer spirituel d'où émanent la chaleur et la lumière spirituelles, ou les affections et les pensées. Or, si nous, qui sommes encore recouverts de matière, nous ne pouvons subsister sans ce foyer spirituel, à plus forte raison les êtres purement spirituels, qui constituent l'autre monde, ne sauraient subsister sans lui.

Maintenant que nous savons qu'il existe un soleil spirituel, et que la partie invisible de l'univers subsiste par ce soleil, recherchons quelle peut être la nature d'un tel astre. Toutes les affec-

tions de l'homme appartenant à sa volonté, et toutes ses pensées à son entendement, et ces deux facultés, volonté et entendement, constituant la vie de l'homme—car, on l'a dit depuis longtemps, vouloir et penser, voilà l'homme—il en résulte que la chaleur et la lumière spirituelles, qui dans leur essence sont amour et sagesse, constituent la vie même; et comme cette chaleur et cette lumière émanent du soleil spirituel, il résulte encore de là que la vie même réside dans ce soleil, et que c'est lui qui distribue la vie dans tout l'univers.

Quoique la vie même réside dans le soleil spirituel, ce soleil n'est pas la vie même; il n'en est que le premier récipient. La Vie Même, c'est Dieu; et comme la vie réelle, chez l'homme, se compose d'amour et de sagesse, Dieu étant la Vie Même est par conséquent l'Amour Même et la Sagesse Même. L'Amour est son *Être*, sa substance; et la Sagesse est son *Exiter*, sa manifestation, c'est-à-dire, sa forme. Tous ses autres attributs sont des conséquences de l'Amour Même et de la Sagesse Même, comme toutes les facultés de l'homme sont des conséquences de sa volonté siége de ses affections, et de son entendement siége de ses pensées.

Si, dans cette argumentation, je suis parti de l'homme pour arriver à Dieu, au lieu de commencer par Dieu pour descendre jusqu'à l'homme, la faute en est à ceux qui sur ces hautes questions ont jeté des ténèbres si épaisses, qu'on se voit forcé aujourd'hui d'en appeler à la raison de l'homme, avant de pouvoir s'adresser à son cœur.

L'amour, tel qu'il se manifeste dans les créatures, est loin de nous donner une idée exacte de cet Amour qui est l'Essence même du Créateur. Quelque pur que nous puissions concevoir l'amour humain, il y aura toujours, entre lui et l'Amour Divin, la distance infranchissable qui existe entre le fini et l'infini. Néanmoins, en raisonnant d'après ce que nous pouvons connaître du véritable amour, nous verrons successivement s'aplanir les plus grandes difficultés de la philosophie religieuse.

Il est de l'essence de l'amour de se communiquer; il lui faut un objet pour qu'il aime hors de soi; car s'aimer soi-même, ce n'est pas là le véritable amour. Il fallait donc à Dieu, qui est l'Amour Même, un objet, c'est-à-dire, des créatures qu'il aimât. De là, la création de l'univers.

Je n'entrerai pas ici dans des détails sur l'œuvre de Dieu ; si vous désirez les connaître de suite, vous les trouverez dans un des traités de Swedenborg *(La Sagesse angélique sur le Divin Amour)* ; je vous dirai seulement que pour avoir une idée saine de la création, il faut mettre de côté les hypothèses qu'on a faites jusqu'ici. Celle du chaos ne ferait que jeter de l'obscurité sur le sujet. Celle de la vieille théologie n'est pas même susceptible d'examen ; prétendre que Dieu a créé l'univers de rien, c'est aller contre cet axiome : *De rien on ne peut rien faire ;* or Dieu, qui est la Vérité même, ne peut pas faire qu'une vérité évidente par elle-même ne soit pas une vérité. La Toute-Puissance Divine, comme vous le verrez à la fin de cette lettre, ne se met jamais en opposition avec la vérité.

Le but de Dieu, en créant ce vaste univers, étant d'épancher son amour dans des objets hors de lui et propres à le recevoir, portons d'abord nos regards sur l'immensité de la création ; et, parmi tant d'objets créés, cherchons à découvrir ceux qui ont été spécialement destinés à satisfaire l'ardent amour du Créateur par une conjonction intime avec Lui. Notre œil découvre d'abord des myriades de globes étincelants ; et l'analogie, s'appuyant sur la connaissance de notre système planétaire, nous montre des millions d'autres globes qui gravitent autour des premiers ; mais notre entendement nous dit aussitôt que des corps passivement soumis aux lois invariables de la gravitation, n'ont aucune des qualités propres à remplir le but final de la Divinité. Ces soleils innombrables, et ces terres plus innombrables encore, n'ont donc été lancés dans l'immensité de l'espace que pour l'usage de créatures plus nobles. Si maintenant nous descendons sur notre terre, que découvrons-nous dans cette multitude d'objets variés que la nature étale chaque jours à nos yeux ? J'y vois des minéraux, des végétaux, des animaux ; et, au sommet de cette échelle des êtres, l'homme. Le simple examen de cette chaîne ne montre-t-il pas de suite que le règne minéral créé pour l'usage des deux règnes supérieurs, que le règne végétal indispensable au règne animal, et que les animaux eux-mêmes, dépourvus du sentiment moral, n'ont encore été pour le Créateur que des *moyens*, afin que la seule créature capable de répondre à son amour pût exister sur les terres de son immense

domaine, et y disposer de tous ces objets de sa munificence divine? C'est donc pour l'homme, pour l'homme seul, que tout l'univers à été créé.

Après vous avoir présenté Dieu comme l'Amour Même et la Sagesse Même; après vous avoir montré que l'univers, expansion de son Amour, a été formé par sa Sagesse, et que tout a été créé pour l'homme seul, je me trouve en position de pouvoir enfin discuter votre proposition. Vous pourriez croire cependant que loin d'avoir rendu la solution plus facile, j'en ai augmenté les difficultés en représentant Dieu comme l'*Amour Même et la Sagesse Même*, définition qui semble l'emporter encore sur la vôtre, *Dieu essentiellement bon;* car il y a toujours, pensez-vous, impossibilité de nier l'existence du mal sur cette terre, où tout atteste l'état misérable de l'homme, et où la nature entière n'offre qu'un antagonisme permanent entre tous les êtres. Je suis entièrement de votre avis sur cette impossibilité, mais vous reconnaîtrez bientôt que j'ai suivi la marche qui m'était tracée par la nature même des choses, et j'espère vous prouver que le mal ne vient pas de Dieu, et qu'il est cependant une conséquence de la définition que je viens de donner.

Tout est sorti pur des mains du Créateur. Il est, je crois, inutile d'insister sur cette proposition, qui entre complètement dans vos idées; l'Amour Même, agissant d'après les lois de la Sagesse, n'a pu produire que le bien. De quelle source le mal est-il donc provenu? et comment ce mal a-t-il pu lutter contre l'Amour Même, en qui réside la Toute-Puissance? Un examen attentif de la nature même de l'amour va lever ces difficultés, qui paraissent insurmontables.

Si l'amour, comme nous l'avons reconnu, est communicatif par essence; s'il lui faut un objet hors de soi pour aimer, il a besoin aussi que l'objet aimé lui rende amour pour amour. Il suffit, pour être convaincu de cette vérité, d'avoir aimé une seule fois. La réciprocité étant essentielle à l'amour, Dieu, en créant l'homme afin de répandre sur lui son amour, a dû lui donner toutes les facultés nécessaires pour qu'il pût reporter sur son Créateur l'amour qu'il en recevait; et remarquez bien qu'il ne suffisait pas que l'amour de l'homme revînt au Créateur, il fallait encore que cet amour renfermât en lui la condition indispensable à tout amour

véritable ; il fallait, en un mot, que l'amour de l'homme fût, en tout, digne de l'amour de Dieu. Or, un tel amour ne pouvait exister chez l'homme, qu'autant que l'homme aurait la pleine et entière liberté d'aimer Dieu ou de ne pas l'aimer ; car, sans liberté, il ne saurait y avoir d'amour. Quel est, en effet, celui qui croirait encore être aimé, s'il venait à découvrir que l'objet qu'il chérit est *forcé* de l'aimer ? Si de faibles créatures qui ne possèdent qu'une parcelle de l'amour dédaignent d'être aimées forcément, comment pourrait-on supposer que Dieu, qui est l'Amour Même, eût méconnu l'un des principes essentiels de l'amour, en contraignant l'homme à l'aimer ? Avec une telle supposition, le but de la création est manqué ; Dieu a travaillé en vain ; son Essence le portait à créer des êtres capables de l'aimer, et il n'a formé que des automates, que des instruments purement passifs, qu'il fait mouvoir avec des fils. Ne serait-ce pas là, non-seulement dégrader, mais encore outrager la majesté divine, et comparer Dieu à un enfant qui joue avec des marionnettes.

Non : Dieu a créé l'homme libre ; et il ne pouvait pas le créer autrement, parce qu'il est l'Amour Même, et parce que la liberté est un principe essentiel de l'amour.

C'est, du reste, sur ce principe de la liberté de l'homme que repose tout ce qu'il y a de plus sacré dans le monde : La religion, la morale, la loi. Sans cette liberté, les pratiques de la religion deviennent des superstitions ; les règles de la morale, des déceptions ; les peines de la loi, des injustices atroces. Sans cette liberté, il n'y a plus, après cette vie, ni bonheur pour l'homme de bien, ni malheur pour le pervers, ou Dieu est un tyran qui ne consulte que son caprice pour répandre ses grâces ou ses malédictions.

Créé libre d'aimer ou de ne pas aimer Dieu, c'est-à-dire, libre de se conformer aux lois de l'ordre divin ou de les enfreindre, l'homme vécut d'abord conformément à ces lois. Tout alors était érgulier dans l'univers ; rien n'en altérait la pureté native ; tout, dans sa partie spirituelle, était bien et vrai ; tout, dans sa partie matérielle, était bon et beau. Les autres êtres de notre globe suivaient les lois de leur nature respective ; privés du principe de la liberté, ils étaient par cela même dans l'impuissance de troubler l'ordre établi. L'homme seul pouvait réagir contre Dieu, et tant qu'il n'usa

pas de cette liberté, l'ordre primitif fut maintenu ; mais dès qu'il commença, en vertu de cette liberté, à s'écarter des lois de l'ordre, il introduisit par ce fait un antagonisme spirituel. L'opposition au bien engendra le mal, l'opposition au vrai donna naissance au faux; puis, cet antagonisme spirituel en produisit un dans la création matérielle : peu à peu la substance des choses naturelles, altérée par le mal, de bonne devint mauvaise; et la forme de ces choses, changée par le faux, de belle devint laide.

Ne croyez pas cependant que le mal et le faux, que le mauvais et le laid, qui s'introduisirent dans l'univers dans ces premiers temps de la création, fussent semblables au mal et au faux, au mauvais et au laid que nous y voyons maintenant. Le mal et le mauvais n'étaient alors qu'une légère altération du bien et du bon, et le faux et le laid qu'une faible déviation du vrai et du beau. Ce n'est que par une série ascendante d'altérations et de déviations, que l'humanité est enfin tombée dans ces états de sauvagerie et de barbarie que nous présente l'histoire.

Vous voyez que l'existence du mal peut être facilement conciliée avec l'idée d'un Dieu essentiellement bon, puisqu'elle est le fait seul de l'homme, et qu'elle résulte de la liberté humaine, principe essentiel de l'amour de la créature pour son Créateur. Il me reste à vous prouver que cette *existence du mal* peut aussi se concilier parfaitement avec l'idée d'un *Dieu Tout-Puissant.*

L'habitude de juger des attributs de la Divinité par ceux dont on a entouré la royauté, est devenue la cause de bien des erreurs. Lorsqu'un roi, abusant de sa haute position, s'est mis au-dessus de la loi, et a gouverné son peuple selon son caprice, défaisant aujourd'hui ce qu'il avait fait hier, on a dit de lui qu'il était *tout-puissant ;* et, comme la plupart des despotes ont prétendu tenir leur pouvoir de Dieu, on en a inféré que la *Toute-Puissance* divine, étant supérieure à la puissance humaine, pouvait aller jusqu'à faire ce qui est absolument impossible. C'est de cette erreur que viennent toutes les superstitions ; car, avec ces mots, *tout est possible à Dieu,* interprétés dans le sens que je viens de signaler, il n'y a pas d'absurdités qu'on ne puisse faire admettre.

Si Dieu pouvait tout faire, suivant l'acception vulgaire de la Toute-Puissance divine, il ne serait pas Dieu. Cela vous paraîtra

sans doute un paradoxe, cela cependant est une vérité. Quelques réflexions suffiront pour vous en convaincre. L'homme, sujet à erreur, ne peut perfectionner son ouvrage qu'à la condition de le revoir, de le retoucher. S'il est législateur, il ne formulera son code qu'après de longues méditations; et, lorsqu'il l'aura promulgué, ses lois resteront encore soumises aux changements que l'expérience y introduira. Mais peut-il en être de même de Dieu, la Sagesse Même, la Prescience Même? Quand Dieu a créé l'univers, il a dit: Qu'il soit, et il fut. Oui, à cette parole de Jéhovah, l'univers fut constitué avec toutes les lois qui le régissent, c'est-à-dire, avec toutes les lois qui purent dès lors se manifester, avec toutes celles qui se sont successivement manifestées depuis, et avec toutes celles qui se manifesteront dans la suite des temps. Toutes ces lois constituent l'Ordre Divin, et sont nommées Lois de l'Ordre.

Vous comprenez, maintenant, qu'il n'y a pas de paradoxe à dire que si Dieu pouvait tout faire, selon l'acception vulgaire de la Toute-Puissance Divine, il ne serait pas Dieu. Si Dieu changeait une des lois de son ordre Divin, ne serait-ce pas déclarer qu'il s'est trompé? et que deviendrait alors l'un de ses principaux attributs, sa Prescience Divine? Oh! gardons-nous de rabaisser la Divinité au rôle méprisant d'un tyran capricieux; évitons même de le comparer au meilleur des rois; et ne voyons en Lui qu'un Père, dont l'amour pour tous ses enfants surpasse l'amour du plus tendre des pères, autant que l'infini surpase toute quantité finie.

La liberté de l'homme étant une des lois essentielles de l'Ordre Divin, la Toute-Puissance Divine consiste, non à la briser, mais à la maintenir. L'*existence du mal* se concilie donc parfaitement avec l'idée d'*un Dieu Tout-Puissant*. Mais si par sa liberté l'homme a introduit le mal dans l'univers, par cette même liberté il peut non-seulement en arrêter les progrès, mais encore le refouler et l'empêcher de se manifester; et c'est à cela qu'il doit parvenir, en adoptant et en suivant les principes de la Nouvelle Jérusalem.

Agréez, etc.

LETTRE III.

Le moyen le plus sûr de ramener l'homme aux vrais principes religieux, c'est de lui faire acquérir la certitude de son immortalité.

Vous trouvez *ingénieuse*, me dites-vous, la théorie que je vous ai exposée dans ma seconde lettre; vous reconnaissez l'enchaînement logique des propositions qui servent à l'établir; mais vous rencontrez dans ces propositions tant de points de vue nouveaux, que vous en êtes encore ébloui, et vous jugez avec raison qu'il y aurait de votre part précipitation si vous adoptiez cette théorie, avant de l'avoir mûrement examinée et sérieusement approfondie. C'est on ne peut mieux; vous entrez tout à fait dans mes vues, et votre réserve me fait beaucoup plus de plaisir qu'un acquiescement complet. Je vous passe volontiers l'épithète d'*ingénieuse* dont vous gratifiez cette théorie, en faveur de votre bonne disposition à l'étudier; méditez-la avec attention, et vous parviendrez bientôt à reconnaître qu'elle est la seule que votre raison puisse adopter. Du reste, vous admettez déjà—et cela doit me suffire pour le moment —qu'elle est bien préférable à tout ce qu'on a pu enseigner jusqu'à ce jour sur un sujet aussi grave; qu'elle lève de grandes difficultés philosophiques; et qu'elle donne, sur la Divinité, des idées bien plus élevées et en même temps bien plus saines que toutes celles qu'on a eues jusqu'à présent.

Vous auriez, ajoutez-vous, quelques objections à me faire, des explications à me demander, des réflexions à me soumettre; mais dans la position où vous vous trouvez, ignorant notre manière de résoudre les autres difficultés de la haute philosophie, vous préférez attendre un moment plus opportun, et vous m'engagez à vous *donner sur l'Ame de l'homme des éclaircissements, qui puissent vous convaincre de son immortalité.*

Vous avez parfaitement raison, Monsieur, de désirer acquérir la certitude de l'immortalité de votre âme. C'est là, en effet, le point le plus important. Si tant d'hommes ont aujourd'hui de l'indifférence pour tout ce qui concerne les matières religieuses, c'est surtout parce qu'on ne leur a jamais présenté sur leur propre existence immortelle, ou sur leur vie future, que de simples probabilités. Nos philosophes et nos théologiens ont tellement embrouillé la question, que, parmi les hommes du monde, il en est une moitié au moins qui nie cette immortalité, sinon de bouche, du moins de cœur, tandis que l'autre moitié n'y croit que sur de simples probabilités. Mais croire sur des probabilités, lorsque tout nous porte dans ce monde à satisfaire nos penchants égoïstes, est-ce bien suffisant pour nous faire acquérir la volonté ferme de résister au mal ? Tout ce qui se passe sous nos yeux ne prouve-t-il pas chaque jour le contraire? Mais qu'un homme, qui n'a eu jusqu'ici qu'une idée vague de son immortalité, en acquière la certitude, et bientôt ce ne sera plus le même homme; une révolution salutaire se sera opérée en lui.

Supposez, en effet, qu'au lieu de parler aux hommes en termes vagues de leur existence après leur mort, on leur démontre cette existence en leur faisant connaître en quoi elle consiste, et en répondant à toutes les questions que chacun d'eux pourrait faire, de bonne foi, dans le but d'acquérir une conviction complète, n'en résulterait-il pas la plus salutaire des révolutions, une révolution bien supérieure à celles qui ont produit le plus de bien, puisqu'elle se ferait sans aucune secousse? Portés, par suite de leur nouvelle conviction, à sortir de cette indifférence religieuse qui tue nos sociétés modernes, les hommes chercheraient à s'instruire des véritables principes religieux ; ils rejetteraient bien loin d'eux toutes les faussetés qui sont nées du scepticisme et de la superstition; ils adopteraient avec joie une doctrine toute de dévouement, toute d'amour. Fortement convaincus que leur vie actuelle n'est qu'un état préparatoire pour entrer pleinement dans une vie qui ne finira jamais; intimement persuadés que le sort de leur vie éternelle dépend uniquement du court pèlerinage qu'ils feront sur cette terre, ils jouiraient en paix de tous les dons que le Créateur y répand chaque jour avec abondance. Au lieu de regarder leurs sem-

blables comme autant de rivaux, ils ne verraient en eux que des frères ; le dévouement remplacerait peu à peu l'égoïsme, et les sentiments d'envie et de haine disparaîtraient insensiblement pour faire place à la charité et à l'amour. Cependant je suis loin de dire que l'homme serait exempt de défauts, qu'il vivrait toujours conformément aux principes de la vraie doctrine ; mais du moins l'homme apprendrait alors, par cette doctrine de charité et d'amour, à distinguer le bien d'avec le mal, le vrai d'avec le faux ; il saurait par conséquent quand il fait le mal ; et ses chutes, en produisant chez lui le repentir et le besoin de se réhabiliter, serviraient à le faire progresser dans la voie du bien.

Quel est donc l'homme qui serait assez peu conséquent avec lui-même pour ne pas regretter d'avoir fait le mal, et ne pas prendre la résolution de faire le bien, s'il était pleinement convaincu de l'immortalité de son âme ? Quoi ! j'aurais l'intime conviction que je dois vivre éternellement ; ma raison me dirait chaque jour que la vie la plus longue sur cette terre n'est pas, par rapport à l'éternité, ce qu'est un grain de sable par rapport au désert le plus vaste, ce qu'est une goutte d'eau par rapport à l'immensité des mers ; je saurais que mon existence éternelle dépend absolument de la manière dont j'aurai rempli mes devoirs envers ma patrie, mes concitoyens, ma famille et moi-même ; et je pourrais ne pas me repentir du mal que j'aurais fait, et je pourrais ne pas prendre une forte résolution de le réparer, et je ne profiterais pas de mes fautes pour marcher avec plus de fermeté dans la voie du bien ! Non, non, l'homme ne saurait être aussi inconséquent, car tout nous prouve que sa conduite dépend des principes qu'il a adoptés. Voyez avec quelle ardeur ceux qui ne croient qu'à cette vie terrestre suivent les conséquences de leur faux principe, et jugez par là de ce qu'il en serait si les hommes étaient intimement convaincus de leur existence éternelle. La certitude de cette existence est donc pour l'homme le point le plus important, et le moyen le plus certain de le ramener aux vrais principes religieux.

Cette certitude cependant ne s'obtient pas sur-le-champ ; l'homme est plongé dans de si épaisses ténèbres au sujet de tout ce qui concerne le spirituel, qu'il ne peut apercevoir la lumière ou la vérité qu'autant qu'il éloigne de lui les nuages ou les faussetés

qui l'interceptent. Mais pour peu qu'il y ait de sa part bonne volonté et persévérance, il parvient à se débarasser successivement de ses préjugés; alors sa conviction s'établit peu à peu, et devient ensuite d'autant plus inébranlable, qu'il n'est pas une seule de ses réflexions, pas une seule de ses observations, qui ne concoure à la confirmer de plus en plus. Je ne prétends donc pas vous convaincre tout d'un coup; mais, d'après les bonnes dispositions dans lesquelles vous vous trouvez, j'ai la certitude qu'après un mûr examen, vous admettrez les diverses propositions que je vous soumettrai, quelque étranges qu'elles puissent d'abord vous paraître, et que de leur ensemble résultera pour vous la conviction complète de votre existence éternelle.

Votre désir d'être éclairé sur ce point important me fait remettre, à une autre époque, les développements que je voulais vous donner pour compléter la question de l'origine du mal; aussi bien trouveront-ils tout naturellement leur place lorsque nous en serons aux questions dogmatiques, et que je vous expliquerai la chute. Je dois aussi, avant de commencer, vous prévenir que je considérerai comme établies les propositions qui ont déjà été traitées, et que je continuerai à m'appuyer sur elles, tant que vous n'aurez pas refusé positivement de les admettre, car c'est un droit que je tiens de la nature même de notre mode d'argumentation.

Le but de Dieu, en créant l'univers, ayant été d'épancher son amour dans des objets hors de lui, et capables en même temps de répondre à cet amour, je vous ai fait voir que si l'homme n'eût pas été *créé libre*, le but de la création eût été manqué; j'ajouterai maintenant, en m'appuyant toujours sur l'Essence de Dieu, qui est l'Amour Même, que si l'homme ne devait pas vivre après sa mort naturelle, le but de la création aurait aussi été manqué. Voilà, allez-vous me dire, une solution à laquelle j'étais loin de m'attendre ; vous me promettiez de nouveaux arguments, et vous tranchez la question à la manière des théologiens et des philosophes ; car plusieurs d'entre eux se sont aussi appuyés sur la bonté de Dieu, pour en conclure que l'homme vivra après sa mort.

Veuillez, je vous prie, attendre un instant; vous seriez certes en droit de vous récrier si, comme les théologiens et les philosophes, en m'appuyant sur la bonté de Dieu pour en déduire l'existence

d'une autre vie, je ne vous donnais pas de cette bonté des idées claires et précises. Mais eux, ont-ils jamais présenté, sur ce qu'ils appellent la bonté du Créateur, autre chose que des lieux communs, presque toujours en contradiction manifeste avec les autres attributs qu'ils donnent à la Divinité? Qu'est-ce, en effet, que le Dieu des théologiens? C'est un Être toujours courroucé, qui n'a consenti à pardonner au genre humain la désobéissance du premier homme qu'à la condition que son propre fils, innocent de cette faute, subirait pour la réparer les tourments les plus affreux; et qui, non content de cela, ne s'appitoie qu'autant que ce fils le supplie de pardonner, en lui rappelant sans cesse ses souffrances et son sang répandu pour le rachat des hommes. Lorsqu'on présente le Créateur sous des couleurs aussi sombres, on ne peut certainement pas être admis à s'appuyer sur sa bonté, pour en conclure que l'homme vivra après la mort. Et, d'un autre côté, qu'est-ce que le Dieu des philosophes? C'est un être purement métaphysique, dont il leur est impossible de se former la moindre idée; aussi est-ce simplement pour eux un composé d'abstractions dont le sujet est un mot. Lorsqu'on a ainsi réduit la Divinité à un simple mot, quelque imposant que soit d'ailleurs ce mot, on ne peut pas non plus être admis à donner pour preuve d'une nouvelle existence de l'homme la bonté d'un tel être.

Ce n'est pas ainsi que les nouveaux chrétiens, ou les membres de la nouvelle Église, représentent le Dieu de l'univers. Ils posent en principe que l'Amour Même est son *Être*, que la Sagesse Même est son *Exister*, et que tous ses attributs sont des conséquences de cet Amour Divin et de cette Sagesse Divine. Vous verrez plus tard, — car je m'éloignerais trop de mon sujet si je vous le démontrais maintenant, — vous verrez que l'Amour Divin est la Substance Même, la Substance Première, d'où procèdent toutes les substances, et que la Sagesse Divine est la forme Même, la Forme Première, d'où dérivent toutes les formes, et qu'en conséquence la Divinité, loin d'être simplement ce qu'on appelle un être métaphysique ou un être de raison, est l'Être Même, possédant au degré le plus élevé ce qui constitue un être réel, savoir, la substance et la forme. Forts de ce principe, les membres de la nouvelle Église en tirent toutes les déductions possibles, et toutes, sans aucune

exception, viennent ensuite le corroborer et le confirmer ; et ce qui montre encore d'une manière incontestable que ce principe est la vérité même, c'est que la vraie philosophie et la vraie théologie ne se trouvent jamais en désaccord avec lui ; c'est que la doctrine, toute de charité et d'amour, qui découle de ce principe, est en tout point conforme aux écrits bibliques, et concilie parfaitement toutes les contradictions apparentes que ces écrits renferment ; c'est que les évènements historiques, qui ont fourni les plus forts arguments contre la Providence Divine, deviennent au contraire des preuves évidentes de l'amour inépuisable du Créateur pour toutes ses créatures. Je serais encore entraîné trop loin de mon sujet, si j'entrais pour le moment dans des explications sur ces différents points, qui ne sont pas d'ailleurs de nature à être traités incidemment ; mais plus tard j'aurai occasion de les développer.

Maintenant que je crois avoir suffisamment répondu à l'objection au-devant de laquelle je suis moi-même allé, il vous sera facile de comprendre, par la vie misérable que l'homme traîne sur cette terre, que le but du Créateur ou de l'Amour Même serait complètement manqué, si l'existence de l'homme se terminait avec sa vie terrestre. Cette proposition est tellement évidente par elle-même, qu'il devient inutile d'insister davantage.

Ne pensez pas, cependant, que par là je considère la question de l'existence de l'homme après sa mort naturelle comme entièrement résolue. Si je n'avais eu que cet argument à vous présenter, je n'aurais pas entrepris de vous convaincre ; je ne m'en suis servi que pour vous montrer quelle nouvelle force il acquiert, lorsqu'au lieu de considérer la Divinité comme les théologiens et les philosophes, on se la représente comme étant par Essence l'Amour Même, et surtout lorsqu'on est bien convaincu qu'en créant l'univers pour l'homme, Dieu n'a eu d'autre but que de satisfaire son inépuisable amour. Cet argument néanmoins serait suffisant pour prouver à l'homme l'existence d'une vie future, si l'homme, depuis longtemps ballotté entre les subtilités des philosophes et les erreurs des théologiens, n'eût fini par perdre entièrement les notions les plus simples sur son être intérieur, et sur la partie de l'univers qui est purement spirituelle. Les philosophes spiritualistes lui parlent, il est vrai, de l'immortalité de son âme ; mais ils se gardent bien

de lui dire ce que c'est que cette âme, car ils n'en savent rien, et leurs idées sur ce point sont bien au-dessous de celle d'un simple villageois ; ils lui parlent d'une vie future, mais ils seraient bien embarrassés de dire en quoi elle consiste. Les théologiens se taisent aussi toutes les fois qu'il s'agit de définir l'âme ; et s'ils cherchent quelquefois à donner une idée de l'autre vie, leur description est bonne tout au plus à effrayer quelques petits enfants.

Ainsi, comme je vous l'ai déjà dit, tant que l'homme n'aura pour se convaincre de son immortalité que les lieux communs que lui débitent, depuis tant de siècles, et les poètes, et les moralistes et les philosophes de toute nuance, et les théologiens de toute secte, il restera dans cette incertitude qui vous est devenue insupportable ; car ce n'est pas avec de simples probabilités qu'une conviction peut se former. Mais si, au lieu de représenter l'âme comme un souffle, comme un on ne sait quoi d'aérien ou d'éthéré, on donnait à l'homme des notions claires et précises sur cet être intérieur qui l'anime, qui est lui-même, et qui doit survivre à son corps terrestre ; si, de plus, au lieu des idées vagues qu'on lui a présentées jusqu'ici sur ce qu'on appelle vulgairement l'autre monde, on lui démontrait l'existence de ce monde ; si on lui faisait connaître en quoi il consiste ; si on lui en donnait pour ainsi dire la topographie ; si enfin on lui montrait les rapports incessants qui existent entre ce monde spirituel, où il doit vivre éternellement, et le monde naturel qu'il habite passagèrement, de manière qu'il pût chaque jour, et à chaque instant, vérifier par lui-même la réalité d'un grand nombre de ces rapports, oh alors ! vous ne sauriez le contester, l'homme parviendrait facilement, au moyen de ces nouvelles connaissances, à se former la conviction inébranlable qu'il existera après le dépouillement de son corps terrestre ; dites si cette conviction ne ferait pas de lui un homme véritablement religieux ; si cette croyance, devenue générale, n'opérerait pas sans aucune secousse la plus glorieuse des révolutions !

Eh bien, Monsieur, c'est ainsi, et non par des lieux communs, que j'espère établir en vous une conviction inébranlable. Oui, je me plais à vous le répéter, vous finirez, avec le temps, par admettre et par reconnaître toutes les vérités que je vous aurai exposées ; j'en ai la certitude, par cela que vous êtes mû par un désir sincère

de vous convaincre ; car ce désir soutiendra votre attention, et vous donnera toute la persévérance nécessaire. Si vous n'eussiez été dirigé que par une vaine curiosité, j'aurais répondu par quelques éclaircissements à vos questions; mais j'aurais regardé comme inutile d'entreprendre sérieusement votre conversion, car mes efforts eussent été vains et mes raisonnements inutiles. On ne convainc que ceux qui désirent être convaincus.

Je remets à ma prochaine lettre le commencement de l'exposition de ces importantes vérités.

Agréez, etc.

LETTRE IV.

Des substances et des formes spirituelles. — Dieu est l'HOMME-MÊME. — L'âme de l'homme est une image de Dieu ; c'est un être substantiel, ayant un corps spirituel doué de tous les organes qui constituent le corps terrestre dont il est revêtu.

Votre empressement à voir l'exposition que je vous ai promise dans ma dernière lettre n'a rien, je vous assure, qui puisse m'étonner; et je suis réellement confus de recevoir de vous des excuses, quand je devrais vous présenter les miennes, pour avoir, de dessein prémédité remis à la lettre suivante le commencement de cette exposition. Je ne vous cacherai donc pas qu'en agissant ainsi, j'avais la presque certitude d'augmenter votre désir de connaître nos idées sur l'âme de l'homme et sur ce monde, où nous allons tous en quittant cette terre. Il faudrait, en effet, qu'un homme fût entièrement plongé dans le dernier degré de sensualisme, pour que les plus nobles facultés de son être restassent inactives, en présence de questions si importantes. S'il est cependant fort peu de personnes qui s'occupent aujourd'hui d'idées spirituelles, ce n'est pas, croyez-le bien, que la généralité des hommes soit tombée dans ce grossier sensualisme; c'est seulement parce que les besoins de la vie matérielle, le tourbillon des affaires et la propension aux plaisirs terrestres, en détournent continuellement. Mais qu'il survienne quelque événement qui reporte l'attention d'un homme du monde sur ce grave sujet, et vous le voyez aussitôt disposé de lui-même à se livrer aux méditations sérieuses qu'il exige. Si, pour l'ordinaire, on ne reste que très-peu de temps dans une si bonne disposition, c'est que l'esprit fait de vains efforts pour adopter les nobles aspirations du cœur; c'est que l'entendement, faussé par les élucubrations des philosophes, ou par les er-

reurs des théologiens, n'offre rien de satisfaisant à la raison; alors, fatigué d'errer dans le dédale de tant d'idées sans fondement, on se hâte de rentrer dans ce qu'on nomme très-improprement le positif de la vie.

Permettez-moi encore une réflexion : Comment ne pas s'étonner de voir les philosophes toujours moraliser et les théologiens toujours dogmatiser, quand il est tout à fait évident que les écrits des uns et des autres, en raison des bases fausses sur lesquelles ils s'appuient, sont précisément les principales causes des désordres moraux et religieux contre lesquels ils s'élèvent avec tant de force? J'admettrai volontiers qu'ils sont de bonne foi, que leurs intentions sont pures, leurs travaux consciencieux; mais encore, cela peut-il les excuser, quand l'expérience du passé, et de chaque jour, suffirait pour leur montrer clairement qu'ils suivent une fausse route? Ne savent-ils pas que depuis des siècles leurs prédécesseurs ont moralisé et dogmatisé sans obtenir aucun succès? Ne voient-ils pas qu'eux-mêmes moralisent et dogmatisent sans que, pour cela, les hommes en deviennent meilleurs? Après tant de déceptions, qui se succèdent continuellement, peuvent-ils, sans être taxés d'imprévoyance, conserver l'espoir d'être plus heureux que leurs devanciers, alors surtout qu'ils ne cessent de suivre les mêmes errements? Mais pourquoi persistent-ils à s'égarer dans les sentiers tortueux, où l'on se fourvoie depuis si longtemps? pourquoi n'entrent-ils pas dans la voie nouvelle, qui s'ouvre devant quiconque recherche la vérité pour l'amour même de la vérité? — Pourquoi! — Oh! la réponse est facile; c'est parce qu'ils sont comme l'abbé de Vertot; c'est que *leur siége est fait.* Pour eux, la vérité n'a pas plus d'attraits qu'elle n'en eut pour cet historien. Oui, *leur siége est fait.* Croit-on, par exemple, qu'ils soient hommes à oublier tout ce qu'ils ont appris pour étudier de nouveau? Croit-on qu'ils aient une assez forte dose d'abnégation d'eux-mêmes, pour reconnaître que les écrits auxquels ils doivent leur réputation sont contraires à la vérité? Ah! si l'abbé de Vertot, qui n'avait alors à surmonter que sa paresse, n'a pu la vaincre, comment eux, qui auraient à lutter contre toutes les exigences de l'amour-propre, pourraient-ils ne pas succomber!

Cette réflexion n'est pas hors de propos ici; elle pourra prévenir

de votre part l'objection suivante qu'on a souvent faite : « Pourquoi les célébrités du jour n'adoptent-elles pas les principes de haute philosophie religieuse que prêchent les Chrétiens de la nouvelle Église ? Le silence qu'elles gardent sur ce sujet n'est-il pas une forte présomption que ces principes, tout brillants et solides qu'ils paraissent, ne sont pas néanmoins à l'épreuve d'un examen approfondi? » Voilà ce qu'on ne cesse depuis longtemps de nous objecter; mais vous pouvez voir maintenant à quoi se réduit une présomption qui, je dois l'avouer, peut paraître assez forte au premier abord. Loin donc de fournir un argument contre nos principes, ce silence au contraire est tout en leur faveur; néanmoins, il ne laisse pas de porter un préjudice momentané à la propagation de nos doctrines, en ce sens que nous n'avons pas toujours l'occasion d'en faire connaître la véritable cause. Il est, en effet, bon nombre de personnes qui ont la bonhomie de juger les hommes d'après leurs écrits, et de croire que ceux qui se posent comme instituteurs des peuples sont des êtres à part, et au-dessus de la plupart des faiblesses humaines; mais l'expérience prouve chaque jour que les savants, plus encore que tous les autres hommes, sont en général dominés par une passion qui produit en eux les plus funestes résultats. Cette passion est l'amour de la propre intelligence ; c'est elle qui les dirige, même à leur insu, dans presque toutes leurs actions; et c'est elle, comme vous le voyez, qui les force, dans l'intérêt de leur gloire, à garder un profond silence sur les écrits religieux de Swedenborg; et cela, parce que ces écrits contiennent en même temps et les vrais principes de la philosophie et de la théologie, et la réfutation complète des vains systèmes des philosophes et des théologiens.

Je vous demande votre indulgence, mon cher monsieur, pour cette digression, et je la réclame d'avance pour celles qui suivront, car il m'arrivera souvent de faire çà et là quelques excursions ; mais croyez bien que je ne perdrai pas de vue les propositions qui seront le sujet de la discussion, et que j'y reviendrai toujours après un écart plus ou moins long. C'est la position dans laquelle vous êtes vous-même qui me prescrit cette marche. Il me serait, par exemple, difficile de me faire bien comprendre de vous, si je me contentais d'énoncer simplement les propositions préparatoires



que je serai obligé d'employer, et si je ne m'arrêtais pas quelque temps sur celles qui, n'étant pas familières aux hommes du monde, ne peuvent être admises par eux qu'autant qu'ils les saisissent rationnellement. De là l'obligation où je serai de m'écarter quelquefois du sujet principal. Quelques-unes des vérités que je placerai sous vos yeux pourront même exciter votre surprise, tant par leur air de nouveauté que par leur contraste avec les idées du monde; mais que cela ne vous arrête pas; veuillez seulement me prêter une attention un peu soutenue, et vous ne serez pas longtemps sans vous familiariser avec elles. Ces vérités, du reste, n'ont pas toujours été étrangères sur notre globe; elles y ont régné dans les temps anciens, et leur disparition n'est due qu'à la perversité dans laquelle est tombé le genre humain par le mauvais usage qu'il fit de son libre arbitre.

J'arrive enfin à l'exposition que je vous ai promise. Elle se divise d'elle-même en deux parties; la première comprenant les questions qui concernent l'âme et son immortalité, et la seconde celles qui ont rapport au monde spirituel; mais, comme toutes ces questions se trouvent enchaînées les unes dans les autres, et s'éclaircissent réciproquement, je vous engage à attendre que cette exposition, qui exigera sans doute plusieurs lettres, soit entièrement terminée, avant de porter un jugement définitif sur les propositions qui, au premier abord, pourraient vous paraître étranges ou avoir besoin de plus grands développements.

On s'accorde assez généralement à reconnaître que ce qui vit dans l'homme est son âme ou son esprit; seulement, les matérialistes affirment que ce qu'on nomme âme cesse d'exister, quand le corps ne peut plus remplir ses fonctions, tandis que les spiritualistes prétendent que l'âme ou l'esprit survit à la décomposition du corps. Je puis donc, sans m'arrêter davantage sur ce point, poser en principe que l'âme ou l'esprit de l'homme est ce qui vit en lui.

Mais qu'est-ce qui vit en l'homme, ou qu'est-ce qui constitue à proprement parler l'*être* de sa vie? C'est évidemment son affection ou son amour, qui a pour siége sa faculté volontaire. Toutefois, s'il n'y avait en l'homme que l'affection ou l'amour sans aucune

manifestation, l'homme n'existerait pas; il faut à l'*être* une forme pour qu'il existe réellement. En conséquence l'affection ou l'amour de l'homme se manifeste par sa pensée, qui a pour siége sa faculté intellectuelle. Quoique l'*être* et l'*exister* soient inséparables et ne fassent qu'un, puisqu'un être n'est un être qu'autant qu'il existe, on peut cependant les séparer par la pensée; ainsi, l'on peut dire que l'amour ou l'affection de l'homme est l'*être* de sa vie, et que son intelligence ou sa pensée est l'*exister* ou la forme de son amour ou de son affection. C'est ainsi que je vous ai déjà dit qu'en Dieu l'Amour Même est son *Être*, sa substance; et que la Sagesse Même est l'*Exister* ou la manifestation, c'est-à-dire, la forme de son Amour.

S'il est évident que l'homme vit, il est évident aussi qu'il ne vit pas par lui-même ; l'homme ne produit pas la vie, il la reçoit seulement. Et d'où lui vient-elle? De Dieu, de Dieu seul, qui est la Vie Même. La Vie est *une*, comme Dieu est *un*. Dieu transmet la vie dans tout l'univers, et cependant aucun objet créé n'a la vie en soi; car il serait une continuité de Dieu, ce qui est impossible. Tout est récipient de la Vie ou de Dieu, non par *continuité*, mais par *contiguïté;* et c'est ainsi que la vie est en tout, selon la nature de l'objet qui la reçoit, et que néanmoins aucun être n'a la vie en soi. Le père ne donne pas la vie à ses enfants; pour la leur donner, il faudrait qu'il l'eût lui-même en propre, et il n'en est que le récipient. Du père procèdent seulement des germes propres à devenir, comme lui, des récipients de la vie qui émane de Dieu seul. C'est ainsi que les hommes, ne recevant la vie que de Dieu seul, sont tous frères, non-seulement ceux qui habitent cette terre, quelle que soit du reste la diversité de leur couleur, mais aussi ceux qui peuplent tous les globes terrestres répandus dans l'immensité de l'espace. Ils sont tous frères, puisqu'ils n'ont tous qu'un seul père véritable, qui est l'unique Dieu de l'univers. Que les savants se disputent, tant qu'il leur conviendra, pour décider si les diverses races qui habitent notre terre sont issues d'un seul ou de plusieurs hommes, leurs débats n'ont aucune importance pour nous. La fraternité humaine est établie dans notre doctrine sur une base trop solide pour que nous craignions de la voir ébranler par la science.

Je sais, il est vrai, que depuis dix-huit siècles on répète dans le monde chrétien que nous sommes tous enfants de Dieu; je sais que cette proposition est en tête de tous les catéchismes; mais, hélas! il en est de cette vérité chrétienne comme de l'immortalité de l'âme, qui nous occupe maintenant. Ces deux vérités, faute d'avoir été présentées et saisies rationnellement, ont été considérées l'une et l'autre comme des propositions très-bonnes à figurer dans des sermons ou dans des traités de morale, mais trop nuageuses et trop incertaines pour mériter d'être prises en considération dans la pratique de la vie. Oh! si l'on était généralement convaincu que l'homme ne vit pas par lui-même; qu'il ne tient pas la vie de son père; qu'il ne la donne pas à ses enfants; qu'il n'y a qu'une seule Vie; que cette Vie Unique est Dieu Même; que Dieu est par Essence l'Amour Même; que son Amour le porte à répandre continuellement la vie dans tous les objets de la création, en raison de la disposition de chaque objet à la recevoir; que de toutes les créatures l'homme peut seul, par suite de son organisation, recevoir cette vie dans le plus haut degré, en ne s'opposant ni à l'entrée de l'Amour Divin dans sa volonté, ni à l'entrée de la Sagesse Divine dans son entendement; si, dis-je, on était généralement pénétré de ces vérités sublimes, la fraternité des hommes ne serait plus un vain mot. Loin d'être affaibli, l'amour du fils pour le père, et du père pour le fils, en serait augmenté. Le fils regarderait son père comme le vrai représentant de Dieu sur la terre; le père, pénétré des bontés du Créateur pour tous ses enfants, et de l'importance des fonctions qui lui sont confiées, s'efforcerait de les remplir dignement; et alors Dieu, mieux connu des hommes, pourrait être aimé par eux, comme son amour les convie depuis si longtemps à l'aimer.

Un examen de l'homme nous a conduits, dans une lettre précédente, à la connaissance de Dieu; et maintenant, puisque nous avons reconnu que l'homme tient sa vie de Dieu seul, la connaissance de Dieu va nous faire découvrir la nature même de l'âme ou de l'esprit de l'homme. Mais, avant de commencer cette recherche, j'ai à vous présenter quelques réflexions au sujet de la substance spirituelle.

Parmi les modernes spiritualistes, il y en a qui admettent assez

volontiers des formes dans ce qu'ils appellent l'autre monde. Cela vient sans doute de ce qu'ils ont été habitués, dès leur jeunesse, à ces formes dont les mythologues grecs et romains reconnaissaient l'existence. Eh bien, ce sont précisément ces mêmes philosophes qui se scandalisent le plus, quand ils entendent parler de substances spirituelles, comme si un monde, qui serait composé de formes seulement, ne serait pas par cela même un monde imaginaire, et comme si un être sans substance ni forme n'était pas un être de raison, qui en soi n'est rien. Et remarquez la bizarrerie de notre siècle : On n'est nullement choqué, lorsque des idées si puériles se produisent sérieusement, et on se récrie au seul mot de substance spirituelle. Il est cependant facile de comprendre qu'il ne peut pas plus y avoir réellement de forme sans substance que de substance sans forme. Rien de réel ne peut exister sans la substance et sans la forme; car la substance et la forme sont deux choses qui peuvent être, il est vrai, séparées par la pensée, mais qui ne peuvent pas l'être en réalité.

Lorsque je vous ai dit que, loin d'être simplement un être de raison, qui en soi n'est rien, Dieu est l'Être Même, possédant au suprême degré ce qui constitue un être réel, savoir, la substance et la forme, c'était vous dire implicitement que sa Divine Sagesse enveloppe et contient son Divin Amour ; et qu'ainsi Dieu a réellement une forme qui enveloppe et contient une substance, l'Amour étant la véritable substance, et la Sagesse la véritable forme.

Si vous me demandez maintenant quelle est la forme de la Divinité, je vous répondrai que l'univers étant une émanation du Divin Amour, ou de la Substance Première, émanation mise en ordre par la Divine Sagesse, ou la Forme Première, cet univers doit, dans les formes des objets dont il est composé, offrir des images de cette Forme Première; et j'ajouterai que de toutes les formes celle de l'homme étant la plus parfaite, il devient évident que Dieu a réellement la forme humaine.

Dieu est donc l'Homme-Même. Oui, mon cher monsieur, n'en déplaise aux philosophes de toutes les écoles, et aux théologiens de toutes les sectes, Dieu, l'Être Infini, le Jéhovah de la Bible, le Père Éternel des Chrétiens de la vieille Église, le Dieu Unique en trois Essentiels, et non en trois Personnes, des Chrétiens de la

nouvelle Église, ce Dieu qui a créé l'univers, qui l'a sauvé et qui le conserve, ce Dieu qui est la Vie Même, et par lequel nous existons et subsistons, ce Dieu est l'HOMME-MÊME. Et c'est parce qu'il est l'Homme-Même, que nous ses créatures, nous qui vivons et subsistons par Lui, nous avons à son image et à sa ressemblance la forme humaine.

Cette importante vérité est si éloignée des idées du siècle sur le Créateur, qu'il vous sera d'abord difficile de l'admettre. Mais, quand vous l'aurez bien méditée ; quand, par la suite de la discussion, vous aurez reconnu qu'elle est la base fondamentale de la vraie philosophie et de la vraie théologie ; quand vous aurez vu qu'avec elle les plus grandes difficultés s'aplanissent, et qu'elle nous fournit les moyens de porter nos investigations rationnelles sur le monde spirituel et sur l'interne de l'homme, tout autant du moins qu'il est possible à un être fini de raisonner sur des sujets si profonds, alors vous la recevrez avec d'autant plus de joie que vous aurez acquis la conviction qu'il vous serait impossible, sans elle, de vous former une idée exacte du Vrai Dieu. Quoique je n'aie pas, comme vous le voyez, la prétention de vous convaincre de suite que Dieu est l'HOMME-MÊME, je vais néanmoins vous présenter quelques arguments en faveur de cette vérité.

Il est d'abord absolument impossible de se représenter un être qui n'a pas de forme. La philosophie a inventé le Dieu sans forme, afin de s'expliquer un Dieu Créateur et présent partout ; mais on peut se dispenser de cette fiction en faisant abstraction de l'espace. Quand vous vous serez habitué à faire cette abstraction, et que vous aurez quelques notions du monde spirituel et des rapports qui existent entre ce monde et le nôtre, vous concevrez qu'un Dieu, qui est l'HOMME-MÊME, peut avoir créé l'univers, et être sans cesse présent dans tout son ouvrage.

Une idée juste de Dieu est plus importante qu'on ne le croit généralement. Comment, en effet, aimer Dieu, s'il nous est impossible de nous le représenter? Qu'au lever du soleil, à l'aspect d'une nature riante et fleurie, ou que par une belle nuit, à la vue de la voûte étoilée, un philosophe soit saisi d'admiration pour le Créateur de l'univers; je le conçois. Il cède à un mouvement d'enthousiasme; il cesse alors de raisonner sur l'Auteur de tant de mer-

veilles, il l'admire; et je suis convaincu que s'il cherchait à découvrir quel a été l'intime de sa pensée pendant cet élan instantané, il reconnaîtrait que le Créateur était bien alors pour lui un être réel, et non un être purement métaphysique, c'est-à-dire, privé de substance et de forme. Mais que ce même philosophe me dise qu'il aime le Créateur; je ne puis le concevoir. Pour aimer, il faut nécessairement un objet; il faut aussi que cet objet soit réellement présent, ou du moins présent à la pensée de celui qui aime; et, dans ce dernier cas, il faut que la présence à la pensée soit bien manifeste. Or, le Dieu des philosophes ne saurait être ainsi présent à leur pensée, puisque c'est un être insaisissable, dont ils ne peuvent, en raisonnant, se former aucune idée. — Et les théologiens! N'en est-il pas de même pour eux? peuvent-ils se former la moindre idée de leur Dieu? Je ne parle toutefois que de la Première Personne de leur Trinité. Il est vrai que les catholiques-romains, dans leurs temples, représentent Dieu Créateur sous une forme humaine; mais dans leurs écrits, et en tête de leurs catéchismes, ils déclarent positivement qu'il est un pur Esprit; et, d'après l'idée qu'ils ont d'un esprit, il devient assez manifeste qu'ils ne lui accordent en définitive ni substance ni forme. Or, comme le but réel de la religion est d'établir des rapports entre Dieu et l'homme, et de porter l'homme, par la connaissance de Dieu, à aimer ce Dieu de tout son cœur, et à aimer aussi ses semblables en vue de Dieu, il devient évident que toute religion qui présente le Créateur dépouillé de la substance et de la forme, sans lesquelles il n'est plus saisissable par la pensée, enlève par cela même à l'homme tout moyen de concevoir ce Dieu Créateur, et par conséquent de l'aimer, et montre assez par là qu'elle n'est pas la véritable religion.

La croyance en Dieu-Homme a été de tout temps admise par la généralité des hommes, de préférence à l'idée vaporeuse des philosophes. Plus vous remonterez dans l'antiquité, et plus vous trouverez cette croyance répandue. Cela vient de ce qu'en général l'homme simple et naïf est plus près de la vérité que le savant entiché de ses systèmes et gonflé par l'amour de sa propre intelligence; car le premier suit alors l'impulsion de son cœur, tandis que le second s'abandonne au dévergondage de son esprit. Les

philosophes cependant ont taxé d'orgueil la croyance en un Dieu-Homme ; ils ont dit que l'homme avait fait Dieu à son image. Si cette assertion était vraie, on verrait en général l'homme simple adopter le Dieu des philosophes, et l'homme orgueilleux croire au Dieu-Homme ; et l'expérience prouve le contraire. Du reste, ce reproche d'orgueil ne saurait atteindre les Chrétiens de la nouvelle Église ; car dire que Dieu est l'Homme-Même, lorsqu'on pose en principe que Dieu est la Vie Même, et que tous les hommes tirent leur vie de Dieu, n'est-ce pas dire implicitement que c'est l'espèce humaine qui est conforme au Type Même de la Vie, au Dieu Créateur de toutes choses ?

Enfin, s'il est évident qu'il faut absolument à Dieu une substance et une forme pour qu'il soit un être réel, pour qu'il puisse être saisi par la pensée de l'homme, pour qu'il puisse être aimé par lui, il est de même évident que si Dieu n'était pas substance et forme, le but de la création serait manqué; car nous avons reconnu que l'univers avait été créé en vue de l'homme, afin que cette créature, la seule douée de liberté, pût reporter sur le Créateur l'amour qu'elle en recevait.

Mais est-il indispensable que la Divinité ait la forme humaine? Ne pourrait-elle pas en avoir une autre? Je vous ai déjà dit que l'univers, dans les formes des objets qui le composent, devait offrir des images de la Forme Première ou Forme Parfaite, et que de toutes les formes celle de l'homme approchait le plus de la perfection. Ces assertions sont prouvées par l'observation de la science. Quand on examine la chaîne des êtres, ne trouve-t-on pas que l'homme en est le premier anneau, et que tous les anneaux postérieurs ne sont que des altérations successives du premier? Vous connaissez sans doute cette suite de tableaux qui n'offrent entre eux qu'une différence à peine sensible, lorsqu'on compare l'un d'eux à celui qui le précède ou à celui qui le suit; et cependant le premier représente l'Apollon du Belvédère et le dernier une grenouille. Ce que le peintre a fait pour la grenouille, il aurait pu le faire de même pour tout autre animal, soit en augmentant, soit en diminuant le nombre de ses tableaux. Le type de l'homme peut donc se trouver chez chaque animal, dans quelque état de dégradation qu'il soit placé; et il en est ainsi, parce que toute créature

est une image plus ou moins imparfaite du Créateur. Cette dégradation successive de la forme humaine dans la chaîne des êtres est donc suffisante pour résoudre la question. Il serait d'ailleurs absurde, après avoir reconnu cette dégradation successive, de supposer que la forme du Dieu Créateur fût celle d'un des êtres inférieurs de cette chaîne, plutôt que celle de l'être qui en compose le premier anneau, et qui a été établi dominateur sur tous les autres. Si des peuples ont donné à la Divinité une forme animale ou végétale, cela prouve seulement le besoin de se représenter la Divinité sous une forme, et l'état de dégradation spirituelle dans lequel ces peuples étaient tombés.

Comme cette grave question de Dieu-Homme s'est trouvée incidemment traitée pour le besoin de la question qui nous occupe, je n'entrerai pas ici dans de plus grands développements; mais j'aurai souvent occasion d'y revenir, soit en répondant aux objections qu'elle fera naître dans votre esprit, soit en traitant plusieurs points qui s'y rattachent. Il est d'ailleurs important, pour la bien comprendre, de s'habituer à faire abstraction de l'espace et du temps; et je me propose de vous soumettre prochainement nos idées en ce qui concerne cette abstraction.

Je reviens maintenant à notre discussion sur l'âme ou l'esprit.

Nous avons vu, d'un côté, que Dieu est la Vie Même; que sa Vie consiste en Amour et en Sagesse; que son Amour est la Substance Première, et sa Sagesse la Forme Première; que du Divin Amour, comme Substance Première, procèdent toutes les Substances, et que de la Divine Sagesse, comme Forme Première, procèdent toutes les formes; que Dieu a la Forme humaine; qu'il est l'Homme-Même ; et enfin, que tout dans l'univers présente une image qui approche plus ou moins de la forme du Créateur.

Nous avons vu, d'un autre côté, que la vie de l'homme est son âme ou son esprit ; que cette vie consiste en volonté et en entendement, ou en affections et en pensées; que la volonté humaine est un récipient du Divin Amour, et que l'entendement humain est un récipient de la Divine Sagesse.

Si, Maintenant, nous nous rappelons que l'homme ne vit pas par lui-même, et qu'il tient sa vie de Dieu seul, qui est la Vie Même, il nous suffira de rapprocher ces diverses propositions les unes des autres pour arriver aux conclusions suivantes :

1° La Vie Même, ou Dieu, étant substance et forme, la vie de l'homme, c'est-à-dire, son âme ou son esprit, est aussi substance et forme.

2° Dieu ayant la forme humaine, l'âme ou l'esprit de l'homme a aussi la forme humaine.

3° Le Divin Amour étant la Substance Première, toutes les choses qui, dans l'âme ou l'esprit de l'homme, appartiennent à sa volonté, c'est-à-dire, toutes ses affections, sont des substances spirituelles.

4° La Divine Sagesse étant la Forme Première, toutes les choses qui, dans l'âme ou l'esprit de l'homme, appartiennent à son entendement, c'est-à-dire, toutes ses pensées, sont des formes spirituelles.

Et comme il ne saurait y avoir de substance sans forme, il n'est pas une seule affection dans l'âme ou l'esprit de l'homme sans qu'il y ait en même temps une pensée qui y corresponde, de sorte que chaque substance spirituelle est toujours revêtue d'une forme spirituelle. C'est ainsi que tout ce qui constitue l'âme ou l'esprit de l'homme est doué d'une existence réelle.

Il résulte donc de tout ce qui précède que l'âme ou l'esprit de l'homme est un être substantiel, ayant la forme humaine; ou, en d'autres termes, que l'âme ou l'esprit de l'homme est un être réel, ayant un corps spirituel doué de tous les organes qui constituent le corps terrestre dont il est revêtu.

Ainsi l'esprit reçoit seul la vie, et si le corps matériel semble vivre, c'est parce que l'esprit vit dans toutes les parties qui constituent ce corps; l'esprit est l'homme, le corps matériel n'est qu'un vêtement dont le Créateur l'a recouvert, selon les lois de l'ordre, pour qu'il puisse remplir sa fonction dans le monde naturel.

Ainsi la forme humaine appartient à l'esprit, et le corps n'a cette forme que parce qu'il la tient de l'esprit.

Ces vérités, mon cher monsieur, vont exciter votre étonnement; mais il me sera d'abord facile de vous faire comprendre, que le corps matériel de l'homme ne peut tirer sa sensibilité et sa forme que de ce corps spirituel, dont l'existence vient d'être établie; et je pense qu'il suffira pour cela de vous prouver : 1° que par lui-même le corps matériel est insensible; 2° que par lui-même il n'a aucune forme qui lui soit propre.

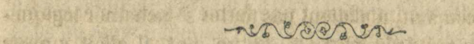
1° *Le corps matériel est par lui-même insensible.* Les chimistes divisent la matière en matière inorganique et en matière organique. Il est d'abord évident que la matière inorganique est insensible; quant à la matière organique, M. Dumas a établi dernièrement, dans son cours de chimie, que des corps élémentaires il n'en est au plus que dix ou douze auxquels la physiologie générale emprunte des matériaux, et que sur ces dix ou douze corps, il en est quatre seulement, l'oxygène, l'hydrogène, le carbone et l'azote, qui font à peu près tous les frais de la composition des êtres vivants. Le corps matériel de l'homme est donc par lui-même insensible, puisqu'il est seulement composé d'oxygène, d'hydrogène, de carbone et d'azote, corps élémentaires évidemment insensibles. Donc s'il paraît sensible, c'est parce que chacune des parties innombrables qui le composent est l'enveloppe de la même partie correspondante du corps spirituel, le seul qui puisse être doué de la sensibilité.

2° *Le corps matériel n'a par lui-même aucune forme qui lui soit propre.* Cela résulte de ce que la matière, *par elle-même,* n'a pas de forme particulière. Cette proposition peut vous paraître paradoxale, car la matière s'offre toujours à nos yeux sous une forme qui lui semble propre; mais remarquez que j'ai dit *par elle-même.* La vie ne cessant jamais un seul instant d'exister dans toute la création, et cette vie imprimant une forme à tous les corps en raison de l'état présent de leurs substances, la matière se présente, et doit toujours se présenter à nous, revêtue d'une forme qui lui semble propre; en conséquence, pour avoir une idée de ce que peut être la matière *par elle-même,* il faut vous rappeler ce qu'ont fait les mathématiciens, lorsqu'il s'est agi du mouvement des corps: ils ont posé en principe qu'un corps, qui a reçu une impulsion, doit toujours se diriger en ligne droite et ne jamais s'arrêter. Cette proposition est, comme la nôtre, en opposition manifeste avec les faits; et cependant il n'est jamais arrivé à personne de la contester, parce que les mathématiciens auraient répondu : Faites pour un instant abstraction de la résistance de l'air, et du frottement qui en résulte, et vous verrez que notre proposition est incontestable. Eh bien, je vous dirai de même : Faites pour un instant abstraction de la vie, et vous reconnaîtrez que la matière ne sau-

rait avoir par elle-même une forme particulière. Les quatre corps élémentaires, qui composent notre corps matériel, ne se seraient donc pas combinés entre eux de manière à présenter une forme humaine, s'ils ne recouvraient pas un corps spirituel qui a lui-même cette forme.

Cette lettre est bien longue; mais je désirais ne pas la terminer, sans vous avoir au moins donné une première idée de ce qu'est en réalité l'âme ou l'esprit de l'homme. A ma prochaine lettre la suite de cette exposition.

Agréez, etc.



LETTRE V.

Démonstration de l'Immortalité de l'Ame ou de l'Homme-Esprit. — Digression sur la Nature des Anges.

Je présumais bien, mon cher monsieur, que vous me presseriez de questions; mais je suis loin de vous en faire un reproche, car l'espèce d'impatience que vous témoignez s'explique facilement, et n'est, à bien prendre, qu'un désir ardent de sortir de votre position pénible. Vous voudriez saisir de suite l'ensemble de ces théories, qui vous surprennent par leur nouveauté, et plus encore par l'élévation des idées. Perdu depuis longtemps au milieu du labyrinthe obscure de la philosophie moderne, vous vous êtes emparé avec empressement du fil que je vous ai tendu; mais ce fil, qui doit guider votre raison, ne consiste encore pour vous que dans la suite des déductions logiques que je vous présente ; et s'il allait se rompre ; si les nombreuses propositions qui restent encore à examiner, et qui vous préoccupent, n'allaient pas toutes s'enchaîner logiquement avec celles qui précèdent; si, en un mot, il allait y avoir plus tard solution de continuité dans l'ensemble, comment sortir du labyrinthe ? Ne courriez-vous pas le risque d'être ramené d'autant plus avant dans ses ténébreux détours, que vous seriez parvenu plus près de la partie demi-éclairée qui avoisine son issue? Des éclairs qui brillent au milieu de la nuit ne font ensuite que la rendre plus obscure. Voilà votre crainte; et vous l'exprimez avec tant de bonne foi que je dois m'empresser de vous rassurer. Non, vous n'avez rien à craindre, soyez-en bien convaincu; le fil ne se rompra pas; suivez-le avec confiance, et vous sortirez de votre labyrinthe. Je vous demande seulement de la persévérance, et vous verrez que toutes les autres théories viendront se grouper autour de celles que je vous ai déjà présentées, et constitueront dans leur harmonieux ensemble le vrai système de la philosophie religieuse.

Vous verrez qu'alors, loin de redouter l'examen des faits historiques, cette philosophie pourra le provoquer elle-même ; car tous ceux de ces faits qui ont fourni au scepticisme ses plus forts arguments contre la Providence Divine, peuvent, au contraire, avec la vraie philosophie, prouver d'une manière évidente combien cette Providence est toujours admirable dans toutes ses fins.

J'avais d'abord l'intention de répondre, dans cette lettre, aux questions que vous m'adressez ; mais, après avoir réfléchi que la plupart d'entre elles se trouveront résolues dans le cours de l'exposition que j'ai commencée, il m'a paru plus convenable de continuer cette exposition. Quant à celles qui ne pourraient pas y trouver place, elles seront traitées avant que nous passions à un autre sujet.

Je ne reprendrai pas le cours de notre discussion sans vous dire quelques mots sur l'emploi simultané que j'ai fait jusqu'ici des deux expressions *Ame* et *Esprit*. Mon seul but était de me rendre plus intelligible, en me servant à la fois, et du mot vulgairement reçu, et de celui dont nous faisons ordinairement usage ; car nous désignons plus particulièrement par le mot *Esprit* l'homme qui est dégagé de son enveloppe matérielle, et même quelquefois, pour éviter les équivoques qui pourraient résulter des diverses acceptions de ce mot, nous nous servons de l'expression *Homme-Esprit*. Ainsi l'homme-esprit ou l'*Esprit* étant pour nous l'homme existant dans un monde immatériel, de même que l'*Ame* est pour les hommes du monde le principe qui survit à la décomposition du corps, je n'emploierai plus simultanément les deux expressions, et je me servirai plus particulièrement de celle dont nous avons coutume de faire usage. Vous verrez plus tard ce que nous entendons proprement par l'*Ame*.

Je reviens maintenant au sujet principal.

De tout ce que je vous ai dit, dans ma dernière lettre, il résulte bien évidemment que l'homme n'est pas anéanti par cet évènement si redouté qu'on nomme *la mort*. Vous avez vu, en effet, qu'il continue d'exister, non comme un souffle ou comme une vapeur sans substance, non comme une ombre fugitive et impalpable, non comme une pensée sans un sujet organique, non par transmission d'un corps dans un autre, mais bien comme homme véritable, avec ce même corps spirituel organisé duquel il tirait dans

le monde matériel sa sensibilité et sa forme, conservant ainsi toute son identité, emportant avec lui tout ce qui fait qu'il est homme, et ne laissant sur la terre que l'enveloppe extérieure, à l'aide de laquelle il a été en communication avec notre monde et avec les objets qu'il renferme. Voilà ce que nous nommons un *homme-esprit*, ou d'un seul mot, un *esprit*.

L'homme ne cesse donc pas d'exister, quand son corps matériel n'est plus apte à remplir l'usage auquel il était destiné : il vit, mais sur un autre théâtre; il vit, mais d'une vie alors bien plus active et bien plus complète que celle dont il vivait sur cette terre; car son corps spirituel n'est plus, comme dans ce monde, enchâssé dans une enveloppe grossière.

Cela démontré, l'homme doit-il vivre éternellement dans le monde spirituel?

Cette dernière question doit nécessairement être résolue avant de pouvoir conclure que l'homme est immortel; car il ne suffit pas de prouver qu'il vit après sa mort naturelle, il faut encore montrer que son existence au-delà du tombeau se prolongera éternellement.

Vous remarquerez cependant qu'au point où nous voilà arrivés, les difficultés que présentait la question de l'immortalité de l'âme se trouvent bien aplanies. En effet, ce qu'il importe surtout de prouver aux hommes de notre siècle, c'est qu'ils vivront après la dissolution de leur corps. Que l'homme soit convaincu de cette vérité, et s'il lui restait encore quelques doutes sur l'éternité de son existence spirituelle, il lui deviendrait facile de les faire disparaître. Si l'on éprouve, au contraire, de très-grandes difficultés à le convaincre qu'il vivra après la mort, c'est parce que, privé des vérités spirituelles les plus importantes, il s'est en général habitué à ne raisonner que d'après les illusions de ses sens. Il n'admet ordinairement avec conviction complète que ce qu'il voit des yeux de son corps ; or, il voit chaque jour la mort promener indistinctement sa faux sur les hommes, et jamais il n'a vu reparaître aucun de ceux qu'elle a frappés. Il ne sait pas que si tout, dans le monde matériel, nous présente ce tableau de la décomposition successive des êtres, c'est parce que la matière par elle-même est morte, et qu'elle tire seulement du spirituel la vie dont elle paraît animée. Dès lors il est porté à croire que, par la mort naturelle,

l'homme est anéanti comme tous les êtres qui habitent aveclui sur cette terre. Quand donc l'homme est tombé dans un tel état, il est très-difficile, avec le seul secours des lieux communs de la philosophie, ou même avec les arguments de la vieille théologie, de le convaincre qu'il est excepté de la loi générale, et qu'il a été destiné par le Créateur à vivre éternellement. Mais quand on lui a prouvé que l'âme est un être substantiel ayant la forme humaine; quand il a compris que l'homme, après sa mort naturelle, vit dans un corps spirituel, c'est-à-dire, dans un corps non soumis aux lois de la matière; quand il sait qu'il habite avec ce corps dans un monde où, la matière n'existant pas, tout doit être vie, alors il ne peut plus éprouver de grandes difficultés à admettre que l'homme, devenu Esprit, vit éternellement dans un monde spirituel.

Je me contenterai donc, pour vous démontrer l'éternité de cette existence spirituelle, de vous en donner seulement deux preuves. Je m'appuierai dans l'une sur l'Essence même de Dieu ou sur son Divin Amour; l'autre sera fondée sur sa Divine Sagesse dans l'œuvre de la *création*.

La première de ces preuves, qui pourrait seule établir une conviction complète, est celle que je tire de l'Essence même de Dieu. Vous vous êtes empressé de reconnaître que Dieu dans son Essence est l'Amour Même; cette définition vous a plu, parce qu'elle a satisfait en même temps votre cœur et votre raison; elle est d'ailleurs si conforme à l'idée saine qu'on doit se former de Dieu, que personne, je crois, n'oserait la contester ouvertement. Si donc Dieu dans son Essence est l'Amour Même, il doit nécessairement être constant dans son amour, puisque la *Constance* est une des qualités essentielles de l'amour. Or, Dieu ne donnerait-il pas la preuve la plus manifeste d'*inconstance*, si, après avoir créé des êtres pour les aimer et en être aimé, il les anéantissait? Concluons-en donc que l'Esprit, qui a répondu à l'amour du Créateur pendant sa vie dans le corps matériel, vivra éternellement dans le monde spirituel. Lorsque je vous aurai fait connaître en quoi consiste l'existence de l'Esprit, vous verrez que Dieu, qui ne contrevient jamais aux lois immuables de son Ordre Divin, laisse aussi subsister éternellement l'Esprit qui a repoussé son amour.

Ma seconde preuve, fondée sur la Sagesse de Dieu dans la créa-

tion, exige que je vous donne préalablement quelques notions sur la nature des êtres que l'on désigne en général par le nom d'Anges. Si je suis obligé de vous parler des Anges, au sujet de l'immortalité de l'âme, et avant de vous avoir fait connaître en quoi consiste ce qu'on appelle le Ciel, c'est parce que toutes ces hautes questions ont entre elles de nombreux points de contact, et qu'il serait impossible d'en traiter une à fond sans aborder les autres. C'est ainsi du reste qu'il doit en être dans un système vrai ; car, pour que ses différentes parties fassent un tout harmonieux, il faut nécessairement qu'elles se lient et s'enchaînent entre elles.

Ceux qui croient à l'existence des Anges pensent généralement que ce sont des êtres créés avant l'homme et d'une nature supérieure à la sienne. Cette opinion, qui d'ailleurs ne repose sur aucun fondement, est une erreur. Tous les êtres intelligents qui existent dans le monde spirituel, quelle que soit du reste la dénomination qu'on leur donne, sont hommes; et tous ont vécu sur des globes terrestres avant de vivre dans le monde spirituel. Ce sont là deux vérités qu'il me sera facile de prouver.

1° *Tous les Anges sont hommes.* Pour admettre cette proposition comme une vérité incontestable, il suffit de savoir ce qu'on doit entendre par *homme.* Dieu étant l'Homme-Même, le nom d'homme doit appartenir à toute créature qui est formée à l'image et selon la ressemblance de Dieu, c'est-à-dire, qui est apte à recevoir librement son amour et sa sagesse. L'*homme* est donc tout être doué d'une *volonté* propre à recevoir *librement* l'amour divin, et d'un *entendement* propre à recevoir *librement* la sagesse divine. Et comme la liberté est inhérente à la qualité d'homme, il en résulte que chaque homme, en vertu de son libre arbitre, s'approprie ou rejette à des degrés différents cet amour et cette sagesse, qui sont toujours en effort pour pénétrer chez lui. De là provient cette différence que l'on remarque entre tous les hommes, et qui fait que chacun est soi et ne peut être confondu avec un autre. Mais quelle que soit la diversité qui existe entre les êtres intelligents, qu'ils se nomment Hottentots ou Lapons, Chinois ou Européens; qu'ils soient noirs, cuivrés ou blancs; qu'ils habitent cette terre ou les planètes de notre système solaire, ou même celles des autres systèmes; quels que soient, en un mot, les traits, la

stature et la couleur d'un être, pourvu qu'il ait un cervelet et un cerveau conformés de telle sorte qu'il puisse librement recevoir l'amour divin et la sagesse divine, cet être est un *homme*.

Or, d'après cette définition de l'homme, définition qui n'est qu'une conséquence des principes déjà exposés, vous voyez qu'il ne peut pas exister d'êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, et qu'ainsi les Anges, à proprement parler, sont des hommes. Si cependant, par une réminiscence des instructions que vous avez reçues dans votre enfance, vous aviez encore quelque propension à considérer les Anges comme étant d'une nature supérieure à celle de l'homme, je vous rappellerais que, dans ces mêmes instructions, on vous disait aussi que Dieu avait créé l'homme à son image et selon sa ressemblance. Or si l'Ange, qui est aussi une créature de Dieu, était d'une nature supérieure à celle de l'homme, veuillez me dire, je vous prie, quelle pourrait être cette nature. Employez tous les efforts de votre imagination, et voyez s'il vous serait jamais possible de concevoir une nature supérieure à celle qui est à l'image et selon la ressemblance de Dieu. Ceux qui vous tenaient un pareil langage se trouvaient donc en contradiction avec eux-mêmes. Non, je le répète, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir d'êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, ou d'une nature qui soit supérieure à celle de l'homme; et cela, parce que Dieu est l'Homme-Même; et en outre tous les êtres auxquels on donne le nom d'Anges ont la forme humaine, parce que la forme première est la forme humaine. Tous les Anges sont donc hommes.

2° *Tous les Anges ont vécu sur des globes terrestres avant de vivre dans le monde spirituel.* Il est évident que c'est seulement dans un monde préparatoire, c'est-à-dire, dans le monde naturel, que les créatures intelligentes peuvent user du libre arbitre, ou, en d'autres termes, choisir entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux. Si dans le Ciel on pouvait devenir coupable, aucun de ses habitants ne serait certain d'y rester; dès lors le Ciel ne serait plus le Ciel, car l'idée seule de la possibilité d'en être chassé détruirait le bonheur qui fait que le Ciel est le Ciel. Vous verrez plus tard, lorsque nous en serons au mode d'existence des Esprits, qu'il n'y a plus de choix à faire dans le monde spirituel, parce que le choix a été fait dans le monde naturel; vous verrez qu'alors chacun

jouit, non du libre arbitre, mais de la *liberté*, qui consiste, pour le bon, à faire *librement* le bien sans redouter le mal, et pour le méchant, à faire *librement* le mal sans éprouver de remords, de sorte que la liberté de l'un est une véritable liberté avec toutes les jouissances qui en résultent, et celle de l'autre un véritable esclavage, l'esclavage du mal avec tous les tourments qu'il produit. Si donc on ne peut jouir du libre arbitre que dans le monde naturel, il faut de toute nécessité, ou que les Anges aient d'abord vécu sur des globes terrestres, ou qu'ils aient été créés sans être doués de libre arbitre. Or, dans cette seconde hypothèse, loin d'être supérieurs à l'homme, les Anges lui seraient de beaucoup inférieurs, car ils ne seraient plus que des automates indignes de l'amour de Dieu. En effet, d'après les principes qui ont été exposés dans ma seconde lettre, un être créé parfait ne serait qu'un instrument purement passif ou une machine. De là résulte évidemment que les Anges sont des hommes qui, pendant leur vie dans le monde naturel, se sont rendus dignes de recevoir ensuite à un très-haut degré l'amour divin et la sagesse divine.

Ainsi se trouve confirmée de nouveau cette proposition, déjà émise, que l'homme a été le seul but de la création; car, puisqu'il n'y a pas d'êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, il faut nécessairement que tout ce qui existe, tant dans le monde naturel que dans le monde spirituel, ait été créé en vue de l'homme, qui est le seul être capable, par sa constitution, de reporter sur le Créateur l'amour qu'il en reçoit.

Le monde spirituel, ou l'univers immatériel, n'étant donc peuplé que d'hommes qui ont vécu d'abord sur des globes terrestres, si ces hommes qui sont des Esprits ou des Anges ne devaient pas y vivre éternellement, il arriverait, ou qu'ils cesseraient successivement d'exister, comme dans notre monde, ou qu'ils cesseraient d'exister tous en même temps. Il n'y a pas d'autres suppositions à faire; or ces suppositions sont l'une et l'autre inadmissibles.

Supposer que les habitants du monde spirituel cesseraient *successivement* d'exister pour faire place à d'autres, ce serait supposer que le monde spirituel pourrait ne plus être capable de contenir tous les êtres qui quittent journellement les terres; ce serait par conséquent assimiler le spirituel au matériel, ou comparer la

vie à la mort; car c'est la vie qui constitue le monde spirituel, et vous savez que la matière par elle-même est morte ou privée de vie; ce serait, en un mot, matérialiser l'affection et la pensée. Or, si l'affection et la pensée peuvent s'affranchir des lois de l'espace, même dans ce monde,—ce dont vous pouvez facilement vous convaincre, attendu que votre affection et votre pensée ne connaissent pas de distance, — comment pourrait-on supposer qu'elles fussent soumises à ces lois, lorsque l'homme n'est plus emprisonné dans la matière ? La première hypothèse est donc inadmissible.

Supposer que les habitants du monde spirituel cesseraient d'exister *tous en même temps*, ce serait supposer que ce monde pourrait être anéanti; car que serait un monde spirituel totalement privé d'êtres intelligents? Et comme le monde matériel est mort par lui-même et ne tire sa vie que du monde spirituel, ce serait donc aussi supposer l'anéantissement du monde matériel, et par conséquent l'anéantissement de tout ce qui a été créé. Or, si la création entière était anéantie, Dieu, qui est l'Amour même, ne pourrait plus répandre son amour, dont l'essence est d'être communicatif; et sa Sagesse divine, qui est la *Prévoyance même*, se trouverait ainsi en défaut, puisqu'en créant l'univers pour que l'Amour divin fût satisfait, elle n'aurait pu atteindre ce but. Une telle supposition qui accuserait la Sagesse divine d'*imprévoyance* est donc de même inadmissible. De là résulte la seconde preuve de l'existence éternelle de l'Esprit dans un monde spirituel.

Récapitulons maintenant ce que je vous ai dit sur l'immortalité de l'homme : Je vous ai montré, dans ma dernière lettre, que l'homme ne cesse pas d'exister au moment qu'on nomme très-improprement la mort; qu'il continue de vivre, dans le monde spirituel, avec un corps organisé comme celui qu'il avait dans le monde naturel; que ce corps, d'une nature toute spirituelle, ne lui est pas donné lors de son passage d'un monde dans l'autre; qu'il a eu ce corps spirituel dans le monde naturel; que c'est même par lui qu'il a éprouvé des sensations dans ce monde, et qu'il a eu la forme humaine, son corps matériel n'ayant été qu'un simple vêtement, dont le Créateur l'avait recouvert pour qu'il pût remplir sa fonction dans le monde naturel. Enfin, dans cette lettre-ci, pour vous donner la certitude que l'Esprit, ou l'homme débarassé de son vê-

tement matériel, doit vivre éternellement dans le monde spirituel, je vous ai démontré que s'il cessait d'exister, Dieu, qui est l'Amour même, contreviendrait à l'une des conditions essentielles de l'amour, en se montrant inconstant, ce qu'on ne saurait supposer; et qu'en outre le but de la création ne serait pas atteint, ce qu'on ne pourrait admettre sans accuser d'imprévoyance la Sagesse divine. De tout cela résulte rationnellement la preuve complète de l'immortalité de l'âme.

Ne croyez pas cependant que je m'en tienne aux raisonnements que je vous ai présentés. Je me ferais étrangement illusion, si je pensais avoir établi en vous une conviction inébranlable, parce que je vous aurais prouvé, par une suite d'arguments logiques, que vous devez vivre éternellement. Non, mon cher monsieur, lors même que vous me diriez : Je suis tout à fait convaincu; je ne pourrais le croire, non pas que je misse en doute l'aveu que vous me feriez, mais parce que, dans l'état actuel des idées qui dominent, une conviction inébranlable sur un pareil sujet ne peut se former que par une longue suite de méditations. Je vous accorderai donc tout le temps nécessaire et vous fournirai, dans chacune de mes lettres, des moyens de méditer sur l'éternité de votre existence; car, de toutes les théories qui nous restent à examiner, il n'y en aura pas une seule, qui ne vous apporte de nouvelles preuves confirmatives de cette importante vérité.

Comme ce qu'il y a de plus difficile à admettre dans cette discussion, c'est l'existence de l'Esprit en forme humaine avec un corps spirituel organisé, je ne saurais trop insister sur ce point. Je vais donc aux preuves déjà données en ajouter quelques autres, que je tirerai de l'observation de certains faits qu'on peut facilement vérifier. Ce nouveau genre de preuves sera d'autant plus de votre goût, qu'on exige généralement aujourd'hui que les théories soient confirmées par les faits.

Je vous ai prouvé, à la fin de ma dernière lettre, que par lui-même le corps matériel de l'homme est insensible, et n'a aucune forme qui lui soit propre. Ces deux vérités, tirées de la science moderne, confirment déjà d'une manière évidente l'existence, chez l'homme, d'un corps spirituel organisé; car si le corps matériel ne peut avoir par lui-même ni sensibilité ni forme, il faut bien qu'il

tienne l'une et l'autre du corps spirituel. Reste maintenant à confirmer, par l'observation des faits, que ce corps spirituel a la même organisation que le corps matériel qui le recouvre.

Lorsqu'un homme reçoit une blessure, il souffre. Pourquoi souffre-t-il? C'est parce que la solution de continuité, qui existe dans la partie blessée, jette le trouble dans l'organisme de son corps. Mais qu'est-ce qui souffre en lui? Est-ce la matière? Non, puisqu'elle est insensible par elle-même. Est-ce son âme? Oui, puisque son âme, ou son esprit, c'est sa vie, c'est lui-même. Or, comment pourrez-vous, d'après les idées des philosophes, concevoir que l'âme, l'esprit ou la vie, puissent souffrir d'un fait purement matériel? Jusqu'ici il a été absolument impossible de s'en rendre compte; en vain on a cherché des explications; les physiologistes dans leurs recherches n'ont pas été plus heureux que les psychologues; ils n'ont encore ni les uns ni les autres rien présenté de satisfaisant. Mais si l'on a recours à nos théories, et que l'on admette un corps spirituel organisé comme le corps matériel, tout s'explique aisément. Vous allez en juger :

La vie se compose d'affections et de pensées; les affections étant des substances spirituelles et les pensées des formes spirituelles, la vie particulière à chaque être se trouve toujours organisée, au moyen de ces substances et de ces formes, en raison des affections et des pensées ou instincts dont cet être a été créé susceptible, Or, l'homme ayant été créé de telle sorte qu'il pût recevoir l'amour divin dans sa volonté, et la sagesse divine dans son entendement, il en résulte qu'en lui la vie est dans un état complet, qu'elle est une image de la Vie Même ou de Dieu, et que par conséquent, dans son ensemble, elle est une substance ayant la forme de Dieu, c'est-à-dire, la forme humaine. Remarquez, en même temps, que l'homme ne peut agir dans le monde matériel que par l'intermédiaire de la matière; que c'est pour cela que toutes les parties de son corps spirituel ont été recouvertes de substances matérielles, qui constituent son corps naturel, et alors il vous sera facile de comprendre pourquoi l'homme souffre, quand son corps matériel reçoit une blessure.

En effet, quand le corps matériel est dans son intégrité, le corps spirituel peut agir librement suivant l'impulsion interne; mais si

le corps matériel est lésé, soit par contusion, soit par incision, soit d'une toute autre manière, l'action du corps spirituel ne pouvant plus se faire librement, il y a douleur, souffrance. Si, par exemple, il y a solution de continuité dans une partie du corps matériel, il n'y a pas, à la vérité, pour cela solution de continuité dans la partie correspondante du corps spirituel, mais ce corps ne pouvant plus agir dans notre monde par la partie lésée du corps matériel, il y a douleur d'autant plus vive, d'autant plus aiguë, que l'empêchement est plus grand; et cette douleur peut même affecter tout l'organisme du corps spirituel, si la lésion est de nature à empêcher son action générale. Si, de plus, la partie lésée est un organe indispensable à l'action générale du corps spirituel, tel que le cœur, par exemple, ou tel que le poumon, le corps matériel ne pouvant plus être d'aucune utilité au corps spirituel pour agir dans notre monde, il y a impossibilité pour les deux corps de rester plus longtemps unis. Alors la séparation se fait; le corps matériel n'est plus qu'un cadavre, et le corps spirituel, dégagé des liens qui l'enclavaient dans le monde matériel, se trouve dans le monde spirituel sans qu'il y ait besoin pour cela de translation.

Je vais encore m'appuyer sur un phénomène qui se reproduit souvent. Vous avez eu sans doute occasion de vous entretenir avec des militaires amputés; nos dernières guerres n'en ont malheureusement que trop multiplié le nombre. N'avez-vous pas entendu quelquefois ces braves se plaindre de douleurs vives qu'ils éprouvaient, soit au talon, soit à l'orteil, quoique depuis bien des années leur jambe eût été laissée dans les champs d'Austerlitz, ou dans les plaines de Leipsick? Ne vous serait-il pas parfois arrivé de les voir même,—tant l'impression est forte!—porter vivement la main à la partie affectée dans l'intention d'en comprimer la douleur, et ne vous êtes-vous pas alors aperçu de leur désappointement, lorsque, pour la centième fois peut-être, ils ne saisissaient qu'un morceau de bois insensible? Si de tels faits ne se sont pas encore passés en votre présence, interrogez le premier amputé que vous rencontrerez, et il vous en confirmera la réalité. Si ensuite, frappé de ce phénomène bien extraordinaire, il vous plaisait d'en connaître la cause, est-ce à la science que vous vous adresseriez? Vous n'en tireriez aucune réponse satisfaisante. Se-

riez-vous plus heureux en consultant la philosophie? La philosophie resterait muette. Mais ayez recours aux principes que je vous ai exposés, et vous en obtiendrez facilement une explication, qui satisfera votre raison.

L'amputation d'une jambe, ou de tout autre membre du corps matériel, ne peut pas priver le corps spirituel de ce membre. L'amputé conserve donc dans son intégrité son corps spirituel; si sa jambe spirituelle n'est pas visible aux yeux de notre corps matériel, c'est parce que le matériel ne peut voir que le matériel. Ce n'est pas, il est vrai, l'œil matériel qui voit, c'est l'œil spirituel; mais comme, en général, l'œil spirituel ne peut voir dans notre monde que par l'intermédiaire de son enveloppe matérielle, voilà pourquoi je dis que le matériel ne voit que le matériel. Or, puisque la jambe spirituelle de l'amputé existe toujours, quoique invisible aux yeux de notre corps, il n'est pas étonnant que cette jambe, ou même que l'extrémité de cette jambe, soit affectée d'une douleur dont l'amputé éprouvera la sensation, puisque, en réalité, c'est le corps spirituel qui souffre en lui, et non le corps matériel. Du reste, comme il est des circonstances où, chez ceux qui jouissent de leurs jambes matérielles, une douleur dans les parties supérieures se prolonge jusque dans le talon, ou jusque dans l'orteil, et devient même plus aiguë dans ces parties basses, on voit clairement qu'il doit, dans de pareilles circonstances, en être de même, quoique la jambe matérielle n'existe plus.

D'après le même principe de l'intégrité du corps spirituel, malgré la *mutilation* du corps matériel, l'homme qui a été privé de ses yeux matériels conserve intacts ses yeux spirituels; il est seulement aveugle pour ce qui concerne les objets de ce monde. Il ne voit pas ces objets, parce que l'œil spirituel, comme je vous l'ai dit, ne peut voir dans le monde matériel que par l'intermédiaire de l'organe matériel de la vision; et, cet organe manquant, le phénomène de la vision naturelle cesse aussitôt. De même, le sourd n'entend pas, parce que l'ouïe spirituelle ne peut percevoir les sons, dans le monde naturel, que par l'intermédiaire de l'organe matériel de l'audition; et, si cet organe est lésé, il y a surdité; mais le sourd conserve intact l'organe spirituel de l'audition.

Si pendant son sommeil l'aveugle a un songe, et qu'il en con-

serve le souvenir à son réveil, il reconnaît alors que dans ce songe il a vu les objets, qui se sont offerts à lui, aussi distinctement qu'il voyait les objets naturels, lorsqu'il avait l'usage de ses yeux. Le sourd reconnaît aussi, quand il a conservé le souvenir d'un songe, qu'il a alors perçu les sons aussi distinctement qu'il percevait les sons naturels, avant son état de surdité. Comment expliquer ces faits? On dira sans doute que ce sont des effets de l'imagination; mais alors qu'est-ce que l'imagination? On serait bien embarrassé pour répondre. L'imagination est souvent mise en avant ; c'est un mot que la philosophie du jour affectionne beaucoup, car il lui sert à se tirer d'embarras, lorsqu'elle se trouve poussée dans ses derniers retranchements; mais il est bien évident qu'attribuer de tels faits à l'imagination, ce serait déplacer la question, et non la résoudre. Vous expliquer maintenant la théorie des songes, ce serait trop m'écarter de mon sujet ; nous l'examinerons ensemble plus tard ; je vous dirai seulement que, pour l'ordinaire, dans les songes, c'est le corps spirituel de l'homme qui est seul en activité ; et cela suffit pour vous donner une explication des faits de vision de l'aveugle, et d'audition du sourd. L'aveugle voit alors par ses yeux spirituels, et le sourd entend par ses oreilles spirituelles.

Je pourrais facilement multiplier les preuves confirmatives de l'existence chez l'homme d'un corps spirituel organisé, en vous expliquant les faits extraordinaires que présentent quelques branches nouvelles de la science; mais je serais entraîné dans de trop longues digressions; car ces nouvelles branches scientifiques étant encore pour la plupart dénuées de théories, et présentant pour le moins autant d'inconvénients que d'avantages, je ne pourrais pas vous en parler sans vous signaler et les uns et les autres, ce qui vous ferait perdre de vue l'exposition qui nous occupe maintenant. Néanmoins, lorsque vous connaîtrez la disposition du monde spirituel et le mode d'existence de ses habitants, vous me trouverez toujours disposé à répondre aux questions que vous jugerez à propos de me faire au sujet de ces nouvelles découvertes, et j'aurai soin de vous mettre en garde contre les dangers qu'elles peuvent présenter.

Agréez, etc.

LETTRE VI.

Exposition du Monde Spirituel. — Relations qui existent entre Dieu, le Monde Spirituel & le Monde Naturel.— Fin, Cause, Effet. — Le Monde Spirituel est un Monde réel correspondant au nôtre. — Digression sur l'Espace & le Temps.

Quoique je vous aie donné sur l'immortalité de l'âme des preuves dont vous reconnaissez vous-même la solidité, je n'aurais pas cependant, comme je vous l'ai déjà dit, l'espoir d'établir en vous une conviction inébranlable, s'il ne me restait d'autres moyens d'entretenir et de fortifier celle qui déjà, de votre aveu, commence à se former. A quoi m'aurait servi, en effet, de vous avoir prouvé que votre corps matériel n'est qu'une simple enveloppe, et de vous avoir montré que cette enveloppe, quoique nécessaire à votre existence actuelle, n'est pas indispensable pour constituer la vie réelle, dont celle de ce monde n'est que le premier chaînon? A quoi m'aurait servi de vous avoir fait voir qu'il existe en vous un corps spirituel; que ce corps est absolument organisé comme votre corps de chair; et qu'il est indestructible comme tout ce qui est d'une nature spirituelle? A quoi, dis-je, m'auraient servi ces vérités, si je n'avais pas à vous faire connaître le monde spirituel, dont il vous est encore impossible de vous former une idée; et si je n'avais pas à vous mettre sous les yeux ce théâtre nouveau, sur lequel votre homme-esprit doit exercer, pendant l'éternité, toutes les fonctions de sa nature immatérielle? Comment, sans la connaissance de ce monde, pourriez-vous combattre en vous-même les objections de tout genre, qui viendraient en foule assaillir votre jeune conviction? Vous croiriez un jour, et le lendemain vous ne croiriez plus.

Loin donc d'avoir apporté des adoucissements à votre position,

je n'aurais fait que la rendre plus intolérable, en surexcitant votre désir de croire, sans vous présenter tout ce qui est nécessaire pour rendre votre croyance inébranlable. Vous seriez alors en droit de me dire : « Ce souffle, ou cet être vaporeux des philosophes et des théologiens, je m'en occupais peu, puisqu'il est impossible de s'en former une idée nette ; je n'arrêtais pas davantage ma pensée sur les Anges, qu'on représente sous une forme humaine, car les ailes qu'on leur donne indiquent assez qu'ils ne sont que de pures fictions. Cependant j'aurais encore pu en quelque sorte, par un effort d'imagination, me représenter, au milieu de l'immensité des régions éthérées, les âmes errant çà et là, et les anges planant ou agitant leurs ailes afin de soutenir leur corps. Mais vos hommes-esprits et vos anges en parfaite forme humaine, quelle idée puis-je me former de leur existence? où voulez-vous que je place ces corps spirituels qui semblent avoir, comme nos corps matériels, les trois dimensions? Les philosophes et les théologiens tiennent peu, du reste, à leurs élucubrations sur la nature de l'âme; presque tous avouent même, qu'ils sont loin d'avoir la certitude de ce qu'ils avancent, tandis que vous, au contraire, vous ne paraissez nullement douter de vos assertions. Hâtez-vous donc de me tirer de cette position, ou bien vous n'aurez fait qu'augmenter mes incertitudes, tout en voulant les faire cesser. »

Ce langage que je vous prête, vous pourriez avec raison me le tenir, si je tardais à satisfaire le besoin que vous devez avoir de connaître ce monde spirituel ; aussi vais-je m'empresser de vous donner des notions propres à vous en faire d'abord saisir l'ensemble. Vous verrez alors que l'Esprit, débarrassé de la matière dont il est ici recouvert, possède tout ce qui est nécessaire à son existence ; et que la vie, dont il jouit, est bien plus complète que celle qu'il traînait sur cette terre.

Il me serait sans doute plus facile de vous présenter ces notions, si vous connaissiez notre théorie des degrés, et notre manière d'envisager l'espace et le temps ; mais, dans l'état où vous vous trouvez, il faut aller au plus pressé. Je vais donc entrer sans aucun préliminaire dans mon sujet, sauf à traiter incidemment quelque partie des théories dont je viens de parler, lorsque je serai obligé d'y avoir recours.

La connaissance que nous avons de l'homme-esprit va nous conduire directement à celle du monde spirituel. Il nous suffira pour cela de suivre la loi de l'analogie; car, entre le monde spirituel et le monde matériel, il doit y avoir des relations analogues à celles qui existent entre l'Esprit et le corps matériel. Or, si l'Esprit est un homme réel, si la forme du corps matériel appartient à l'Esprit, et ce sont là deux vérités que nous avons reconnues, nous devons en conclure que le monde spirituel est un monde réel, et que la forme du monde matériel appartient au monde spirituel.

En effet, par cela seul que vous avez reconnu les vérités qui concernent l'homme-esprit, vous êtes forcé d'admettre les vérités corrélatives qui s'appliquent au monde spirituel. Si, comme le prouvent les découvertes de la science moderne, la matière dont notre corps est composé est par elle-même insensible, et n'a par elle-même aucune forme particulière, il doit à plus forte raison en être de même de la matière inorganique. Si notre corps matériel ne vit pas par lui-même, comment les autres objets de la nature pourraient-ils par eux-mêmes avoir l'existence, et comment la nature pourrait-elle par elle-même exister dans son ensemble? Si la matière qui compose notre corps n'a pas de forme par elle-même, comment celle qui constitue les autres corps de la nature pourrait-elle, par elle-même, nous présenter cette variété indéfinie de formes qui charment notre vue, et comment l'ensemble de la nature pourrait-il avoir une forme? Tous les objets qui existent dans notre monde tiennent donc leur forme d'objets semblables, ou plutôt *correspondants*, qui sont dans le monde spirituel; je dis *correspondants*; car, bien que les choses du monde spirituel apparaissent semblables à celles qui sont dans notre monde, il est à remarquer cependant qu'elles en diffèrent, en ce qu'elles ont en elles la vie, parce qu'elles existent et subsistent par le Soleil Spirituel, dans l'intérieur duquel réside la Divinité, tandis que les choses du monde naturel, existant et subsistant par le soleil matériel, n'ont de vie en elles que celle qu'elles reçoivent par l'intermédiaire du monde spirituel.

Puisque, d'après cela, il ne peut y avoir dans notre monde un seul objet, qui ne soit le *correspondant* d'un objet existant dans le monde spirituel en réalité, c'est-à-dire, en substance et en for-

me, la conséquence rigoureuse que nous devons en tirer, c'est qu'il y a dans ce monde, comme dans le nôtre, des astres qui paraissent fixés à une voûte azurée, un horizon avec son zénith, des atmosphères avec leurs météores, des terres arrosées par des eaux, des mers retenues dans des limites par des côtes, les trois règnes avec tout ce qui les constitue, et enfin la variété indéfinie de tous les objets d'art qui résultent du travail de l'homme. Ainsi, mon cher monsieur, si jusqu'à ce moment, comme je l'ai supposé au commencement de cette lettre, vous n'aviez pu vous former une idée de l'existence des hommes-esprits, si vous n'aviez su où placer ces corps spirituels organisés comme nos corps matériels, vous voyez maintenant qu'au moyen de ces objets, qui sont tous d'une nature immatérielle, les hommes-esprits jouissent d'une véritable existence qu'il n'est plus impossible de comprendre. Vous voyez aussi que loin d'être perdus dans une immensité vaporeuse, ils se trouvent sur un terrain solide, et sont entourés d'objets réels; car la terre sur laquelle ils marchent, les maisons qu'ils habitent, l'air qu'ils respirent, et tous les objets en général qui sont sous leurs yeux ou qu'ils touchent, sont alors pour eux aussi réels que la terre, nos habitations, l'air, et tous les objets qui nous environnent, sont maintenant réels pour nous.

Vous serez sans doute, en apprenant ces choses, aussi étonné que vous le fûtes, quand je vous annonçai que votre âme ou votre Esprit est un homme véritable, ayant une organisation spirituelle semblable à celle de votre corps terrestre. Néanmoins, la première vérité aura dû vous préparer à recevoir la seconde; car ce sont là, comme je vous l'ai dit, deux vérités corrélatives, et l'admission de l'une entraîne nécessairement celle de l'autre. Votre étonnement serait encore plus grand, si je vous faisais connaître de suite ce monde spirituel dans tous ses détails; mais avant de vous présenter les détails, je dois faire tous mes efforts pour vous convaincre de la réalité de l'ensemble.

Ce qui devra vous occuper le plus quand vous lirez ce qui précède, ce sera, ce me semble, de savoir où ce monde spirituel peut être situé. Ce désir me paraît d'autant plus naturel de votre part, que, d'après votre qualité d'homme du monde, vous ne devez encore penser aux choses spirituelles qu'avec des idées d'espace et

de temps. Cependant le monde spirituel, par sa nature même, est entièrement affranchi des entraves de l'espace et du temps; car l'espace et le temps sont des accidents inhérents à la matière, et ne peuvent exister en réalité que dans le monde naturel. Je reviendrai bientôt sur ces vérités que je ne fais qu'énoncer maintenant, car il est important que je vous présente, sans délai, quelques considérations générales sur les relations qui existent entre Dieu, le monde spirituel et le monde naturel. Ce sujet étant d'une nature abstraite, je réclame pour un instant toute votre attention.

Lorsque vous faites une œuvre, vous êtes dirigé par un motif, et vous tendez à un but. Le but auquel vous tendez, c'est, philosophiquement parlant, la *Fin;* le motif qui vous dirige, c'est la *Cause;* l'œuvre que vous faites, c'est l'*Effet*. Ce sont là trois choses qui se trouvent liées entre elles par des relations qu'il est important de bien déterminer.

Pour peu que vous vouliez réfléchir sur ce qui se passe en vous quand vous agissez, vous verrez facilement la différence qui existe entre la fin et la cause, en reconnaissant que la *fin,* ou le but, est une affection qui réside dans votre volonté, tandis que la *cause* est une pensée qui a pour siége votre entendement. Mais, pour que vous puissiez encore mieux saisir cette différence, et suivre sans aucun effort cette discussion, je vais m'appuyer sur un exemple.

Quand un sculpteur veut d'un bloc de marbre faire une statue, il est évidemment porté à satisfaire une affection, et dirigé ensuite par une pensée. Son affection est, ou de pourvoir à ses besoins naturels, ou d'acquérir de la gloire. Ce premier mobile du sculpteur, voilà la *fin* ou le but. Ensuite il a recours à ses facultés intellectuelles pour créer une forme; la pensée qui conçoit la forme à donner au marbre, voilà la *cause,* car c'est cette pensée qui dirigera la main du sculpteur dans l'exécution de son œuvre. Enfin, la manifestation de cette forme par le ciseau, c'est-à-dire, la statue elle-même, voilà l'*effet*.

Il résulte de là que la fin, la cause et l'effet, ne sont pas dans des relations qui procèdent par continuité, soit du simple au composé, soit du composé au simple, comme sont la plupart de celles qui existent entre des choses de même nature. Leurs relations ne consistent, en effet, ni en accroissement ni en décroissement d'une

même chose, comme la relation du léger au grave, qui n'est qu'un accroissement de la densité, ni comme celle du chaud au froid, qui n'est qu'un décroissement du calorique. Mais si l'on examine attentivement la nature de la fin, de la cause et de l'effet, on voit que ces trois choses sont placées l'une au-dessus de l'autre, dans des degrés entièrement séparés l'un de l'autre ou discrets, de sorte que les relations qui existent entre elles sont comme celles de l'*antérieur* au *postérieur*, et comme celles du *supérieur* à l'*inférieur*.

Il est, en effet, évident que la fin ou le but est *antérieure* et *supérieure* à la cause; la fin est *antérieure* à la cause, car le sculpteur a été mû par l'amour des richesses ou de la gloire, *avant* d'avoir eu recours à ses facultés intellectuelles pour créer la forme de la statue ; la fin est *supérieure* à la cause, car l'amour ou l'affection du sculpteur est *au-dessus* de sa pensée, puisque c'est cet amour ou cette affection qui a déterminé la pensée, et qui ne cesse de la soutenir. Supposez que le sculpteur n'ait plus cet amour, sa pensée ne se portera-t-elle pas aussitôt sur d'autres objets?

Il est de même évident que la cause est *antérieure* et *supérieure* à l'effet ; la cause est *antérieure* à l'effet, car la pensée du sculpteur avait conçu la forme de la statue, ou de chaque partie de la statue, *avant* que sa main y portât le ciseau; la cause est *supérieure* à l'effet, car la pensée du sculpteur est *au-dessus* de la statue, puisque c'est cette pensée qui détermine la forme de la statue. Si, avant d'avoir terminé son œuvre, le sculpteur rejetait sa pensée, la forme de la statue ne resterait-elle pas inachevée?

Pour que ces relations, entre des choses qui sont d'une nature absolument différente, ne soient pas confondues avec les relations qui résultent des accroissements, ou des décroissements d'une même chose, nous donnons aux premières le nom de *degrés discrets*, et aux autres le nom de *degrés continus.* Ainsi il y a trois degrés discrets : La fin forme le premier degré, la cause est le second, et l'effet est le troisième ou le dernier. Les degrés continus sont en nombre indéfini. La théorie des *degrés continus* ne saurait offrir de difficulté, parce que ces degrés, ne présentant que des différences en plus ou en moins, peuvent être facilement

étudiés. Mais il n'en est pas de même des *degrés discrets;* aussi leur théorie, qui constitue une science véritable, est-elle aujourd'hui entièrement oblitérée; et c'est la perte de sa connaissance qui produit toutes les vagues élucubrations de la philosophie, lorsqu'elle veut s'occuper des fins, des causes et des effets. Comme la nature des questions que nous traitons me forcera souvent d'avoir recours à cette théorie, je me propose de vous en développer successivement les principes.

La fin, la cause et l'effet étant trois choses d'une nature absolument différente, mais liées entre elles par des relations d'antériorité et de supériorité, il s'agit maintenant de voir ce qui résulte de ces relations.

Remarquons d'abord que les fins et les causes ne peuvent être saisies qu'autant qu'elles se manifestent par des effets. Sans les actes qu'elles produisent, elles seraient comme si elles n'existaient pas ; mais, au moyen de leur manifestation, elles se trouvent fixées dans les effets, se reposent en eux comme sur leur base, et y restent tant que les effets subsistent. Ainsi, tant que la statue subsistera, la pensée du sculpteur restera dans cette statue, dont la forme n'est autre chose que cette pensée définitivement arrêtée et fixée; mais quoiqu'elle soit ainsi arrêtée et fixée de manière à frapper les yeux et l'esprit de ceux qui contemplent la statue, il est certain cependant que cette pensée ne cesse pas pour cela d'être dans le sculpteur; elle est donc aussi hors de la statue. C'est là un fait tellement évident qu'on ne saurait le contester; mais comment expliquer ce fait, si ce n'est par les relations d'antériorité et de postériorité qui existent entre la pensée du sculpteur et la statue? En effet, si la pensée du sculpteur se trouve dans la statue, — ce qu'on ne saurait nier,—elle n'y est cependant, que comme tout ce qui est *antérieur* et *supérieur* se trouve dans les choses *postérieures* et *inférieures* qui y correspondent ; c'est-à-dire qu'elle n'en subsiste pas moins hors de la statue, par la raison que ce qui est antérieur et supérieur ne saurait être absorbé par ce qui est postérieur et inférieur. C'est ainsi que la cause subsiste hors de l'effet, quoique étant dans l'effet.

Ce que je viens de dire sur la cause et sur l'effet s'applique à la fin et à la cause, entre lesquelles existent aussi les mêmes rela-

tions d'antériorité et de supériorité. La fin subsiste donc hors de la cause, quoique étant dans la cause. De plus, comme la cause elle-même est dans l'effet, il en résulte que la fin et la cause subsistent l'une et l'autre hors de l'effet, quoique étant toutes deux dans l'effet.

Je résumerai ce qui précède dans les deux propositions suivantes :

1° La fin est simultanément dans la cause et hors de la cause.

2° La fin et la cause sont simultanément dans l'effet et hors de l'effet.

Cela posé :

Tout ce qui existe dans l'univers ayant été créé en vue de l'homme, afin que par l'homme toute la création retournât au Créateur, Dieu est évidemment la *Fin Première* de toute chose.

Tout ce qui est d'une nature spirituelle consistant en affections et en pensées, c'est-à-dire, en forces vives toujours en activité pour se manifester dans des actes, ce qui est le propre de la cause, le Monde Spirituel renferme les *Causes* de toutes choses.

Tout ce qui est d'une nature matérielle consistant en corps plus ou moins grossiers, manifestés par des causes qui procèdent elles-mêmes de la Fin Première, le Monde Naturel est le théâtre des *Effets*.

Enfin, les relations entre Dieu, le Monde Spirituel et le Monde Naturel, étant ainsi absolument les mêmes que celles qui existent entre la Fin, la Cause et l'Effet, les deux propositions précédentes nous révèlent ces deux importantes vérités :

1° Dieu est simultanément dans le Monde Spirituel et hors du Monde Spirituel.

2° Dieu et le Monde Spirituel sont simultanément dans le Monde Naturel et hors du Monde Naturel.

Ainsi, dans la création, tout est lié et se rattache à Dieu, sans que Dieu puisse être confondu avec son œuvre. Dieu est le Statuaire, et l'Univers est la Statue que sa Pensée Divine ou sa Sagesse a formée et vivifiée, en vue de satisfaire son Affection Divine ou son Amour.

Ainsi l'Univers tient à Dieu, non par continuité, ce qui serait diviniser la création, mais par contiguïté.

Ainsi, en ce qui concerne l'homme, Dieu et le Monde Spirituel sont au dedans de lui et sont aussi hors de lui. Dieu est au dedans de l'homme, car l'homme trouve Dieu au fond de son cœur, lorsque, par abnégation de ses propres intérêts, il se dévoue pour le bien général, ou se sacrifie pour l'un de ses frères. Le Monde Spirituel est au dedans de l'homme, car l'homme trouve en lui-même toutes ses affections et toutes ses pensées, qui appartiennent évidemment à ce monde spirituel, puisque leur nature est toute immatérielle. Mais quand l'homme est dégagé de la matière, ou lorsque son corps matériel est pour lui comme s'il n'existait pas, alors, quoique Dieu et le Monde Spirituel soient en lui, il les voit aussi hors de lui. Il voit Dieu comme Soleil spirituel, et même comme Homme, lorsqu'il plaît à la Divinité de se manifester sous sa véritable forme, qui est la forme humaine; et il voit le Monde Spirituel comme un monde réel, renfermant tout ce qui est nécessaire à l'existence de l'homme-esprit; car toutes les affections étant des substances spirituelles, et toutes les pensées des formes spirituelles, on y trouve, au moyen de ces substances et de ces formes, des objets correspondants aux objets de notre monde qui sont eux-mêmes des correspondances d'affections et de pensées.

Ainsi, ce Monde Spirituel, que la philosophie avait fait évanouir en le subtilisant, vous pouvez maintenant vous le représenter, au moyen de la conception des substances et des formes spirituelles, comme ayant toute la consistance du monde matériel, sans pour cela y supposer une seule parcelle de matière.

Mais, quoique les vérités précédentes soient tirées de déductions logiques, vous ne pourrez néanmoins les comprendre avec clarté qu'autant que vous ferez abstraction de l'espace. En effet, Dieu et le monde spirituel étant hors du monde naturel, comme le sculpteur est hors de la statue, ils sont par cela même hors de l'espace; car l'espace est le propre du monde naturel, et n'existe par conséquent que pour ce monde où tout est fixé, réglé et constant, parce que les fins et les causes y subsistent dans leur repos.

C'est donc ici le lieu d'examiner les deux propositions précédemment émises au sujet de l'espace et du temps, savoir : I. que *l'espace et le temps sont des accidents inhérents à la matière* ; II. que *l'espace et le temps ne peuvent exister que dans le monde*

naturel. Considérons séparément ces deux propositions; et d'abord,

I. En ce qui concerne l'espace :

1° *L'espace est inhérent à la matière.* C'est ce qui est évident; car il est impossible, en raison de la force d'inertie de la matière, de concevoir cette matière sans l'idée de l'espace.

2° *L'espace ne peut exister que dans le monde naturel.* Il est facile de se convaincre que tout ce qui est spirituel, c'est-à-dire, tout ce qui est affection et pensée, est indépendant de l'espace. En effet, si l'homme ne peut franchir l'espace au gré de ses désirs, c'est parce qu'il est, quant à toutes les parties qui le constituent, enveloppé dans un corps matériel, et qu'il se trouve ainsi soumis aux lois de la matière, en ce qui concerne ce corps. Dès lors, pour se transporter dans un lieu, il est obligé de passer par les lieux qui l'en séparent; mais s'il fait abstraction de ce corps, en se concentrant dans son affection et dans sa pensée, il n'en est plus de même, et les entraves de l'espace disparaissent pour un instant. Je dis pour un instant; car il n'est guère possible que l'homme fasse longtemps cette abstraction, parce que, vivant dans ce monde au milieu d'objets matériels, ses idées se trouvent incessamment reportées sur ces objets. Lorsque, par votre volonté et par votre entendement, vous vous transportez en affection et en pensée auprès d'un ami absent, ou dans des lieux que vous rappellent de doux souvenirs, ne faites-vous pas réellement abstraction de l'espace? Cet espace, qui contrarie si souvent vos désirs, n'existe donc pour vous que parce que le corps matériel, dont vous êtes revêtu dans ce monde, vous soumet aux lois de la matière. Ainsi, il n'y a réellement pas d'espace pour l'affection ni pour la pensée, ni par conséquent pour tout ce qui est spirituel, puisque le spirituel ne se compose que d'affections et de pensées.

II. En ce qui concerne le temps :

1° *Le temps est inhérent à la matière.* C'est ce qui résulte aussi de l'inertie de la matière, inertie d'après laquelle cette matière peut être soumise à des mouvements réguliers. La mesure du temps est due, en effet, au double mouvement de la terre sur elle-même et autour du soleil, ou, ce qui est la même chose, à l'apparence du double mouvement du soleil autour de notre globe et

dans l'écliptique; car, vous le savez, c'est ce double mouvement qui nous donne le retour alternatif du jour et de la nuit, et la succession des années. Supposez que notre planète puisse ne plus être soumise à ce double mouvement, et qu'elle reste immobile. Qu'arriverait-il? Le soleil n'aurait plus ses deux mouvements apparents, et demeurerait pour nous invariablement fixé à l'un des points de la voûte azurée; alors plus de nuit pour l'hémisphère qui serait éclairé, et qui seul pourrait être habité; plus de retour des saisons; un jour perpétuel, une température dont les changements pour chaque localité ne dépendraient plus que des variations irrégulières de l'atmosphère. Comment, dans une telle occurrence, pourrait-on mesurer le temps? A quoi serviraient les instruments aujourd'hui en usage? A quel régulateur les soumettrait-on? Chacun, certainement, ne voudrait s'en rapporter qu'à ses propres sensations. Dans un tel état de choses, ce ne serait plus le temps que l'on mesurerait, cela est évident; car vous savez que la douleur et l'ennui le font paraître long, tandis que le plaisir et les distractions l'abrègent; ce serait donc plutôt l'*état* de l'âme, et les diverses modifications de cet état que l'on déterminerait. De là résulte évidemment que le temps est dû à la force d'inertie de la matière, et qu'ainsi il est inhérent à la matière.

2° *Le temps ne peut exister que dans le monde naturel.* Puisque le temps est dû à la force d'inertie de la matière, et qu'il serait impossible de le mesurer, si la nature matérielle n'était pas soumise à des mouvements réguliers, il en résulte que le temps ne peut pas exister là où n'existe pas la loi d'inertie; or, cette loi ne peut exister que pour la matière. En effet, le spirituel, ayant été doué de liberté ou de la faculté de se mouvoir librement, ne peut pas être soumis à la loi d'inertie; car il y a incompatibilité complète entre cette loi et la loi de liberté. D'ailleurs, il vous est facile de voir par vous-même que le temps n'existe ni pour les affections ni pour les pensées; vous pouvez vous en affranchir, soit que par votre volonté et par votre entendement vous vous reportiez dans le passé, même le plus reculé, qui vous paraît alors comme présent, soit que, par ces mêmes facultés, vous vous représentiez le temps qui n'est pas encore.

J'ajouterai ici, en forme d'observation, qu'il y a dans l'homme

un désir inné de s'affranchir des entraves de l'espace et du temps; et ce désir, qui à chaque instant se décèle, est lui-même, sinon une preuve, du moins une forte présomption que le monde spirituel, pour lequel l'homme est né, est indépendant de l'espace et du temps.

C'est aussi la conséquence qui découle de ma seconde proposition. En effet, si l'espace et le temps ne peuvent exister que dans le monde naturel, il n'y a dans le monde spirituel ni espace ni temps.—Mais alors, direz-vous, comment se former une idée de ce monde? Comment s'y figurer des terres, des montagnes, des vallées, des prairies, des jardins, des maisons, des habitants, s'il n'y a pas d'espace? Comment y admettre cette succession d'événements, qui à proprement parler, constitue l'existence, s'il n'y pas de temps?

Quoique l'objection semble forte, quelques réflexions cependant vont suffire pour la lever.

Habitués que nous sommes à vivre dans un monde, où nous ne pouvons agir sans être continuellement soumis aux entraves de l'espace et du temps, nous avons de la peine à concevoir une existence délivrée de ces entraves. Notre ignorance de la vraie nature des substances et des formes spirituelles, qui ne sont autre chose que des affections et des pensées, nous fait croire que, sans l'espace et le temps, il n'y aurait plus dans la nature aucune chose individuelle, que tout serait confondu, ou plutôt que tout serait anéanti. Il est vrai qu'il en serait ainsi pour notre monde, puisque l'espace et le temps sont inhérents à la matière; mais il en est tout autrement pour le monde immatériel. Là, les substances et les formes conservent leur état individuel, sans qu'elles aient besoin pour cela de l'espace et du temps. Si ces substances et ces formes, qui sont les types des substances et des formes que nous voyons dans notre monde, n'étaient pas par elles-mêmes dans l'état individuel, notre monde n'existerait pas, puisque les substances et les formes matérielles existent par les substances et par les formes spirituelles. Le monde matériel et le monde spirituel sont donc composés l'un et l'autre de choses individuelles, mais avec cette différence que les choses individuelles sont soumises dans le premier à la loi d'inertie, tandis qu'elles sont régies dans le second par la loi de liberté.

Il devient évident, d'après cela, qu'il y a dans le monde spirituel l'*équivalent* de notre espace et de notre temps, considérés seulement l'un et l'autre en ce qu'ils font que les substances et les formes sont dans l'état individuel, et non en ce qu'ils mettent des entraves à leur action; car cette dernière propriété de l'espace et du temps provient de leur inhérence à la matière, tandis qu'ils doivent leur première propriété au mode même d'existence des substances et des formes spirituelles. Toutefois étant obligés, pour être mieux compris, de comparer les choses spirituelles aux choses naturelles, nous donnons à cet *équivalent* d'espace et de temps le nom d'*apparence*, et nous disons que dans le monde spirituel il y a *apparence* d'espace et de temps, tandis que, pour parler avec plus d'exactitude, nous devrions dire que le mode d'existence des substances et des formes dans notre espace et dans notre temps, est lui-même une *apparence grossière* de leur mode réel d'existence, attendu que par l'espace et par le temps, au lieu d'agir librement selon leur nature, elles se trouvent retenues captives dans une prison matérielle. D'ailleurs, que d'apparences prises pour des réalités, et que de réalités prises pour des apparences ! Si l'homme voulait seulement réfléchir un peu sur ce sujet, il verrait que, dans notre monde, tout est rempli d'apparences que l'on prend pour des réalités; et, pour ne citer qu'un exemple, combien d'apparences diverses qui dérivent de la seule immobilité apparente de la terre !

Enfin, il resterait à rechercher ce qui constitue pour les Esprits l'apparence de l'espace et du temps. Cette question se rattachant à d'autres théories que nous examinerons bientôt, je me contenterai pour le moment de vous en donner sommairement la solution. Cette apparence de l'espace et du temps, étant le mode réel d'existence des Esprits, doit nécessairement résulter de la vie de chacun d'eux. En conséquence, les divers états des affections d'un Esprit constituent pour lui l'apparence de notre espace, et les divers états de ses pensées l'apparence de notre temps.

Je suis entré dans toutes ces considérations sur l'espace et sur le temps, parce qu'il est impossible de comprendre clairement les choses spirituelles, si l'on ne fait pas abstraction de ces deux accidents inhérents à la matière.

Penser à Dieu par l'espace, c'est penser à l'étendue de la nature et tomber dans le matérialisme; mais lorsqu'on reconnaît que Dieu est hors de l'espace et du temps, quoique dans l'espace et dans le temps, on peut concevoir Dieu présent partout, et tout entier dans les plus grandes comme dans les plus petites choses. En sa qualité d'Infini, il remplit tous les espaces sans être Lui-Même, comme les choses matérielles, dans l'espace; et, en sa qualité d'Éternel, il est dans toutes les parties du temps, sans que les divisions du temps puissent lui être appliquées. Les mathématiques prouvent en effet que l'infini s'applique à ce qu'il y a de plus grand comme à ce qu'il y a de plus petit, et la philosophie reconnaît que l'éternité de Dieu étant antérieure et postérieure, il n'y a pour Dieu ni passé ni futur.

Penser au monde spirituel par l'espace, ce serait matérialiser ce qui est immatériel par nature; mais lorsqu'on reconnaît que le monde spirituel est hors de l'espace et du temps, quoiqu'il soit dans l'espace et le temps en ce sens qu'il transmet au monde matériel la vie qu'il reçoit de Dieu, on peut concevoir ce monde spirituel comme existant réellement, sans pour cela lui assigner une position fixe et déterminée; on peut concevoir qu'il soit dans le monde naturel et hors du monde naturel, dans l'homme et hors de l'homme.

Je me propose de vous faire connaître prochainement quel est le mode d'existence de l'homme-esprit. Il vous sera alors très-facile, par les détails dans lesquels j'entrerai, de vous représenter ce monde immatériel, dont vous ne pouvez pas encore avoir maintenant une idée bien nette.

Agréez, etc.

LETTRE VII.

Réponse à une Objection. — Résolution du Problème de l'Ame des Bêtes. — L'Homme est le seul Être doué d'immortalité.

Tracer à grands traits l'exposition du monde spirituel, sans m'arrêter pour le moment aux objections qu'elle peut soulever dans votre esprit, tel était, comme vous le savez, mon premier dessein. J'y voyais le double avantage de vous faire embrasser immédiatement l'ensemble, et de ne pas perdre de temps à l'examen de questions, dont les unes doivent nécessairement trouver place dans le cours de la discussion, et dont les autres ne me sont adressées que faute par vous de connaître cet ensemble; mais votre dernière lettre renferme une objection d'une telle gravité, qu'il devient indispensable de l'examiner sur-le-champ. Il suffit d'ailleurs que vous manifestiez vous-même le désir d'être éclairé au plus tôt sur cette difficulté, pour que je m'empresse de revenir sur ma précédente détermination.

Pour ne diminuer en rien la force de votre objection, je vais extraire en entier de votre lettre le paragraphe qui la contient. Voici vos propres expressions :

« Lorsque j'ai lu, dans votre cinquième lettre, ce que vous dites de l'âme humaine, il m'est survenu une objection. J'admets volontiers que c'est l'âme humaine qui souffre seule, quand le corps est blessé; j'admets aussi que c'est encore elle qui souffre dans la partie correspondante à celle dont le corps a été privé par amputation; mais les arguments dont vous vous servez pourraient s'appliquer aux animaux tout aussi bien qu'à l'homme; car les animaux souffrent comme nous, et un animal, qui serait amputé, pourrait de même souffrir d'un membre qu'il ne posséderait plus. Il résulterait de là que les animaux auraient aussi un corps spirituel.

Je ne vous ai pas d'abord présenté cette objection, parce que je m'attendais à la voir lever, dans le cours de votre exposition, ainsi qu'il est arrivé pour plusieurs autres que je vous avais précédemment soumises. Cependant, loin de lever cette difficulté, votre sixième lettre l'a rendue au contraire encore plus grave, puisque vous placez dans le monde spirituel tous les objets du règne animal. Vous dites, en effet, qu'il n'y a pas un seul objet, dans notre monde, qui ne soit le correspondant d'un objet existant en réalité, c'est-à-dire, en substance et en forme, dans le monde spirituel; et dans l'énumération que vous faites de ces objets, vous citez *les trois Règnes avec ce qui les constitue.* Or, donner un corps spirituel aux animaux, et dire en outre qu'il y a des animaux dans le monde spirituel, c'est évidemment assimiler l'animal à l'homme; car c'est non-seulement lui donner une âme, mais c'est de plus faire jouir cette âme de l'immortalité. Tirez-moi promptement, je vous prie, du désordre d'idées dans lequel ces réflexions me jettent. Votre système me plaisait; je me réjouissais de voir que chacune de vos lettres levait des difficultés que je croyais inextricables. Je n'étais pas, il est vrai, encore bien familiarisé avec vos substances et vos formes spirituelles; mais il y avait tant de charmes pour moi à me représenter l'homme spirituellement organisé, et survivant ainsi tout entier à la dissolution de son vêtement matériel, que vous m'aviez amené à désirer vivement qu'une aussi belle conception fût une réalité. J'éprouverais, je l'avoue, du regret à abandonner des idées qui commençaient à répandre en moi un baume consolateur; mais je m'y verrais forcé, si vous donniez une âme aux bêtes; car ma raison se déciderait pour l'anéantissement complet de l'homme et des animaux, plutôt que d'admettre au privilége de l'immortalité des êtres privés de raison. »

Je ne vous reprocherai pas, mon cher monsieur, d'avoir eu la pensée que nous donnions aux animaux une âme *immortelle*; car je m'attendais à cette objection. Lorsqu'on nous entend dire qu'il y a des animaux dans le monde spirituel, il est peu de personnes qui ne s'écrient aussitôt : Les bêtes ont donc aussi une âme? Cette exclamation nous paraît si naturelle, qu'elle ne peut aucunement nous surprendre. On est aujourd'hui tellement dans le vague sur ce qui concerne l'homme; les discussions de la philosophie sur l'âme

des bêtes, loin d'éclairer cette question, ont jeté tant d'obscurité sur elle ; il y a enfin un si grand nombre de savants qui, par leurs écrits, ont donné à penser, quand toutefois ils ne l'ont pas dit positivement, qu'entre l'homme et la bête il n'y avait que la différence du plus au moins, qu'il ne doit pas être étonnant qu'on se persuade, au premier abord, que nous aussi nous assimilons les bêtes aux hommes. Nous sommes cependant bien loin d'émettre une telle opinion, qui serait en complète opposition avec tous nos principes ; nous faisons, au contraire, tous nos efforts pour détruire cette funeste erreur, qui infiltre le matérialisme dans toutes les classes de la société ; car, du moment qu'on ne met entre l'homme et la bête qu'une différence du plus au moins, on est logiquement porté à croire que l'homme est, de même que la bête, anéanti par la mort naturelle. Mais pour combattre cette erreur, au lieu d'avoir recours, comme la vieille philosophie, à des lieux communs dont l'impuissance est reconnue, nous démontrons que la différence entre l'homme et la bête est si tranchée, qu'il est impossible, quand on l'a reconnue, de jamais assimiler l'un à l'autre.

Maintenant que je vous ai rassuré en vous faisant connaître nos principes sur ce point important, je viens à votre objection, qui peut se formuler ainsi :

« Si vous donnez un corps spirituel aux animaux, et si en outre il y a des animaux dans le monde spirituel, vous accordez évidemment une âme immortelle à l'animal. »

A cela je réponds :

Oui, nous donnons un corps spirituel aux animaux ; oui, il y a des animaux dans le monde spirituel ; et cependant l'animal n'a pas d'âme immortelle.

Ainsi, quoique j'admette comme vous les deux propositions qui vous portent à conclure que l'animal a une âme immortelle, je soutiens le contraire ; mais néanmoins je suis loin de m'étonner de la conclusion que vous avez tirée, car tout autre aurait conclu de même ; et cela, parce qu'on ignore généralement quelle est la nature de l'homme, quelle est celle de la bête, et quelles sont les conditions requises pour qu'un être jouisse de l'immortalité.

Il suffit que vous ayez hésité à croire que nous donnions un corps spirituel aux animaux, pour qu'il soit de mon devoir d'insis-

ter d'abord sur cette vérité que, du reste, je viens d'affirmer. Vous reconnaissez d'ailleurs, vous-même, que c'est là une conséquence des principes que je vous ai exposés au sujet de l'homme. La logique dit, en effet, que si la matière est insensible chez l'homme, elle doit l'être aussi chez l'animal; que s'il y a dans l'homme un être spirituel organisé, qui souffre quand le corps matériel reçoit une lésion, il doit, en pareil cas, en être de même dans l'animal; car, on ne saurait le nier, il y a souffrance chez l'un comme chez l'autre. Du reste, quand on a reconnu l'insensibilité de la matière et son inaptitude à prendre d'elle-même une forme, on est forcé d'admettre le principe des corps spirituels.

Il résulte encore de nos principes que la nature, par elle-même, est morte; or, il est de fait que la vie est répandue à des degrés différents dans tous les corps naturels. D'où chacun d'eux tiendrait-il donc la vie qui lui est propre, s'il n'y avait pas en lui un corps spirituel correspondant, qui fût apte à la recevoir de la source commune? Ainsi, nous le déclarons hautement, parce que c'est une vérité qu'on ne pourrait combattre que par des arguties, les végétaux et les animaux subsistent par l'influx du monde spirituel dans le monde naturel, et proviennent de germes spirituels renfermés dans les germes naturels; et la nature ne sert qu'à fixer le spirituel qui influe continuellement en elle, par suite de la tendance de tout spirituel à se revêtir d'un corps. L'animal n'existe donc que parce qu'il est la correspondance de certaines substances et de certaines formes spirituelles, dont l'ensemble a constitué le corps spirituel sur lequel des particules matérielles correspondantes se sont moulées.

Et ici s'explique le mystère de la vie et de la génération de tout ce qui naît, croît et meurt. La semence produit toujours la même plante. Pourquoi le gland donne-t-il toujours un chêne? C'est que dans le gland il y a les éléments du corps spirituel du chêne. Pourquoi un grand nombre d'animaux, et *principalement* les *Sauriens*, ont-ils la faculté de reproduction des MEMBRES AMPUTÉS? Comment la patte arrachée à un lézard repousse-t-elle? De deux choses l'une, ou la nature fait un miracle, ou bien les substances matérielles viennent se mouler sur le corps spirituel, comme sur un modèle. Cette dernière solution peut seule expliquer pourquoi les hybri-

des, mulets, etc., ne peuvent se reproduire, pourquoi la greffe ne peut s'opérer que sur des arbres d'une même famille, etc. ; car si l'on peut accoupler les formes matérielles, on ne peut pas de même fondre les formes spirituelles.

De tout ce qui précède résulte donc évidemment que l'animal a un corps spirituel.

Je passe maintenant à ma seconde affirmation : *Il y a des animaux dans le monde spirituel.*

Cette vérité, qui a excité votre étonnement, est aussi une conséquence des principes précédemment émis. Si vous n'admettez pas d'animaux dans le monde spirituel, vous êtes forcé d'en exclure aussi les végétaux, les minéraux, les atmosphères; et, en un mot, tout ce qui correspond aux différents objets dont se compose ce qu'on nomme la nature. Que devient alors ce monde spirituel? Il s'évanouit complètement; ce n'est plus un monde, car ce mot emporte avec lui l'idée d'une chose analogue au monde que nous habitons ; dès lors vous ne pouvez plus vous en former aucune idée, vous retombez dans les abstractions de la philosophie, et par suite dans tous vos doutes sur l'immortalité de l'âme.

Je conçois cependant très-bien votre répugnance à admettre des animaux dans le monde spirituel. Un sentiment intérieur vous dit que vous avez une âme immortelle; mais portez-vous vos regards sur ce qui vous entoure, vous voyez de tout côté des êtres dénués de raison; vous savez qu'ils vivent, sentent, souffrent et ont des passions comme les hommes; vous vous trouvez frappé de toutes les autres analogies qu'on remarque entre les plus intelligents de ces êtres et celui qui s'est nommé lui-même le roi de la nature. Alors, vous hésitez à tracer la ligne de démarcation entre l'être raisonnable et l'être instinctif, surtout quand vous réfléchissez que beaucoup d'animaux sont souvent plus affectueux ou plus ingénieux que tant d'hommes dégradés; et cependant si vous accordez une âme à l'être le plus voisin de l'homme, vous vous voyez aussitôt forcé d'en donner une à celui qui le suit immédiatement, et de descendre ainsi, de proche en proche, jusqu'aux animaux qui se trouvent placés au degré le plus bas de l'échelle. A cette pensée, toute votre dignité d'homme se soulève; et, dans votre perplexité, vous penchez plus à croire à l'anéantissement

complet de l'homme, qu'à l'immortalité de tous ces êtres dépourvus de raison.

Toutes ces pensées, qui sont celles du plus grand nombre des hommes de notre siècle, ont été réveillées en vous, dès que vous nous avez vus placer des animaux dans le monde spirituel. Vous vous êtes aussitôt rappelé que, d'après leur analogie avec l'homme, les animaux devaient avoir un corps spirituel, et vous en avez conclu que nous donnions une âme immortelle aux bêtes. Vous savez maintenant que nous repoussons de toutes nos forces votre conclusion; mais en me voyant persister néanmoins à soutenir comme vraies les deux propositions qui vous ont conduit à cette conclusion, il doit vous tarder de savoir pourquoi je la rejette. Je vais vous satisfaire.

J'admets, il est vrai, que les animaux ont un corps spirituel, mais de l'existence d'un corps spirituel ne résulte nullement la conclusion que ce corps est immortel; en effet, si par cela seul qu'il existe, le corps spirituel était immortel, il faudrait en conclure qu'il possède l'existence en soi, et dès lors il serait non-seulement immortel mais éternel; or, nous savons que Dieu seul possède l'existence en soi, et que Dieu seul est éternel. Nous verrons bientôt que le corps spirituel de l'homme n'est immortel que parce qu'il est le réceptacle de la vie éternelle qui repose dans le sein de la Divinité.

J'admets, de plus, qu'il y a des animaux dans le monde spirituel; mais de cette proposition il ne résulte pas non plus que ces formes animales, perçues dans le monde des esprits, soient les âmes des animaux morts ou à naître sur la terre, ni que ces apparences d'animaux soient des individualités immortelles, réceptacles de la vie Divine.

Voilà ma réponse; je vous la donne en quelques mots pour ne pas vous la faire attendre plus longtemps. Quant aux preuves des assertions qu'elle renferme, je ne vous les présente pas à l'instant, parce qu'elles résulteront de l'examen de la question importante qui va maintenant nous occuper.

Cette grave question, connue généralement sous le nom de *problème de l'Ame des bêtes,* a soulevé de longs débats parmi les philosophes, et n'a jamais été complètement résolue par eux; veuillez donc me prêter toute votre attention.

Pour bien saisir ce qui constitue l'immortalité, il faut nécessairement avoir des idées nettes sur l'*Être* et sur l'*Exister*. On confond pour l'ordinaire ces deux expressions, parce que l'*être* et l'*exister* se présentent toujours à nos yeux comme *un*, et qu'ainsi nous ne pouvons voir l'*être* que par l'*exister*. Nous ne voyons, en effet, que ce qui *existe*, et rien ne peut *exister* sans avoir l'*être*. Cependant nous pouvons, par abstraction, considérer l'*être* indépendamment ou séparé de l'*exister ;* et alors l'*être* est pour nous la chose même, et l'*exister* est la manifestation de cette chose. De même, nous ne voyons les substances que par les formes, et cependant par abstraction nous pouvons considérer la substance indépendamment ou séparée de sa forme; et alors la substance est pour nous la chose même, et la forme est la manifestation de cette chose. Vous pouvez déjà reconnaître, au moyen de cette distinction, qu'une chose ne peut jouir de l'immortalité qu'autant que son *être* sera toujours manifesté par un *exister ;* car, ainsi qu'il résulte des expressions mêmes dont on se sert dans le langage ordinaire, *cesser d'exister*, c'est ne pas jouir de l'immortalité.

Comme c'est l'*exister* qui manifeste la chose, et qui constitue ainsi son individualité ou sa personnalité, tous les objets de la nature ont leur *exister* pendant qu'ils subsistent dans ce monde, puisque chacun d'eux est distinct et individuel. Mais cet *exister* est-il tellement uni à leur *être* qu'il ne puisse s'en séparer, ou, en d'autres termes, doivent-ils toujours conserver leur individualité? Et pour ne parler ici que du règne animal, comme nous affirmons que les animaux ont un corps spirituel, et que ce corps *existe*, puisque c'est lui qui agit dans leur corps naturel, son *exister* est-il uni à son *être* de manière à n'en pouvoir jamais être séparé? Comme nous affirmons en outre qu'il y a des animaux dans le monde spirituel, ces animaux sont-ils des individualités qui aient précédemment *existé* dans notre monde? Tel est réellement le point capital de la question qui nous occupe; car il est bien évident, d'après ce qui précède, que l'immortalité ne peut appartenir qu'aux individualités chez lesquelles l'*exister* est uni à l'*être* de manière à ne pouvoir jamais en être séparé.

Il suffit donc de rechercher maintenant quels sont les corps qui

remplissent cette condition indispensable, et quels sont ceux qui ne la remplissent pas; car le corps spirituel dans son essence même n'est pas immortel, comme je vous l'ai déjà dit; il n'a cette prérogative que lorsqu'il est apte à recevoir la vie dans son état complet, ou, en d'autres termes, lorsqu'il est réceptacle de l'amour et de la sagesse de Dieu. C'est, en effet, dans ce seul cas, comme vous le verrez bientôt, que l'*être* et l'*exister* sont inséparablement unis.

Dieu, avons-nous déjà dit, est Amour et Sagesse. L'Amour Divin est l'*Être Même;* c'est lui seul qui remplit tout et anime tout avec sa vie. La Sagesse Divine est l'*Exister Même ;* c'est elle qui manifeste l'Amour Divin; c'est elle qui a tout créé et tout disposé.

Tous les objets de la création tiennent leur substance de l'*Être Même,* qui est la Substance Première, et leur forme de l'*Exister Même,* qui est la Forme Première; mais c'est à des degrés différents qu'ils sont réceptacles de l'*Exister*. En conséquence, ils tendent tous plus ou moins à la Forme du Créateur, ou, en d'autres termes, à la Forme Humaine, puisque Dieu est l'Homme-Même. De là, l'origine de la grande chaîne des êtres, dont chaque anneau est une dégradation de l'anneau qui le précède.

A la tête de cette chaîne se trouve l'homme. Si l'on considère seulement l'homme en sa qualité d'être naturel, il fait nécessairement partie de la chaîne; il en est le premier anneau. Mais si l'on considère l'homme en sa qualité d'homme, il n'en forme plus le premier anneau, en ce sens qu'il n'y a pas, entre lui et l'anneau suivant, la seule différence qu'on remarque entre deux autres anneaux quelconques pris consécutivement ; il n'y a même plus possibilité d'établir de comparaison; car la différence qui le distingue des autres êtres est d'un ordre indéfiniment plus élevé. L'homme se trouve alors au-dessus de la chaîne; il la domine comme le spirituel domine le naturel. Ainsi, d'un côté l'homme tient à ce monde en se trouvant lié à toute la nature, et de l'autre il s'en trouve détaché par le principe spirituel dont il a seul été doué; ses pieds sont sur la terre, mais son regard peut pénétrer dans les cieux.

Cette vérité que je ne fais qu'énoncer ici va bientôt devenir évidente à vos yeux.

Dieu répand continuellement la vie dans tout l'univers ; mais cette vie, en pénétrant dans les corps, se trouve modifiée en raison de la constitution de chacun d'eux. C'est donc d'après la constitution des êtres que nous parviendrons à déterminer leur nature.

En effet, il est évident que c'est à son organisation particulière que l'homme doit la faculté de remonter de l'effet à la cause, et de la cause à la fin ou au but. Si l'homme n'avait pas ce front élevé qui le distingue des autres animaux, il serait privé de cette faculté ; car l'expérience prouve que plus le front est déprimé, moins l'homme a d'intelligence, et qu'il n'est plus qu'une espèce d'idiot quand la dépression est trop forte. En outre, l'expérience prouve que, chez les animaux, plus la partie antérieure du cerveau est petite relativement à l'ensemble, et plus est inférieur le degré que l'espèce occupe dans la chaîne des êtres animés.

L'homme pouvant remonter des effets aux causes, et des causes aux fins, il en résulte qu'il y a en lui les trois degrés *discrets* dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Le premier de ces degrés chez l'homme est l'*amour*, parce que ce que l'homme aime est ce qu'il se propose pour *fin ;* le second degré est la *sagesse*, parce que c'est par elle que la fin cherche les *causes ;* le troisième degré est l'*opération du corps*, parce que c'est par elle que la fin et la cause se manifestent dans les *effets*. Vous savez aussi que ces trois degrés sont d'une nature absolument différente, et qu'ils ne sont liés entre eux que par des relations d'*antériorité* et de *postériorité*, ou de *supériorité* et d'*infériorité*.

Au moyen des trois degrés discrets, l'homme peut recevoir l'amour et la sagesse de Dieu, ou la vie dans l'état complet ; sa volonté est le réceptacle de cet amour, et son entendement le réceptacle de cette sagesse,—la première étant échauffée par la chaleur du soleil spirituel, et le second éclairé par sa lumière.—C'est ainsi que l'homme est une image de Dieu ; et comme la vie descend en lui dans sa plénitude, l'*être* et l'*exister* sont chez lui inséparablement unis, de sorte qu'il jouit de l'immortalité, lors même que par sa vie dans ce monde, au lieu de s'être approprié l'amour et la sagesse de Dieu, il les a repoussés loin de son cœur et de sa pensée ; car dans ce dernier cas l'influx divin ne cesse pas d'agir dans l'homme, même lorsque l'homme est devenu esprit ; mais

par suite de sa liberté et de sa rationalité qu'il a dépravées, l'homme change l'amour en haine et la sagesse en folie.

L'homme ayant été créé à l'image de Dieu, et l'organisation de la bête différant de celle de l'homme, il en résulte que les bêtes ne sont pas des images de Dieu ; aussi la chaîne des animaux ne nous offre-t-elle que des dégradations successives de la forme humaine. De là résulte en même temps que les animaux ne reçoivent pas la vie dans l'état complet. Cette dernière conséquence est d'ailleurs pleinement confirmée par l'anatomie comparée. Examinez le cerveau de l'animal dont la forme approche le plus de celle de l'homme, et vous trouverez que son *sinciput* ne peut nullement soutenir la comparaison avec celui de l'homme. Or, c'est principalement dans la partie antérieure du cerveau humain que se trouve le siége de l'entendement ; et vous savez que l'entendement est le réceptacle de la lumière spirituelle ou de la sagesse de Dieu. Donc, puisque toutes les bêtes, sans aucune exception, sont privées de cette partie antérieure du cerveau, il leur est impossible de recevoir la lumière spirituelle dans les deux premiers degrés qui concernent les *fins* et les *causes;* mais, comme elles ont besoin d'être dirigées dans leurs actions, elles reçoivent cette lumière dans son dernier degré, qui ne concerne que les *effets.*

Je pourrais terminer ici la discussion sur l'*âme des bêtes,* car de ce qui précède il résulte bien évidemment que les bêtes ne reçoivent pas la vie dans l'état complet, et qu'ainsi l'*être* et l'*exister* n'étant pas chez elles inséparablement unis, elles ne sauraient jouir de l'immortalité. Mais, quoique résolue en principe, cette question de l'*âme des bêtes* est si importante que je dois chercher à corroborer sa solution, en examinant avec vous les principales différences qui existent entre l'homme et la bête ; en effet, par cet examen vous verrez que ces différences, qui ont tant fixé l'attention des philosophes, s'expliquent toutes au moyen des principes que je vous ai exposés.

L'homme étant un réceptacle de la sagesse et de l'amour de Dieu, a été doué de la *rationalité,* ou de la faculté de comprendre, et de la *liberté,* ou de la faculté de vouloir librement; il peut en conséquence raisonner sur les fins, sur les causes et sur les effets.

Les bêtes ne recevant pas la sagesse de Dieu dans les premiers

degrés, il n'y a en elles ni *rationalité* ni *liberté;* elles ne peuvent ni comprendre ni vouloir librement; ainsi il n'y a en elles ni entendement ni volonté; mais au lieu d'entendement elles ont leur science — qu'on appelle vulgairement instinct —, et au lieu de volonté elles ont l'affection naturelle. Les affections naturelles, qui remplacent chez elles la volonté, sont l'affection de se nourrir, celle de se loger, celle de se reproduire, et celle de fuir le danger et de se détourner de ce qui leur est nuisible. Chaque affection naturelle est accompagnée de la science qui lui est propre, et c'est cette science qui remplace l'entendement. Elles n'ont pas non plus la pensée, car elles sont seulement dans le dernier degré discret; et ce degré, sans les degrés supérieurs, ne donne aucune faculté de penser sur quoi que ce soit de moral et de spirituel; mais, au lieu de la pensée, elles ont une vue interne qui fait un par correspondance avec leur vue externe. Les différences, que l'on remarque entre les animaux, proviennent de ce que chaque degré discret décroît depuis son état le plus parfait jusqu'à son état le plus imparfait, comme la lumière décroît jusqu'à l'ombre. Ainsi décroissent aussi les animaux; et c'est là ce qui constitue la chaîne des êtres dans les trois règnes, sans qu'aucun de ces êtres puisse s'élever hors du dernier degré discret; l'homme seul est dans les trois degrés.

L'homme reçoit l'influence divine et se l'approprie, parce qu'il est doué de rationalité et de liberté.

La bête reçoit aussi cette influence, mais elle ne se l'approprie pas, parce qu'elle est dépourvue de rationalité et de liberté.

L'homme étant doué de rationalité et de liberté, ne naît dans aucune science, parce qu'il peut les apprendre toutes.

La bête, au contraire, étant dépourvue de rationalité et de liberté, naît avec toute sa science, parce qu'elle ne pourrait en apprendre aucune.

Chez l'homme, la volonté est sous la dépendance de l'entendement, parce que l'homme par son entendement peut s'élever au-dessus des désirs de sa volonté, et parce qu'il peut ainsi, de ce point élevé, les connaître, les voir et les modérer.

Chez la bête, l'entendement est sous l'obéissance de la volonté; ou plutôt sa science, qui est l'analogue de l'entendement, est sous,

l'obéissance de son affection, qui est l'analogue de la volonté. Les bêtes agissent toujours selon les lois de l'ordre inscrites dans leur nature ; si quelques-unes paraissent agir moralement et rationnellement, c'est parce qu'étant privées de rationalité et de liberté, elles n'ont pas pu, comme les hommes, pervertir leur science et leur affection par des raisonnements dépravés. Voilà pourquoi cette science, ou cet instinct merveilleux, dont elles sont douées, ne se trompe jamais ; voilà pourquoi il est toujours le même. Le civil et le moral que l'on remarque chez elles appartiennent à leur science, et ne sont pas au-dessus de cette science, puisque les bêtes ne sont pas dans le degré spirituel, qui donne le pouvoir de percevoir le moral et ensuite d'y penser analytiquement. Elles peuvent aussi être instruites à faire quelque chose, mais cela provient seulement du naturel qui est joint à leur science et en même temps à leur affection, et est reproduit ou d'après la vue ou d'après l'ouïe ; mais cela ne provient jamais de la pensée, encore moins de la raison.

L'homme, étant dans les trois degrés discrets, peut penser qu'il veut telle chose, ou qu'il ne la veut pas ; qu'il sait telle chose, ou qu'il ne la sait pas ; qu'il comprend telle chose, qu'il aime telle chose ; et il peut exprimer ses pensées par des mots.

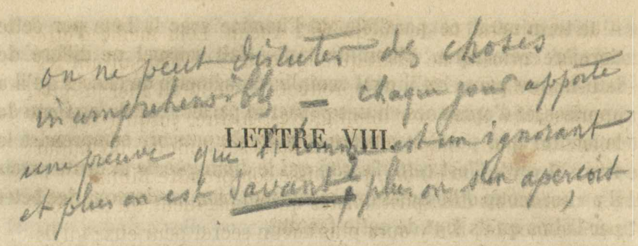
Il n'en est pas de même de la bête ; comme elle est seulement dans le dernier degré discret, et qu'elle ne peut s'élever dans les degrés supérieurs, elle ne peut pas penser dans un *ordre successif*, mais elle pense dans un *ordre simultané*, ce qui est ne point penser, mais agir d'après une science correspondante à son affection ; car elle ne peut pas remonter de l'effet à la cause, ni de la cause à la fin. Or, comme il lui est impossible de penser analytiquement, et de voir la pensée inférieure par aucune pensée supérieure, elle ne peut en conséquence abstraire ni dès lors parler ; elle peut seulement produire des sons d'une manière conforme à la science de son affection. Ainsi, dans toutes leurs actions, les bêtes sont conduites par leur affection, au moyen de leur science, sans rationalité ni liberté ; et c'est par l'influx du monde spirituel qu'elles sont ainsi conduites ; car en même temps que la chaleur et la lumière du monde naturel agissent sur leur corps matériel, elles reçoivent la chaleur et la lumière du monde spirituel, et c'est cette chaleur et cette lumière qui constituent leur affection et leur science.

Je terminerai ce parallèle de l'homme avec la bête par cette dernière remarque. L'homme tout-à-fait sensuel ne diffère de la bête que parce qu'il peut remplir sa mémoire de choses qu'il a apprises, et d'après ces choses penser et parler; et cela, en vertu de la faculté que possède chaque homme de pouvoir comprendre le vrai s'il veut. C'est cette faculté qui le distingue de la brute ; mais il y a beaucoup d'hommes qui se mettent bien au-dessous des bêtes par l'abus qu'ils font de cette faculté.

Pour répondre à tous les points que votre objection a soulevés, j'aurais encore à vous expliquer l'origine des animaux qui sont dans le monde spirituel ; mais cette origine ne peut être rationnellement comprise qu'autant que l'on connaît le mode d'existence des hommes-esprits. Comme il n'est pas encore temps de porter nos investigations sur ce sujet, il suffit ici de dire que, dans le monde spirituel, les formes représentatives des affections et des pensées des esprits apparaissent comme douées de vie ; de là, les animaux que les esprits y voient ne sont autre chose que ces apparences, et ces animaux disparaissent dès que les affections et les pensées qu'ils représentent ne sont plus chez ces esprits.

Si votre objection m'a forcé d'interrompre le cours de l'Exposition du monde spirituel, elle a du moins eu le double avantage de nous avoir fait examiner une des questions les plus importantes de la philosophie, et de nous avoir conduit à prouver par de nouveaux arguments, non-seulement que l'homme est immortel, mais encore qu'il est le seul être doué d'immortalité.

Agréez, etc.



LETTRE VIII.

De la Création de l'Univers. — Questions sur ce sujet. — Considérations sur l'Infini. — Dieu seul est Infini. — Dieu a créé l'Univers, non pas de rien, mais de Lui-Même par Émanation. — L'Univers est distinct du Créateur. — Du Soleil Spirituel & du Soleil Naturel. — Théories des Atmosphères. — Confirmations de cette Théorie empruntées à la Science moderne.

Je croyais, mon cher monsieur, reprendre aujourd'hui l'exposition du monde spirituel ; mais, puisque vous m'avez depuis longtemps manifesté le désir d'avoir une idée de la création de l'univers, et que ce désir est exprimé de nouveau dans votre dernière lettre, je dois m'empresser de le satisfaire. Je vois d'ailleurs d'autant moins d'inconvénients à traiter ce sujet, qu'il vous fournira de nouveaux moyens de saisir plus facilement l'ensemble du monde spirituel. Ne vous attendez pas cependant à un traité complet ; il faudrait pour cela un volume. Vous ne voulez avoir qu'une idée de la création ; c'est donc simplement une esquisse que je vais vous en tracer.

Mais il est une question que je dois, avant tout, prévenir ; vous ne me l'avez pas encore faite, il est vrai ; mais vous ne pourriez manquer de me la faire, car elle se présente toujours à la curiosité insatiable de l'homme, quand il porte ses méditations sur la création de l'univers.

Voici cette question :

L'homme peut-il savoir ce qu'était Dieu avant que l'univers eût été créé?

Vous conviendrez d'abord qu'il importe peu au bonheur de l'homme de savoir ce qu'était Dieu avant la création. Quel avantage l'homme pourrait-il retirer de cette connaissance, si toute-

fois il lui était possible de l'acquérir? Aucun. Loin même d'être satisfaite, sa curiosité ne ferait qu'augmenter; et, poursuivant ses investigations dans ce champ improductif, il voudrait aller jusqu'à comprendre Dieu dans son infinité, c'est-à-dire, jusqu'à vouloir être Dieu; car pour comprendre Dieu dans son infinité, il faudrait être Dieu. Il n'y a que l'infini qui puisse comprendre l'infini.

Il y a néanmoins des spiritualistes qui s'imaginent qu'une fois sortis de ce monde, il n'y aura plus aucun secret pour eux; qu'ils sauront le comment et le pourquoi de toutes choses. C'est encore là une des mille erreurs de la philosophie.

Cependant, pour peu qu'on veuille réfléchir sur la nature de l'homme, il est aisé de reconnaître que si une créature intelligente, soit homme, esprit, ou ange, pouvait parvenir à tout connaître, et par conséquent à ne plus avoir rien à apprendre, ce serait pour elle le plus grand des malheurs. Cela n'est pas un paradoxe; cela est une vérité qu'il me sera facile de prouver, lorsque nous traiterons de l'existence de l'homme dans l'autre monde.

Ce que je viens de dire au sujet de l'*infini* s'applique aussi à l'*éternel;* car l'éternel, c'est ce qui est infini quant à l'*exister;* il est donc aussi impossible à une créature quelconque de comprendre l'*éternité* de Dieu, qu'il lui serait impossible de comprendre l'*infinité* de Dieu.

D'ailleurs, l'homme vivant dans ce monde-ci au milieu de l'espace et du temps, il y a toujours quelque chose du temps dans l'idée qu'il se forme de l'*éternel,* de même qu'il y a toujours quelque chose de l'espace dans l'idée qu'il se forme de l'*infini;* or, puisque le temps n'existe que par la création de l'univers, il lui est donc absolument impossible de comprendre *ce qu'était Dieu avant le temps,* c'est-à-dire, *avant que l'univers eût été créé.*

Il n'en est pas cependant de même pour l'ange ; quoique l'ange ne puisse, étant une créature, comprendre Dieu ni dans son infinité ni dans son éternité, il peut néanmoins se former en quelque sorte une idée de l'*éternité,* parce que l'idée du *temps* n'existe plus chez lui, et a été remplacée par l'idée de l'*état;* car pour les esprits et les anges l'éternité n'est pas une éternité de *temps,* mais elle est une éternité d'*états* sans l'idée de *temps.*

Cette question sur l'éternité m'ayant conduit à vous parler de

l'infini, il ne sera pas hors de propos de vous rappeler ici certains résultats auxquels on parvient, lorsque, sur ce point, on consulte les mathématiques. S'il nous est impossible, à nous qui sommes continuellement dans l'espace, de nous placer dans un état complet d'abstraction, et si les méditations philosophiques ne nous offrent qu'un faible secours, attendu que ce secours n'est très-souvent qu'instantané, et disparaît aussitôt que nos idées se reportent sur les choses du monde, il n'en est pas de même des sciences exactes, dont l'essence consiste à faire abstraction de tout ce qui peut s'opposer au développement de la pensée ; les réponses qu'elles nous donnent, quand nous les interrogeons, sont toujours claires, précises, et si nettement formulées, qu'elles se gravent avec facilité dans notre entendement. Voyons donc ce qu'elles nous disent.

Il est d'abord reconnu en principe que la suite des nombres est illimitée, puisqu'au nombre le plus grand que l'on pourrait imaginer, il suffirait d'ajouter une unité pour qu'il en résultât un nombre encore plus grand. Il n'y a donc point d'efforts de l'imagination qui puissent déterminer les limites du fini, ou celles de l'espace ; ajouterait-on à la suite de l'unité autant de zéros qu'il y a de grains de sable dans la mer, ce qu'on obtiendrait ne serait pas l'infini ; ce serait toujours un nombre dont on pourrait se former une idée, malgré l'impossibilité où l'on serait de le déterminer. De là résulte évidemment qu'*il y a impossibilité absolue de passer du fini à l'infini par voie de continuité.*

D'autres preuves incontestables de cette impossibilité se trouvent dans les résultats surprenants auxquels on arrive, quand dans le calcul on introduit *le signe de l'infini.* Deux exemples suffiront pour vous en convaincre.

Supposons que deux lignes parallèles aient entre elles la distance qui sépare la terre du soleil, ou toute autre distance qu'on pourra imaginer. Qu'on les prolonge par la pensée aussi loin qu'on voudra, elles conserveront constamment cette énorme distance, sans se rapprocher d'un seul millimètre pendant tout leurs cours ; c'est du reste ce qui résulte de la nature même de ces lignes. Mais si dans le calcul on introduit le signe de l'infini, ce qui n'est autre chose que faire abstraction de l'espace, on reconnaît que, malgré

la distance immense qui les séparait dans l'espace, elles se rencontrent tout à coup à l'infini, sans avoir préalablement passé par aucun rapprochement intermédiaire.

Prenons pour second exemple une branche de l'hyperbole et son asymptote, qui n'auraient entre elles, à un point donné, que la distance d'un millimètre. Supposons maintenant ces deux lignes prolongées aussi loin que l'imagination peut le permettre. Le calcul nous dit qu'elles ne se rencontreront jamais, quoique à chaque pas, malgré la faible distance qui les séparait au commencement de leur cours, la droite se soit toujours rapprochée de la courbe. Si l'on veut qu'elles se confondent, on est obligé d'introduire dans la formule le signe de l'infini ; d'où il résulte clairement que dans la nature il n'y a pas plus d'infiniment-petits que d'infiniment-grands, et que le mot *infini*, pris dans sa véritable acception, ne peut être appliqué à aucune chose créée.

Et l'on dit que les mathématiques conduisent l'homme au matérialisme! Elles n'y conduisent que celui dont le cœur, déjà corrompu, est sourd aux avertissements qu'elles donnent, et dont l'esprit, déjà perverti, rejette la lumière vive qu'elles présentent. Est-il possible, en effet, de prouver avec plus d'évidence qu'on ne doit pas confondre l'infini avec le fini, ni par conséquent Dieu avec la nature?

Les mathématiques sont loin, comme vous le voyez, d'avoir à encourir aucun reproche. Si la philosophie et la théologie, chacune dans son ressort, avaient développé cette haute question, au lieu de l'obscurcir par une foule d'arguties, il n'y aurait pas eu autant de matérialistes. C'est donc à la philosophie et à la théologie qu'on doit s'en prendre, et non à des sciences qui sont tellement rigides, que lorsqu'on veut leur faire dire ce qui n'est pas vrai, elles donnent sur-le-champ un démenti.

Mais, pourrait-on répondre, les exemples mêmes qui viennent d'être rapportés prouvent que la nature est sans bornes, puisqu'il est impossible de les déterminer. Eh! qu'importe qu'elle soit sans bornes, si ces exemples prouvent, jusqu'à la dernière évidence, que ce qui n'a pas de bornes conserve toujours néanmoins sa qualité de *fini*, et diffère absolument de l'*infini?* Que pouvaient dire de plus les mathématiques? Rien. Mais la philosophie religieuse,

c'était elle qui devait s'emparer de ces premières données, et les développer au lieu de les obscurcir.

Si la philosophie religieuse, abordant les véritables principes, eût dit : Dieu est l'*Être même* de qui et par qui tout existe ; il est la Substance première et la Forme première ; lui seul est *infini ;* l'univers a été créé par Lui pour être son image et le théâtre représentatif de sa gloire, et c'est pour cela que l'univers, comme image de l'*infini,* est sans bornes ou *indéfini ;* si, dis-je, la philosophie religieuse eût tenu ce langage, et montré qu'il y a entre l'*infini* et l'*indéfini* la même différence qu'entre la cause première et l'effet, le matérialisme ou le naturalisme n'aurait pas fait tant de ravages dans la société.

Si l'univers, tant au spirituel qu'au naturel, n'avait pas été séparé et distinct de l'*infini,* il n'aurait pas pu avoir d'existence ; et c'est précisément pour qu'il ait l'existence qu'il y a, dans sa partie naturelle, espace et temps, et dans sa partie spirituelle, *apparence* d'espace et de temps. Sans cela, les objets du monde naturel et ceux du monde spirituel n'auraient été ni distincts ni variés, ou, pour parler avec plus d'exactitude, il n'y aurait pas eu d'objets ni par conséquent de création ; tout aurait été confondu dans l'infini.

Je me rappelle fort bien, mon cher monsieur, que vous n'avez aucune sympathie pour le naturalisme ; mais l'occasion s'étant présentée, j'ai pensé qu'il n'était pas hors de propos, avant de passer à la création, de vous montrer que les mathématiques elles-mêmes établissent une distinction entre Dieu et l'univers. D'ailleurs, ces considérations générales sur l'infini ne sont pas étrangères au sujet que nous traitons, et ne peuvent que vous disposer à en mieux saisir l'ensemble.

J'arrive maintenant à la création ; et puisque vous ne désirez en avoir qu'une esquisse générale, je me bornerai à l'examen des trois questions suivantes :

1° D'où provient l'Univers ?

2° L'Univers aurait-il pu être créé, si Dieu n'était pas l'Homme Même ?

3° Comment Dieu-Homme a-t-il créé l'Univers ?

I. *D'où provient l'Univers ?*

Je vous ai déjà dit que Dieu n'a pas créé l'univers de rien; cela est une de ces vérités que tout homme doué d'une raison saine peut reconnaître sur-le-champ, parce qu'on voit, à n'en pouvoir douter, qu'il est impossible de faire de rien quelque chose; car rien est la négation absolue; et de cette négation ne peut sortir une affirmation; entre ces deux idées il existe donc une contradiction manifeste.

Prétendre que Dieu a tiré l'univers du cahos, ce ne serait pas résoudre la difficulté, ce serait au contraire la compliquer; car il faudrait dire ce que c'est que le cahos, et d'où ce cahos aurait lui-même été tiré.

Enfin, l'univers ne s'est pas créé lui-même, puisqu'il vient d'être prouvé que Dieu et l'univers sont absolument distincts; que l'un est la cause première, et que l'autre est l'effet produit par cette cause.

Il faut donc nécessairement que l'univers ait été créé d'une substance qui soit la substance même ou la substance en soi, car c'est là l'Être Même, de qui proviennent toutes les choses qui sont; or, comme Dieu est la substance même ou la substance en soi, et par conséquent l'Être Même, il en résulte évidemment que tout ce qui existe a été créé de Dieu et par Dieu. Ainsi, *c'est de Dieu que provient l'Univers.*

Rappelez-vous, toutefois, que les objets créés sont seulement la manifestation de l'*Être*, sans avoir pour cela l'Être en eux; puisque, s'ils avaient l'Être en eux, ils seraient une portion de la Divinité, ce qu'on ne saurait admettre. La cause est dans l'effet, mais l'effet n'est pas une portion de la cause : c'est ce que nous avons déjà reconnu. L'*être* de l'homme n'est autre chose qu'un récipient de ce qui procède de Dieu; car la vie, comme nous l'avons vu, est une, et Dieu seul est cette vie unique. Les hommes, les esprits et les anges, ne sont que des récipients ou des formes qui reçoivent la vie venant de Dieu; et la réception de la vie est ce qu'on appelle l'*exister*. L'homme croit qu'il *est;* il croit même qu'il *est* par soi, et cependant il n'*est* pas par soi, mais il *existe;* l'*Être* est seulement dans Dieu. Ainsi, la création a été l'opération par laquelle l'*Être* s'est revêtu de l'*Exister*.

Il est si conforme à la raison de penser que l'existence de tou-

tes choses vient de Dieu et de son *Être*, qu'il s'est rencontré beaucoup d'hommes religieux qui ont eu cette pensée ; mais ils l'ont rejetée, dans la crainte d'être conduits à conclure que l'univers est Dieu, ou que l'intime de la nature est ce qu'on appelle Dieu. Cette crainte venait de ce qu'ils pensaient d'après l'espace et le temps, qui sont le propre de la nature, et de ce qu'il est impossible de comprendre la création, lorsqu'on ne fait pas abstraction de ces deux accidents inhérents à la matière.

Puisque l'univers a été créé de Dieu et par Dieu, et cependant n'est pas Dieu, il faut nécessairement qu'il soit une émanation de Dieu.

Cette vérité a aussi été entrevue par plusieurs philosophes ; mais faute de connaître la théorie des *degrés discrets*, ces mêmes philosophes sont tombés dans les erreurs les plus graves. Si cette théorie avait été à leur disposition, ils auraient su que ces trois degrés existent dans toutes les choses créées, et sont entre eux comme la fin, la cause et l'effet. Alors ils auraient compris que la nature matérielle n'a été dans l'œuvre de la création que le dernier degré du rayon Divin, et que ce degré a servi à envelopper et à revêtir les substances et les formes spirituelles qui sont dans les deux degrés supérieurs. C'est ce dont j'espère bientôt vous convaincre.

De tout ce qui précède nous devons conclure que l'Univers provient de Dieu, et qu'il a été manifesté d'après une émanation de son Être.

II. *L'Univers aurait-il pu être créé, si Dieu n'était pas l'*HOMME MÊME ?

J'ai posé cette question pour aller au devant d'une objection que vous m'auriez sans doute faite. Vous n'avez pas oublié, car c'est un point sur lequel j'ai beaucoup insisté en raison de son importance, vous n'avez pas, dis-je, oublié que j'ai établi en principe, dans ma quatrième lettre, que Dieu est l'HOMME MÊME, et que si nous avons la forme humaine, c'est parce que nous avons été créés à son image. Or, maintenant qu'il s'agit de la création de l'univers par Dieu, vous ne manqueriez pas de me dire : Est-il possible que Dieu, étant Homme, ait pu tirer de Lui l'univers, et lui donner la forme qu'il a. Comme cette impossibilité apparente est

de nature à jeter dans votre esprit des doutes qui ne pourraient être levés que dans une autre lettre, j'ai préféré vous montrer tout de suite ici, non pas seulement que Dieu a pu, comme Homme, créer l'univers, mais encore qu'il n'aurait pu créer cet univers s'il n'était pas Homme.

L'univers atteste bien évidemment l'amour et la sagesse de celui qui l'a créé; il n'y a que le Divin Amour qui ait pu lui fournir toute sa substance; il n'y a que la Divine Sagesse qui ait pu, en lui imprimant sa forme, coordonner si harmonieusement toutes ses parties. Or, il est impossible que l'amour et la sagesse puissent exister sans un sujet; et ce sujet, c'est l'homme; séparer ces deux attributs de leur sujet, c'est dire qu'ils ne sont pas. Pouvez-vous concevoir la sagesse hors de l'homme? Ne vous faudrait-il pas alors la placer quelque part pour qu'elle eût une forme ? Et quelle forme pourriez-vous lui donner qui fût supérieure à celle de l'homme? Et ce que je viens de dire de la sagesse s'applique aussi à l'amour, car la forme de la sagesse est celle de l'amour, puisque l'amour et la sagesse sont inséparables et font un comme la substance et la forme.

Vous pouvez voir par là combien sont vaines les idées de ceux qui se représentent Dieu, qui est l'Amour même et la Sagesse même, autrement que comme *Homme,* et qui placent les attributs divins ailleurs que dans Dieu-Homme. Si le Divin Amour et la Divine Sagesse n'étaient pas dans Dieu-Homme, et s'ils ne constituaient l'un la substance, et l'autre la forme de Dieu-Homme, ces deux principaux attributs de la Divinité n'étant plus que des êtres de raison, l'univers n'aurait pas pu être créé; car il est évident que l'univers a dû être produit par l'amour et formé par la sagesse.

Cependant, si vous vous représentiez Dieu-Homme comme un homme de ce monde, et si vous pensiez à lui par la simple idée naturelle, il vous serait impossible de comprendre comment il a pu, comme Homme, créer l'univers et tout ce qu'il contient; mais si vous pensez à lui par l'idée spirituelle, en faisant abstraction de l'espace et du temps, vous pourrez alors percevoir que Dieu-Homme a pu être présent à toute son œuvre, et la créer tout à la fois; car l'univers n'a pas été créé d'un espace à un espace ni d'un temps à un autre; il est d'un seul jet. C'est d'ailleurs ce que dé-

montrent suffisamment les lois de la physique ; les mouvements des corps célestes sont tellement liés les uns aux autres, qu'il faut nécessairement que l'ensemble ait été coordonné tout à la fois (*).

N'est-il pas vrai que l'homme, quoique sa pensée soit en lui, et quoiqu'il reste à la même place, peut néanmoins *par cette pensée* être présent ailleurs, dans quelque lieu que ce soit, et même dans le lieu le plus éloigné de lui? Tel est aussi l'état des esprits et des anges, même quant à leur corps; car vous savez qu'ils sont hommes, et que leurs corps sont spirituels. Si leur pensée se porte sur un lieu, ils y sont réellement et en corps, parce que, dans le monde

(*) Pour éviter, autant que possible, l'emploi d'expressions empruntées aux idées du temps, nous avons remplacé les mots « instantanément » et « au même instant, » qui se trouvaient dans la première édition, par ceux-ci, « tout à la fois. » Nous avons été porté à faire ce changement par une note très-judicieuse que M. le Professeur Bush a insérée dans la traduction anglaise de ces lettres, 2e édition, page 74.

« Nous ne sommes pas entièrement sûr, observe M. Bush, de saisir le sens dans lequel l'auteur voudrait ici être compris, en disant que la création de l'univers a été nécessairement instantanée. Il est très-certain, nous le pensons, que notre système solaire, par exemple, n'a pas été créé tout d'un coup *dans son présent état,* car il y a évidence surabondante de formations progressives, à partir d'éléments plus simples, et s'étendant à travers d'incommensurables laps de temps; et ceci semblerait être une légitime déduction de la théorie de Swedenborg sur les créations atmosphériques, développée d'une manière si frappante par l'auteur dans ce qui va suivre. Si, cependant, il entend que la *projection* originelle de l'univers, comme acte de la pensée Divine, a été instantanée, nous pouvons mieux concevoir cette idée, bien que nous soyons encore dans le doute, si cela même n'est pas assumer sur ce sujet une conception plus distincte que celle à laquelle les facultés humaines sont présentement capables d'atteindre. Mais le lecteur est invité à conférer le Traité DU DIVIN AMOUR ET DE LA DIVINE SAGESSE, No 156, où Swedenborg traite ce point, et s'exprime dans des termes qui, à première vue, semblent présenter la même idée que le passage ci-dessus, mais ont été, si nous ne nous trompons, choisis à dessein plus abstraits et plus transcendants ; et cela, à cause de la nature du thême exposé ; car il n'est rien qui confonde autant nos faibles facultés que l'*origine dans le temps* de l'univers matériel. »

L'expression « tout à la fois » nous semble se prêter mieux à l'abstrac-

qu'ils habitent, les espaces et les distances sont des apparences, et ne font qu'un avec la pensée qui provient de l'affection. Or, si dans le monde naturel l'homme peut déjà par la pensée se transporter instantanément où bon lui semble; et si, dans le monde spirituel, l'homme-esprit est toujours où se trouve sa pensée, pourquoi refuserait-on d'admettre que Dieu, qui est l'HOMME MÊME, ait pu, comme Homme, être présent à toute l'œuvre de la création; Lui qui, en sa qualité d'infini, est le même dans les premiers et dans les derniers, dans les plus grands et dans les plus petits objets; Lui qui remplit tous les espaces sans être dans l'espace, et tous les temps sans être dans le temps; Lui qui par conséquent ne saurait être continu, comme l'est l'intime de la nature, puisqu'il n'est pas dans l'espace?

tion de l'idée du temps, puisqu'en effet la coordination de l'univers a son origine hors du temps; d'ailleurs, nous n'avons jamais prétendu que la création dans le *degré naturel* n'a été ni progressive ni successive; car progression et succession, dans le monde naturel, sont les conséquences des lois de l'espace et du temps qui sont les propres de la nature; mais la création dans le *degré spirituel* n'était pas soumise aux lois de l'espace et du temps; or ce degré renfermait toutes les lois de la création, savoir, en acte les lois de la création spirituelle, et en puissance les lois de la création naturelle. C'est dans ce sens que nous entendons que « l'univers est d'un seul jet, » et que l'ensemble a été coordonné « tout à la fois. »

Voici, du reste, le passage de Swedenborg cité par M. Bush :

« On ne peut pas dire que la création de l'univers, et de toutes les choses de l'univers, ait été faite d'un espace à un espace et d'un temps à un temps, ainsi progressivement et successivement, mais on doit dire qu'elle a été faite de l'éternel et de l'infini, non de l'éternel du temps, puisqu'il n'y en a point, mais de l'éternel du non-temps, car c'est la même chose que le Divin, ni de l'infini de l'espace, puisqu'il n'y en a point non plus, mais de l'infini du non-espace, ce qui est aussi la même chose que le Divin. Je sais que cela surpasse les idées des pensées qui sont dans la lumière naturelle, mais cela ne surpasse pas les idées des pensées qui sont dans la lumière spirituelle, car dans celles-ci il n'y a rien de l'espace ni du temps : et même cela ne surpasse pas non plus absolument les idées des pensées dans la lumière naturelle, car lorsqu'on dit qu'il n'y a pas d'infini de l'espace, chacun l'affirme d'après la raison; il en est de même de l'éternel, car c'est l'infini du temps. »

Ce serait donc avoir une idée fausse de l'infini, et méconnaître la vraie nature de Dieu-Homme, si, en pensant à son Corps Humain, on lui donnait une stature invariable quelconque, soit grande, soit petite ; car ce serait penser d'après l'espace. Mais on peut et l'on doit se représenter Dieu-Homme d'après les apparences de l'espace ; car c'est ainsi, quand il le juge utile, qu'il se présente aux esprits et aux anges, qui voient alors son Corps Humain sous une forme en rapport avec l'état dans lequel ils sont quant à la réception de l'amour et de la sagesse ; et cette présence visible de Dieu se concilie parfaitement avec sa toute-présence continuelle dans l'univers qu'il gouverne.

Ainsi la création peut être comprise, si l'espace et le temps sont éloignés de la pensée. Dépouillez-vous-en donc autant qu'il est possible, et alors vous percevrez qu'il n'y a pas de différence entre ce qui est le plus grand de l'espace et ce qui en est le plus petit. Alors vous ne pourrez avoir de la création de l'univers une autre idée que celle de la création de chaque partie de cet univers ; vous comprendrez que la diversité dans les choses créées vient de ce que les infinis sont dans Dieu-Homme, et les indéfinis dans le premier procédant de Dieu, c'est-à-dire, dans le soleil spirituel ; et que ces indéfinis existent dans l'univers créé comme dans une image. De là l'impossibilité de trouver, en quelque endroit que ce soit, une chose semblable à une autre ; de là, la variété indéfinie de tous les objets qui s'offrent à nos regards.

III. *Comment Dieu-Homme a-t-il créé l'Univers ?*

Nous avons déjà vu que Dieu a créé l'univers, non pas d'un espace à un espace, ni d'un temps à un autre, mais d'un seul jet ; et que l'univers est une émanation de la Divinité.

Mais, pour mieux vous faire comprendre le sujet important dont il est question, je vais avoir recours à l'analogie, et procéder du connu à l'inconnu ; car la raison humaine, l'expérience le prouve suffisamment, ne donne pas son acquiescement à une chose qu'on veut lui faire admettre, si d'avance elle ne perçoit le comment de cette chose.

L'homme ayant été créé à l'image et selon la ressemblance de Dieu, qui est l'HOMME MÊME, c'est en portant notre examen sur l'homme que nous pourrons découvrir par analogie comment Dieu a créé l'univers.

Il est aujourd'hui généralement admis par la science qu'une sphère d'émanations naturelles sort continuellement du corps de l'homme, et aussi du corps des animaux, des arbres, des fruits, des fleurs, et même des métaux. Cette sphère, composée de fluides la plupart aériformes et par conséquent invisibles, est plus intense qu'on ne le croirait d'abord, et s'étend à une grande distance. La transpiration insensible, dont l'émission est si volumineuse et si surprenante, peut donner une idée de l'intensité de cette sphère, et les émanations qui affectent l'odorat peuvent montrer combien elle est susceptible de développement. On doit donc se représenter l'homme comme plongé dans un océan de fluides aériformes qui émanent de son propre corps.

Toutes ces émanations, quoique non visibles, sont évidemment matérielles; mais l'homme, dans ce monde, étant à la fois matériel et spirituel, c'est-à-dire, ayant un corps naturel et un corps spirituel, et ces deux corps étant liés ensemble par des lois d'analogie, il doit aussi, du corps spirituel de l'homme, émaner continuellement une sphère spirituelle analogue à la sphère matérielle qui enveloppe son corps naturel. C'est ce qu'un simple examen va mettre à l'instant en évidence.

Lorsqu'on sait que les affections et les pensées sont en réalité des substances et des formes spirituelles, il devient évident que si une sphère spirituelle émane de l'homme, elle ne peut consister que dans des affections et dans les pensées qui dérivent de ces affections, et qui constituent leurs formes. Dès lors il est facile de se convaincre qu'une telle sphère existe autour de chaque homme; il suffit pour cela de porter ses réflexions sur les phénomènes étonnants que présentent les sympathies et les antipathies.

Si deux personnes qui ne se sont jamais vues, qui ne se connaissent pas même de nom, éprouvent, à la première rencontre, de la sympathie l'une pour l'autre, c'est parce que leurs sphères spirituelles sont homogènes et s'harmonient sur-le-champ ; si, au contraire, elles éprouvent soudainement une antipathie dont elles ne sauraient se rendre aucun compte, c'est parce que leurs sphères spirituelles sont hétérogènes et se repousssent.

Combien d'autres phénomènes, encore plus extraordinaires, trouveraient leurs explications au moyen de ces sphères, et viendraient

par conséquent confirmer leur existence ! Mais s'étendre ici sur ces phénomènes, ce serait s'écarter du but ; nous les examinerons lorsque vous aurez acquis une plus complète connaissance du monde spirituel ; il suffit pour le moment d'avoir constaté l'existence des sphères spirituelles.

J'ajouterai que la sphère naturelle et la sphère spirituelle, qui enveloppent et entourent l'homme, correspondent l'une à l'autre, comme tous les objets naturels correspondent à des objets spirituels; qu'elles ne sont pas l'homme, comme il est très-facile de s'en convaincre, mais qu'elles tirent leur existence de l'homme, et ne font un avec lui qu'en ce sens qu'étant extraites de ses deux corps, il y a concordance entre elles et l'homme ; que l'une tirant son existence de toutes les parties du corps naturel, et l'autre de toutes les parties du corps spirituel, elles sont continuellement entretenues par les substances naturelles et spirituelles qui en émanent ; que les substances qui sont contiguës à ces corps sont continuellement mises en activité par les deux sources du mouvement de la vie, le cœur et les poumons ; que ces substances contiguës communiquent de leur activité à celles qui les environnent, celles-ci à d'autres, et ainsi de proche en proche, de sorte que plus les substances sont éloignées de celles qui sont contiguës aux deux corps de l'homme, et moins elles en reçoivent d'activité.

Maintenant, si nous remontons de la créature au Créateur, nous n'éprouverons plus de difficulté à comprendre que Dieu-Homme ait pu extraire de lui-même l'univers, sans que pour cela l'univers soit confondu avec lui.

Il est bien évident que si l'homme, créé à l'image de Dieu, est entouré d'une sphère d'émanations, c'est parce que Dieu, qui est l'Homme Même, est entouré lui-même d'une sphère d'émanations. Ce sont ces émanations de Dieu-Homme qui ont constitué et qui vivifient continuellement l'univers entier, tant sa partie spirituelle que sa partie naturelle.

La première sphère qui a procédé de Dieu dans l'œuvre de la création, c'est le soleil spirituel, au centre duquel il réside comme Être infini, éternel, invisible, inabordable. Considéré ainsi dans son essence même, il est dit de lui que nul ne peut voir Dieu et vivre ; mais je vous ai déjà dit, et plus tard vous vous convaincrez

vous-même avec joie, que Dieu, ayant créé l'homme pour l'aimer et en être aimé, s'est effectivement rendu visible et accessible, afin de satisfaire son amour.

Le soleil spirituel, étant la sphère contiguë à Dieu, n'est pas plus Dieu, que les émanations qui forment la sphère spirituelle contiguë à l'homme, ne sont l'homme. C'est encore là une nouvelle preuve de cette importante vérité que l'univers procède de Dieu par contiguïté et non par continuité, et que par conséquent il est impossible, quand on connaît les véritables principes, de confondre la nature avec Dieu.

C'est par l'intermédiaire du soleil spirituel que l'univers a été créé, et c'est aussi par son intermédiaire qu'il subsiste. Les substances qui composent ce soleil sont continuellement mises en activité par les deux sources du mouvement de la vie unique, le cœur et les poumons de Dieu-Homme, sources inépuisables du Divin Amour et de la Divine Sagesse. C'est ainsi que ce premier procédant de Dieu est un centre de vie; sa chaleur est l'amour, principe de toutes les affections, et sa lumière est la sagesse, source de toutes les pensées.

A l'instant même où le soleil spirituel fut créé, le soleil de notre monde reçut l'existence. Il fut *par contiguïté* et non *par continuité* le dernier terme de la sphère Divine, dont le soleil spirituel était le premier terme; de sorte que, dans l'œuvre de la création, Dieu a été la fin première, le soleil spirituel la fin seconde ou la cause, et le soleil naturel la fin dernière ou l'effet. C'est par ces deux soleils, l'un purement spirituel, répandant l'amour par sa chaleur et la sagesse par sa lumière; et l'autre, feu élémentaire, distribuant une chaleur et une lumière purement matérielles; c'est, dis-je, par ces deux soleils que furent conjointement produites toutes les choses qui existent dans l'univers spirituel, et dans la partie de l'univers matériel que comprend notre système solaire; le premier de ces astres, comme centre de vie, agissant avec toute l'activité de l'amour et de la sagesse, et le second, privé de vie, recevant et communiquant passivement l'impulsion qui lui était donnée. Ainsi, Dieu est dans les fins, le monde spirituel dans les causes, et le monde naturel dans les effets.

J'ai dit précédemment, au sujet des sphères qui enveloppent et

entourent l'homme, que plus les substances sont éloignées de celles qui sont contiguës à l'homme, et moins elles en reçoivent d'activité. Ce fait est d'une telle évidence que je me suis contenté de l'énoncer. Cependant, comme je vais m'appuyer sur lui pour vous présenter les principaux détails de la création, je le confirmerai ici par cette simple observation sur les sphères odoriférantes que plus on s'éloigne de l'objet, d'où elles émanent, et moins on perçoit l'odeur.

Ainsi, plus les émanations s'éloignèrent du soleil spirituel, et moins elles reçurent d'activité.

Ce principe posé, il s'agit d'établir quelle dut être la première nature des émanations qui sont sorties de ce soleil.

Les plus simples notions de la physique prouvent que, pour l'existence individuelle des êtres, il ne suffit pas qu'il y ait des substances et des formes, mais qu'il faut de toute nécessité que ces êtres soient plongés dans des atmosphères qui retiennent, par leur force de compression, chaque substance dans sa forme. En outre, on sait que la chaleur et la lumière du soleil naturel ont besoin, pour agir avec efficacité, d'être tempérées par les atmosphères qu'elles traversent. Or, le monde spirituel renfermant des objets auxquels correspondent ceux que le nôtre contient, l'analogie démontre que chaque substance spirituelle ne put être retenue dans sa forme que par des atmosphères spirituelles, et que l'amour et la sagesse, qui sont la chaleur et la lumière du soleil spirituel, eurent besoin, pour agir avec efficacité, d'être tempérées par ces atmosphères. De là résulte avec évidence que la première nature des émanations qui sont sorties du soleil spirituel, et du soleil de notre monde, a été gazeuse ou atmosphérique.

Je parle ici de plusieurs atmosphères, parce qu'il y en a réellement plusieurs dans l'un et dans l'autre monde. Vous savez que certains savants ont déjà admis, sous le nom d'éther, une substance plus déliée et plus pure que l'*air atmosphérique*; il ne serait donc pas extraordinaire qu'il en existât encore une autre plus déliée et plus pure que l'éther. C'est, en effet, ce que prouve la science des degrés; cette science, qui donne une clef pour ouvrir les causes des choses, nous apprend que dans toute chose il y a les trois degrés discrets, qui sont entre eux comme la *fin*, la *cause* et l'*effet*,

ou comme l'*antérieur*, le *postérieur* et le *dernier* ; que chaque degré est distingué d'un autre par ses propres enveloppes; que tous les degrés sont en même temps distingués par une enveloppe commune; que l'enveloppe commune communique avec les intérieurs et avec les intimes, et que la communication des degrés produit la conjonction et l'action unanime de toutes les parties dont se compose la chose. Ainsi, dans les animaux, le muscle est un composé de fibres motrices, qui sont elles-mêmes composées de fibres plus petites; le nerf est un composé de fibres formées elles-mêmes de fibrilles : dans les végétaux, ce sont des assemblages de filaments dans un ordre triple : dans les métaux et dans les pierres, ce sont aussi dans un ordre triple des amas de parties.

Puisque tous les corps visibles de la nature sont dans cet ordre triple, il doit en être de même de l'atmosphère naturelle; d'où par analogie nous conclurons qu'il en est aussi de même de l'atmosphère spirituelle. Ainsi il y a, dans l'un et dans l'autre monde, trois atmosphères, qui sont distinguées entre elles selon les trois degrés discrets, ou, en d'autres termes, qui sont entre elles comme la fin, la cause et l'effet, ou comme l'intime d'une chose, son moyen ou intérieur, et son dernier ou composé total.

La distinction de ces trois atmosphères, selon les degrés *discrets*, fait que chacune a ses propres degrés *continus*. Ainsi, chaque atmosphère, selon les degrés continus, devient d'autant plus inerte, et d'autant plus dense, qu'elle s'approche davantage des lieux inférieurs, comme le prouve l'expérience en ce qui concerne la dernière atmosphère naturelle, qui est notre air atmosphérique.

Au moyen de ces simples notions sur les atmosphères, il vous sera maintenant facile de saisir l'ensemble de la création.

Les émanations du soleil spirituel furent trois atmosphères spirituelles, toutes trois distinctes, quoique la seconde fût composée de la première, et que la troisième fût composée de la première et de la seconde. Chacune de ces atmosphères, dans sa progression loin du soleil spirituel, perdant continuellement de son activité et de son expansion, devint de plus en plus inerte, et de plus en plus dense; et enfin, les parties qui s'en éloignèrent le plus parvinrent à un tel degré d'inertie et de densité, qu'elles cessèrent d'être des fluides atmosphériques et devinrent des substances de repos. Ce

sont ces substances de repos qui ont constitué les terres du monde spirituel; et ces terres sont, comme les atmosphères d'où elles tirent leur origine, distinguées les unes des autres selon les trois degrés discrets. Dans la suite, j'entrerai dans de plus grands détails sur ces terres du monde spirituel.

Le soleil naturel agissant conjointement avec le soleil spirituel, et recevant de lui l'impulsion, les émanations qui en sortirent furent trois atmosphères naturelles correspondant aux trois atmosphères spirituelles. De même, quoique toutes trois distinctes, la seconde fut composée de la première, et la troisième fut composée de la première et de la seconde. De même, chacune de ces atmosphères, dans sa progression loin du soleil naturel, perdant continuellement de son activité et de son expansion, devint de plus en plus inerte et de plus en plus dense; et enfin les parties qui s'en éloignèrent le plus parvinrent à un tel degré d'inertie et de densité, qu'elles cessèrent d'être des fluides atmosphériques, et devinrent ces substances fixes que nous nommons matières. Cependant, comme ces substances fixes doivent leur origine aux atmosphères, elles retinrent en elles un effort et une tendance à produire des *usages*, c'est-à-dire, à produire ce qui est conforme à l'ordre établi par le Créateur. Chacune de ces substances renferma en elle les trois degrés discrets, en ce qu'elle fut composée de parties fixes qui dérivaient des trois atmosphères naturelles; les parties dérivées de la première atmosphère constituèrent son intime, et les parties dérivées de la seconde constituèrent son intérieur. De là l'origine des planètes et de leurs satellites, et des matières indéfiniment variées qui les constituent.

Ainsi, rien n'existe que par un antérieur à soi, et enfin par un premier. Ce premier est le soleil du monde spirituel; et le Premier de ce soleil est Dieu-Homme. Les antérieurs, ou les choses qui émanent immédiatement du premier, sont les atmosphères par lesquelles ce soleil pénètre dans les dernières limites de la création. Ceux qui n'établissent pas la création de l'univers par de continuels intermédiaires, à partir d'un Premier, ne peuvent imaginer que des hypothèses incohérentes et nullement liées avec leurs causes.

Cet aperçu général de la Création se trouve confirmé, en ce

qui concerne notre monde, par les découvertes récentes de la science.

La chimie a prouvé la possibilité de réduire les corps solides à l'état gazeux, d'où résulte réciproquement que des gaz ont pu passer à l'état solide.

Newton plaçait dans la matière éthérée l'origine de tout ce qui existe; et selon La Place, le plus grand géomètre de notre époque, « Ce ne peut être qu'un fluide d'une immense étendue qui a donné » naissance aux planètes, et ce fluide a d'abord environné le so- » leil comme une atmosphère; c'est sur les limites successives de » cette atmosphère, et par la condensation des zones qu'elle a dû » abandonner en se retirant, que se sont formées toutes les planè- » tes de notre système, ainsi que leurs satellites. » —*Exposition du système du monde*, liv. V, ch. 6.

Cuvier s'exprime ainsi au sujet de l'assertion de La Place : « La » conjecture de M. de la Place, que les matériaux dont se com- » pose le globe ont dû être d'abord élastiques, et avoir pris suc- » cessivement en se refroidissant la consistance liquide, et enfin » s'être solidifiés, est bien renforcée par les expériences récentes » de M. Mittcherlich, qui a composé de toutes pièces et fait cris- » taliser, par le feu des hauts fourneaux, plusieurs des espèces mi- » nérales qui entrent dans la composition des montagnes primi- » tives. » — *Discours sur les révolutions de la terre*. p. 11.

Plus les sciences naturelles feront de progrès, et plus cette théorie de Swedenborg sur la création matérielle se trouvera scientifiquement confirmée.

Je terminerai ici cette esquisse de la création. Si cependant vous désirez de plus grands éclaircissements sur ce sujet, je vous indiquerai le traité de Swedenborg, où vous les trouverez, c'est celui qui a pour titre : « La Sagesse Angélique sur le Divin Amour. »

Quant à la création telle qu'elle est rapportée dans la Genèse, il suffit de lire le récit de Moïse pour être convaincu que ce récit ne concerne nullement la création matérielle. Je vous ai déjà dit que j'étais Chrétien dans toute l'extension de ce mot pris dans sa véritable acception; ainsi, j'ai pour la Bible la plus grande vénération ; et ma raison d'accord avec mon cœur, me dit que ce Livre est la Parole de Dieu. J'espère qu'un jour je parviendrai à vous

faire partager aussi mes convictions sur ce point important; car je vous démontrerai que les nombreuses contradictions qu'on rencontre dans la Bible ne sont qu'apparentes, et sont convenablement expliquées, quand on possède la clef qui met à découvert les trésors inépuisables qu'elle renferme. Mais, pour le moment, je me contenterai de vous dire que, tout en paraissant traiter des choses de ce monde, la Bible ne traite en réalité que des choses spirituelles, et que le premier Chapitre de la Genèse ne parle que de la création spirituelle de l'homme, c'est-à-dire, de sa régénération.

Agréez, etc.

LETTRE IX.

Impossibilité de se former une idée de la Création de l'Univers, quand on ne considère pas Dieu comme Homme. — Examen de l'Univers considéré dans sa Constitution générale-primitive. — Correspondance entre les Terres Spirituelles & les Terres Naturelles. — Manifestation Extérieure du Monde Spirituel. — Division en trois Cieux. — Nature des Terres Spirituelles. — Changements opérés par la Chute de l'homme. — La Chute a été progressive & non pas instantanée. — Loi de Transmission par les Germes. — De l'Enfer; l'homme seul l'a produit. — Comment on doit entendre que l'homme a eu la puissance de créer l'Enfer. — D'un Organisme spirituel mixte, ou du Monde des Esprits.

J'ai éprouvé un grand plaisir, mon cher monsieur, en apprenant que ma dernière lettre vous avait familiarisé avec l'idée de Dieu-Homme, et que vous n'aviez plus la moindre répugnance à considérer le Créateur sous une forme humaine. C'est un pas immense que vous venez de faire. Les difficultés que présentent ordinairement les théories spirituelles vont dès à présent s'aplanir devant vous; car tout dépend de l'idée qu'on se forme de Dieu : si cette idée est juste, on peut concevoir facilement les liens qui unissent Dieu, l'univers et l'homme ; on peut comprendre le système du monde; mais si elle est fausse, c'est en vain qu'on ferait les plus grands efforts. Ceci vous explique pourquoi les philosophes sont dans l'impossibilité de concevoir rationnellement la création, et pourquoi cette impossibilité n'existe plus pour les disciples de la nouvelle église.

Pour les philosophes spiritualistes Dieu est un pur esprit, ou plutôt un être de raison, puisque selon leur idée un esprit n'a ni substance ni forme. Avec une si vague idée de la Divinité, comment pourraient-ils concevoir rationnellement la création de l'Univers? Est-il possible de construire quelque chose sans une base? Et où

prendraient-ils la leur? Le lien qui unit la cause première aux causes secondes et aux effets leur est inconnu ; et les hypothèses qu'ils accumulent les unes sur les autres ne font que prouver l'impuissance de leurs efforts.

Mais avec Dieu-Homme, il n'y a plus impossibilité de concevoir rationnellement la création. Dieu est lui-même la base, puisqu'il est le centre de l'univers ; et ce centre est un foyer d'amour et de sagesse ; c'est l'Être infini, éternel, dans une Forme Humaine ; c'est l'Homme Même, l'Archétype de qui est émané tout ce qui constitue les deux mondes. Alors l'esprit humain saisit cet appui central ; il se représente la Divinité entourée d'un soleil radieux qui répand de tous côtés la chaleur et la lumière spirituelles, ou l'amour et la sagesse ; il voit se former autour de ce soleil ces atmosphères spirituelles qui procèdent l'une de l'autre, et qui propagent, jusqu'aux dernières limites, cette chaleur et cette lumière dont elles sont remplies ; il voit les limites de ces atmosphères cesser d'être des fluides, devenir des substances de repos, et former ainsi des terres spirituelles ; il voit les mêmes choses s'opérer conjointement, dans l'ordre matériel, autour de notre soleil par la force d'expansion qu'il reçoit du soleil spirituel. Il peut se rendre compte de tous ces faits, dès qu'il sait que la chaleur et la lumière de notre soleil parviennent, au moyen des atmosphères naturelles, jusqu'aux dernières limites de notre système planétaire ; et que, selon les découvertes récentes de la science, la formation des planètes est due à un fluide d'une étendue immense ; il acquiert ainsi la conviction que l'univers est une œuvre qui se continue depuis le Créateur jusqu'aux derniers objets de la création ; et que par conséquent Dieu-Homme, qui est le centre commun, le tient suspendu, le met en activité, et le gouverne comme un seul tout cohérent. Alors l'esprit humain ne court aucun danger de confondre Dieu avec l'univers, ni le spirituel avec le naturel ; car il peut savoir, par la science des degrés, que le premier procédant, et les procédants postérieurs, coexistent selon leur ordre dans les plus éloignés ou dans les derniers, de la même manière que la fin et les causes coexistent dans les effets : alors il peut avoir sur Dieu l'idée qu'il est tout dans tous, qu'il est tout-puissant, présent partout, sachant tout, infini et éternel ; et alors aussi il peut avoir une idée

de l'ordre selon lequel Dieu-Homme, par son amour et par sa sagesse, dispose tout, pourvoit à tout, et gouverne tout.

Et remarquez que, lorsqu'on s'est ainsi formé une idée de Dieu, on ne peut pas dire de lui qu'il est ici ou qu'il est là, puisqu'il est dans l'intime de toute chose. C'est donc dans le fond de notre cœur qu'il est véritablement; c'est là que nous devons le chercher, et c'est là que nous le trouverons.

N'oubliez pas cependant que Dieu, son premier procédant et les procédants postérieurs, sont non-seulement *dans* les derniers, mais aussi *autour* de ces derniers, de même que la fin et les causes sont non-seulement *dans* les effets qu'elles produisent, mais aussi *autour* de ces effets; c'est ce que je vous ai précédemment démontré par l'exemple du sculpteur et de la statue. Ainsi, quoique le monde spirituel soit, comme Dieu, dans l'intérieur de nous-mêmes, il se présente néanmoins à nos yeux autour de nous, lorsque notre âme est délivrée des liens qui la tiennent captive dans ce monde; s'il n'en était pas ainsi, l'âme restant absorbée en Dieu ne jouirait que pour elle-même, ce qui ne serait qu'un plaisir égoïste, et par cela seul opposé à l'essence même de l'amour ou de Dieu; tandis qu'au moyen de cette manifestation extérieure, elle peut aimer hors de soi en reportant sur ses semblables l'amour qu'elle reçoit de la Divinité : aussi est-ce dans une communication réciproque d'amour que consiste la félicité de la vie éternelle. Aimer ses semblables, c'est aimer Dieu.

Examinons maintenant quel fut d'abord l'univers dans sa constitution générale.

Vous avez vu que le soleil de notre monde fut créé en même temps que le soleil spirituel; qu'il fut par contiguïté et non par continuité le dernier terme d'un rayon divin dont le soleil spirituel était le premier terme, et que notre système planétaire fut créé par l'intermédiaire du soleil naturel. Or, vous savez que l'astronomie n'assigne à notre système planétaire qu'une très-petite place dans l'univers naturel; vous devez donc en conclure qu'au moment où l'extrémité d'un rayon divin créa le soleil de notre monde, des milliers d'autres rayons divins, procédant du soleil spirituel, créèrent dans toutes les directions des milliers de soleils

naturels; et que, quand les trois atmosphères naturelles, correspondant aux trois atmosphères spirituelles, sortirent de notre soleil et constituèrent ses planètes, de semblables atmosphères se répandirent aussi autour de chacun de ces milliers de soleils, et qu'ainsi l'univers naturel se trouva parsemé de millions de globes terrestres.

Tout objet naturel correspondant à un objet spirituel dont il est l'effet, et par lequel il existe, comme tout effet existe par une cause, il devient évident que l'univers spirituel renferme des millions de terres spirituelles ou immatérielles, par l'intermédiaire desquelles existent et subsistent les terres de notre monde. Il est cependant une remarque importante à faire, c'est que les trois atmosphères spirituelles formèrent des terres immatérielles distinctes selon leur degré, tandis que les atmosphères naturelles contribuèrent toutes trois à former, l'une l'intime des terres matérielles, l'autre l'intérieur, et la plus dense le dernier. Cette différence, dont je vous ai déjà parlé, résulte de ce que les terres spirituelles n'étant pas soumises aux lois de l'espace et du temps, celles du second et du troisième degré, quoique enveloppées dans celles du premier degré, peuvent apparaître hors de celles-ci, tandis que les objets naturels étant régis par les lois de l'espace et du temps, leur intérieur et leur intime ne peuvent se dégager de leur enveloppe. De là résulte que chaque terre naturelle correspond à trois terres spirituelles distinctes entre elles selon les trois degrés.

Ainsi l'atmosphère spirituelle du troisième degré, ou celle qui, étant la plus pure, resta le plus près de la source de vie, forma autant de terres spirituelles du troisième degré qu'il y a de globes terrestres dans l'univers naturel. Il en fut de même de l'atmosphère spirituelle du second degré; et de même aussi de l'atmosphère spirituelle du premier degré ou du degré le moins pur, celle, en un mot, qui s'éloigna le plus du soleil spirituel. Remarquez, en outre, que suivant les principes de la science des degrés discrets, principes que je vous ai expliqués dans une lettre précédente, chaque terre spirituelle du troisième degré constitue l'intime de la terre spirituelle correspondante du second degré; que ces deux terres constituent ensuite l'intime et l'intérieur de la terre spirituelle du premier degré qui leur correspond, et que ces trois terres spirituelles sont en même temps contenues dans la terre

naturelle qui est en correspondance avec elles, mais seulement de la même manière que la cause première et les causes secondes sont contenues dans l'effet.

Tout ce que je vous ai déjà dit sur la fin et sur les causes qui sont contenues dans l'effet, quoique par leur nature elles soient immatérielles, serait bien suffisant pour vous convaincre que Dieu et le monde spirituel sont dans le monde naturel, sans y occuper pour cela un seul point de l'espace. Mais lorsqu'il s'agit de l'abstraction de l'espace, on ne saurait trop insister ; ne négligeons donc aucun moyen de conviction.

Au lieu de porter notre examen sur l'ensemble de l'univers, n'en considérons d'abord qu'une partie, notre terre, par exemple. Ce que nous dirons de notre planète en particulier s'appliquera ensuite à toutes les autres parties de l'univers, et par conséquent à l'univers en général.

La terre étant un effet qui a pour causes les terres spirituelles auxquelles elle correspond, ces terres spirituelles sont au dedans d'elle, mais elles y sont comme l'âme ou l'esprit de l'homme est dans son corps matériel. Or, jamais anatomiste n'a découvert dans le corps humain l'esprit ou l'âme; si donc il était possible de pénétrer dans l'intérieur de la terre, on n'y découvrirait pas non plus ces terres spirituelles, quoiqu'elles y soient réellement, de même que l'esprit ou l'âme de l'homme est réellement dans son corps matériel. Et pourquoi ne les découvrirait-on pas? C'est parce que chaque partie d'un objet spirituel, quelque petite qu'elle soit, est aussi dans la partie correspondante de l'objet naturel comme la cause est dans l'effet. Ainsi, en ce qui concerne notre terre et les trois terres spirituelles auxquelles elle correspond, il n'y a pas un seul atome de la terre spirituelle du *troisième* degré, qui ne soit dans l'atome correspondant de la terre spirituelle du second degré, pas un seul atome de celle-ci qui ne soit dans l'atome correspondant de la terre spirituelle du premier degré, et pas un seul atome de cette dernière qui ne soit dans l'atome correspondant de notre terre; car la terre spirituelle du second degré est un effet par rapport à celle du troisième degré; la terre spirituelle du premier degré, un effet par rapport aux deux précédentes; et notre terre, un effet par rapport à ces trois terres spirituelles.

De là résulte évidemment que notre terre peut contenir les trois terres spirituelles auxquelles elle correspond, sans que ces terres occupent le moindre espace dans son intérieur. S'il en est ainsi pour notre terre, il en est de même pour toutes les planètes de notre système, et chacune de ces planètes contient de la même manière les trois terres spirituelles auxquelles elle correspond : il en est aussi de même des millions de globes qui gravitent dans l'espace, et par conséquent tout le monde spirituel est contenu dans le monde naturel sans y occuper le moindre espace.

Je ne ferai pour le moment sur ce sujet que cette seule remarque : Le spirituel exerçant ainsi *dans* le naturel une action, et cette action étant de toute nécessité d'autant plus active que le spirituel est plus interne, il en résulte que plus les corps qui constituent notre globe sont près de son centre, plus ils doivent être pénétrés de calorique. Or, les expériences de la science moderne viennent confirmer cette conséquence de nos principes, en prouvant que plus le thermomètre est placé profondément dans l'intérieur de la terre, plus il monte. Les savants cherchent la cause de ce fait, et se livrent à de longues dissertations pour la découvrir ; mais, hélas ! il en est pour eux de cette cause de même qu'il en est de presque toutes les causes ; c'est en vain qu'ils les recherchent, parce qu'ils s'obstinent à demeurer dans leur fausse route. Que de travaux infructueux ils s'éviteraient, et que de progrès ils feraient faire aux sciences qu'ils cultivent, s'ils connaissaient ou voulaient connaître les vrais principes spirituels !

Quant à la manifestation extérieure du monde spirituel, comme elle constitue le théâtre nouveau sur lequel nous devons vivre éternellement, c'est elle qu'il importe surtout d'examiner.

L'univers spirituel étant divisé en trois parties bien distinctes, et liées seulement entre elles par les relations qui existent entre la fin, la cause et l'effet, nous nommons ciel intime ou troisième ciel, les terres spirituelles du troisième degré avec leurs atmosphères ; second ciel, celles du second degré ; et premier ciel, celles du dernier degré ; celui-ci est appelé premier ciel parce que, d'après l'apparence, il est le plus près du monde naturel. Vous voyez aussi, d'après ce qui précède, que chacun de ces cieux renferme autant de terres spirituelles que l'univers naturel renferme de globes terrestres.

Cette division en trois cieux consiste en ce que le second ciel est, pour les habitants du premier ciel, aussi invisible que ce premier ciel est invisible pour les habitants du monde naturel, et en ce qu'il en est de même du troisième ciel à l'égard des habitants du second; mais comme les habitants des cieux sont affranchis des entraves de l'espace et du temps, ils peuvent parcourir les différentes terres de leur ciel, s'ils le désirent, tandis que nous hommes, qui sommes encore soumis aux lois de l'espace et du temps, nous ne pouvons quitter la planète sur laquelle nous vivons.

Quant à la nature des terres spirituelles, vous avez vu, dans l'aperçu général de la création, que tous les corps du monde matériel sont dans un ordre triple, et que leur intime correspond au troisième degré ou aux fins, leur intérieur au second degré ou aux causes, et leur dernier au premier degré ou aux effets. Or les deux mondes, en vertu de leur création, correspondant l'un à l'autre, non-seulement dans leur ensemble, mais encore dans chacune de leurs parties, quelque petite qu'elle soit, il en résulte que les terres du monde naturel peuvent par analogie nous faire connaître la nature des terres du monde spirituel. Cependant, pour avoir une juste idée des terres de ces trois cieux, il faut se figurer ce que devaient être les terres naturelles à l'époque dont il est maintenant question. Tous les objets qui composaient alors l'univers étaient en même temps bons et beaux, puisqu'ils émanaient tous de Dieu, et n'avaient encore reçu aucune altération. Ainsi l'intime des objets dont se composait le monde matériel d'alors correspondait aux choses qui constituaient les terres du ciel intime; l'intérieur de ces mêmes objets, aux choses qui constituaient les terres du second ciel; et le composé total des objets, aux choses qui constituaient les terres du premier ciel. La différence qui existe entre l'intime d'une chose, son intérieur et son dernier ou composé total, doit facilement vous faire comprendre celle qui existait entre les terres des trois Cieux.

Telle fut, dans son commencement, la constitution générale de l'univers immatériel; mais il s'opéra par la suite, dans l'organisme spirituel, des changements dont je vais maintenant parler.

Je vous ai montré, dans ma seconde lettre, quel a été le but de Dieu en créant l'univers, et vous avez reconnu que ce but aurait

été manqué, si l'homme n'eût pas été libre d'aimer Dieu ou de ne pas l'aimer, c'est-à-dire, s'il n'eût pas été libre de se conformer aux lois de l'ordre divin ou de les enfreindre. De là résulte que le libre arbitre de l'homme est lui-même une des lois principales de cet ordre; aussi Dieu, qui ne contrevient jamais aux lois que sa sagesse a établies, se garde-t-il de briser le libre arbitre de l'homme, et a-t-il recours à d'autres moyens pour conserver l'ordre de l'univers, que l'homme, par sa présente nature, est toujours disposé à détruire.

L'homme étant la ressemblance et l'image de Dieu, ou, en d'autres termes, l'homme ayant été créé réceptacle de l'amour et de la sagesse de Dieu, reçut, par cette organisation même, une puissance modificative, qui devint subversive par l'abus qu'il fit de son libre arbitre. Nous avons vu, en effet, que l'homme reçoit et s'approprie l'influence divine parce qu'il est doué de liberté et de rationalité, tandis que les autres êtres, n'ayant ni le libre arbitre ni la faculté de raisonner, reçoivent cette influence mais ne se l'approprient pas. Veuillez pour un moment me prêter toute votre attention : L'influence divine n'est autre chose que la vie qui émane de Dieu, et la vie se compose d'affections et de pensées, qui sont elles-mêmes des substances et des formes spirituelles; c'est là un point que nous avons déjà reconnu. Cela posé, l'homme recevant continuellement la vie s'approprie ainsi à chaque instant des substances et des formes spirituelles qui émanent de Dieu, et ces substances et ces formes sont de véritables objets de l'organisme spirituel. Mais les affections et les pensées que l'homme reçoit de Dieu, étant appropriées par lui, deviennent par cela même affections et pensées de l'homme; or, l'homme étant aussi, lui, un centre d'émanations continuelles, ces affections et ces pensées rentrent, en émanant de lui, dans l'organisme spirituel, avec altération de leur substance et de leur forme primitives, si cette appropriation ne s'est pas faite conformément aux lois de l'ordre, c'est-à-dire, si l'homme s'est écarté des lois divines.

Vous devez maintenant juger des modifications que l'organisme spirituel a dû nécessairement subir, lorsque l'homme parut dans l'univers; je dis lorsque *l'homme parut* dans l'univers, car la raison enseigne, et les sciences nouvelles prouvent, que l'univers a dû exister longtemps avant d'être habité par l'homme.

Ainsi, tant que l'homme reporta à son Créateur l'amour et la sagesse qu'il recevait de lui, c'est-à-dire, tant qu'il vécut conformément aux lois de l'ordre divin, les affections et les pensées qu'il s'appropriait conservèrent leur pureté primitive; et ses émanations se trouvant par cela même en homogénéité avec les émanations qui procédaient de Dieu par le Soleil spirituel, l'organisme universel n'en recevait aucune altération. Mais lorsque, plus tard, les hommes commencèrent à enfreindre les lois divines, les affections et les pensées qu'ils s'appropriaient perdirent leur pureté primitive, et s'en éloignèrent d'autant plus que les infractions devinrent plus grandes.

Les infractions de l'homme aux lois divines n'avaient d'abord été que très-légères; car tout dans l'univers, tant dans sa partie spirituelle que dans sa partie naturelle, procède par gradation; et d'ailleurs il est reconnu que, même à présent, l'homme ne passe pas subitement d'un bien extrême à un mal extrême. La première infraction que commirent les hommes ne fut qu'un désir, le désir de se conduire par eux-mêmes, au lieu de se laisser librement diriger par Dieu, comme précédemment; mais quoique ce désir ne les eût pas précipités dans le mal, toujours est-il que les hommes qui le conçurent perdirent de la pureté de leurs pères.

Ce fut là le commencement de l'interversion de l'ordre divin par l'homme, ou en d'autres termes, le commencement de la chute de l'homme. Je conçois facilement la répugnance des hommes du monde lorsqu'on leur parle de la chute; ce n'est pas qu'ils nient généralement l'existence primitive d'un âge d'or; ils sont assez portés à croire que l'espèce humaine s'est dégradée; mais quand ils se rappellent ce que, dans leur enfance, on leur a appris sur la chute, leur raison se révolte. Et pourrait-il en être autrement, lorsqu'ils savent que la vieille théologie persiste toujours, même aujourd'hui, à enseigner que la faute d'un seul homme a été l'unique cause de la condamnation du genre humain? N'est-ce pas là accuser Dieu d'injustice, et doit-on alors s'étonner que la raison de l'homme ne veuille plus se soumettre à recevoir un tel enseignement?

Si je vous parle ici de la chute, ce n'est qu'incidemment; mon intention est de vous montrer seulement, en quelques mots, qu'elle

a été progressive et non instantanée, et qu'elle est provenue de la généralité des hommes et non pas d'un seul. Nous examinerons plus tard ce dogme.

Il est une loi de l'ordre divin dont vous reconnaîtrez facilement l'existence; c'est la loi de transmission par les germes. Si les cultivateurs font un choix des meilleures graines pour les confier à la terre; si les éleveurs de bestiaux choisissent pour la propagation de l'espèce les plus sains et les mieux conformés, c'est parce qu'une expérience de tous les temps a prouvé que les vices corporels se transmettent en progression croissante de germe en germe. Cette loi, qui a été reconnue par tous les bons observateurs, s'applique aussi chez l'homme au moral et au spirituel; seulement, ce qui l'empêche d'être de même évidente en ce qui concerne le moral et le spirituel, c'est parce que l'homme, par l'éducation qu'il reçoit, peut cacher ses désirs et ses pensées; c'est en outre parce que, doué du libre arbitre et de la rationalité, il peut se réformer; mais toujours est-il qu'il naît avec une propension aux défauts apparents et cachés qu'ont eus ses pères. Je m'étendrai davantage sur ce sujet, lorsque je traiterai du mal originel; car ce mal consiste dans la transmission des maux et des faussetés qui s'accumulent de génération en génération, et non dans la simple transmission de la faute d'un seul homme.

Les hommes qui n'avaient pas eu originellement le désir de se diriger par eux-mêmes, mais qui avaient seulement conçu ce désir pendant leur vie dans le monde naturel, le transmirent à leurs enfants, selon cette loi générale de l'ordre; il n'avait été que faible chez les premiers, il devint plus fort chez ceux de la génération suivante. Cependant ceux-ci étaient encore bons, quoique leur bonté eût subi plus d'altération que celle de leurs pères; m is la propension à s'éloigner des lois de l'ordre augmentant de génération en génération, les hommes tombèrent enfin dans le mal.

Il y eut, dès lors, entre les *émanations divines* qui constituaient l'organisme spirituel primitif, et les émanations des hommes tombés dans le mal, un véritable antagonisme; et comme les objets spirituels ne sont pas soumis aux lois de la pesanteur, mais suivent celles de l'attraction spirituelle, c'est-à-dire, celle de la sympathie, tous ceux des objets spirituels qui résultaient des émana-

tions viciées de ces hommes, se réunissant d'après les lois de l'attraction spirituelle, constituèrent un organisme distinct du premier, et tout-à-fait inverse. Le premier organisme a été appelé ciel, nous nommerons celui-ci enfer. Ce mot, sans doute, sonne mal à vos oreilles; on a débité sur l'enfer tant d'absurdités, qu'aujourd'hui un homme du monde ne peut pas même en entendre prononcer le nom sans sourire; mais veuillez attendre, et vous reconnaîtrez bientôt qu'on peut parler de l'enfer, et même croire à l'enfer, tel qu'il *est* réellement, et *non* tel qu'on l'a jusqu'ici dépeint, sans qu'on soit pour cela obligé de renoncer à faire usage de ses facultés intellectuelles.

L'enfer eut, comme le Ciel, ses atmosphères et ses terres distribuées selon les degrés discrets. En effet, en s'appropriant et en pervertissant les émanations divines, ces hommes, et ceux qui de génération en génération suivirent leur exemple, n'intervertissaient pas pour cela l'ordre des degrés. Le bien extérieur ou du premier degré devenait mal, mais ce mal était extérieur ou du premier degré; le bien intérieur devenait mal intérieur, et le bien intime mal intime; il en fut de même du vrai, qui, selon son degré, était changé en faux du même degré.

Si vous voulez vous former une idée des terres infernales, il faut vous les représenter composées de tout ce qu'il y a de mauvais et de difforme dans ce qui constitue notre terre. L'intime des objets mauvais et difformes correspond aux choses qui constituent les terres du troisième enfer ou de l'enfer le plus profond; l'intérieur de ces mêmes objets, aux choses qui constituent les terres du second enfer, et le composé total des objets, aux choses qui constituent les terres du premier enfer. Quant à la différence des terres infernales entre elles, vous en jugerez aussi par la différence qu'il y a entre l'intime d'une chose mauvaise et difforme, son intérieur et son dernier ou composé total.

Ainsi l'enfer est postérieur au ciel; il n'a pas été créé par Dieu, puisque Dieu est l'amour même et la sagesse même : l'amour n'a pas pu engendrer la haine, ni la sagesse la folie; mais l'enfer vient de l'homme; c'est l'homme seul qui l'a créé, et il l'a créé au moyen de cette puissance modificative qu'il avait reçue, et qui, entre ses mains, est devenue tout-à-fait destructive des œuvres de Dieu par l'abus qu'il fit de son libre arbitre.

Si l'on éprouve de la difficulté à comprendre que l'homme ait une telle puissance, cela vient uniquement des fausses idées que la philosophie et la théologie n'ont cessé de répandre sur Dieu et sur la création. Pourquoi ne croit-on plus à l'enfer? C'est parce qu'il répugne à la raison non-seulement d'ajouter foi aux descriptions qu'on en a faites, mais encore de croire que Dieu ait créé un séjour de tourments. Mais si Dieu n'a pas créé l'enfer, par qui a-t-il été créé? A cette question, les moralistes se taisent; quelques théologiens croient avoir tranché la difficulté, en disant que des anges rebelles ont été précipités dans l'abîme. Mais cet abîme, n'est-ce pas la prison éternelle d'où l'on ne peut sortir? Qui donc l'a construite?... Et cependant théologiens et moralistes admettent la bonté infinie de Dieu, et reconnaissent la nécessité et la réalité de l'enfer. Pourquoi se trouvent-ils donc dans l'impossibilité de concilier l'amour infini de l'un avec l'existence de l'autre? Pourquoi! c'est parce qu'ils n'ont que des notions vagues sur Dieu et sur le monde spirituel; et que, par conséquent, ils n'ont pu se former une juste idée de la création.

L'idée généralement répandue sur ce sujet important, c'est que l'univers une fois formé, la création fut terminée. Quelques philosophes, voyant que tout se renouvelle au moyen de germes, croient que la nature se perpétue d'elle-même. D'un autre côté, des théologiens se fondant sur la lettre de l'Écriture, sans chercher à en pénétrer l'esprit, disent que toutes choses ont été faites par le Verbe ou la Parole; et, sur ce point, ils sont parfaitement dans le vrai, comme vous le reconnaîtrez plus tard quand nous aborderons ensemble les questions qui concernent la Parole; mais ils tombent dans une profonde erreur, en ajoutant que tout a été créé par cela seul que Dieu a dit une parole, ou donné un ordre, comme ferait un roi absolu dans son royaume.

Quand on croit que le Créateur est un Être sans substance et sans forme, et que l'univers a été créé de rien, comment pourrait-on éviter les erreurs? Mais si l'on admet que Dieu est la Substance Même et la Forme Même, et que l'univers est émané de lui, alors les difficultés disparaissent; car alors il est facile de prendre pour principe que toute production est une création continuée.

Il est vrai que l'univers est d'un seul jet, car il n'a été créé,

comme je vous l'ai dit, ni d'un espace à un espace, ni d'un temps à un autre; mais il ne résulte nullement de là que la création ait été terminée par sa formation. L'univers étant une émanation de Dieu n'a pu et ne peut subsister que par une émanation continuelle de la Divinité. S'il était possible que cette émanation fût suspendue un seul instant, les deux mondes, le naturel et le spirituel, seraient tout à coup privés de la vie; et l'univers, tant matériel qu'immatériel, ne subsisterait plus. La création se continue donc à chaque instant, sans qu'il y ait la moindre interruption. Si elle nous paraît stable, c'est parce que Dieu n'est pas inconstant comme l'homme, et ne renverse pas le lendemain ce qu'il a fait la veille. Dans cette création incessante, Dieu se conforme toujours aux lois de son ordre divin.

Si, aux considérations que je vous ai préalablement présentées, vous joignez maintenant le principe que toute production est une création continuée, vous n'éprouverez plus aucune difficulté à comprendre que l'homme ait eu la puissance de créer l'enfer. Remarquez, cependant, que je ne prends pas le mot *créer* dans l'acception de tirer du néant; mais en disant que l'homme a eu la puissance de créer l'enfer, j'entends qu'il a eu la puissance de rendre mauvaises et laides les substances spirituelles bonnes et les formes spirituelles belles, qui émanaient de Dieu, et qu'il s'appropriait; j'ajouterai même qu'en introduisant ainsi le mauvais et le laid dans l'organisme spirituel, il les a introduits aussi dans l'organisme naturel selon les lois de correspondance entre les deux mondes.

La création de l'enfer ne fut pas le seul changement que l'homme introduisit dans l'organisme spirituel; il en est encore un autre que je dois aussi vous faire connaître.

Lorsque l'enfer se constituait par la perversité des hommes, ou, en d'autres termes, lorsque les hommes, après s'être progressivement éloignés du *bien suprême*, tombèrent enfin dans le mal, ils ne devinrent pas tous pervers au point de ne plus avoir en eux ni bien ni vrai. Il y en avait même encore beaucoup qui flottaient alors entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux. Les émanations de ceux-ci étant un mélange de substances bonnes et mauvaises, et de formes belles et laides, ne pouvaient entrer ni dans

l'organisme céleste où tout est bon et beau, ni dans l'organisme infernal où tout est mauvais et laid; elles composèrent par conséquent un organisme spirituel mixte. Dans sa manifestation extérieure, la terre de ce nouvel organisme tient le milieu entre la terre du premier ciel et celle du premier enfer; elle est composée d'objets semblables à ceux de notre terre, sauf la différence du spirituel au naturel, et offre ainsi un mélange du bon et du mauvais, du beau et du laid. Nous donnons à cette partie du monde spirituel le nom de monde des esprits.

Tels sont les changements que la chute de l'homme a introduits dans l'organisme spirituel du globe que nous habitons; je viens de vous les présenter succinctement, afin de vous faire connaître quelle est maintenant la division générale de ce monde spirituel, dont nous avons entrepris de faire ensemble l'exploration.

Je terminerai cette lettre en vous faisant remarquer, que malgré ces changements dans l'organisme spirituel, toutes ses parties sont contenues à la fois dans l'organisme naturel; elles y sont comme le bien et le mal, le vrai et le faux, dans l'homme; car l'homme, ainsi que nous le verrons plus tard, est lui-même un microcosme ou petit monde. Enfin, si notre organisme naturel est resté un, tandis que l'organisme spirituel s'est divisé, la raison en est facile à saisir : Les objets qui composent celui-ci ont pu, comme je vous l'ai déjà fait voir, se séparer les uns des autres, et cette séparation s'est opérée dès l'instant qu'il y a eu entre eux antagonisme; mais il ne pouvait pas en être de même des corps correspondants de l'organisme naturel, parce que les lois de l'espace et du temps s'opposaient d'une manière absolue à leur séparation.

Agréez, etc.

LETTRE X.

Nouvel Examen de la nature des Anges. — Tous les Êtres intelligents qui peuplent le Monde immatériel sont hommes, & ont vécu primitivement sur des Terres naturelles. — La Formation de l'Univers donne une Idée de la Formation de l'Homme. — Première Investigation sur les Êtres Spirituels. — De l'Influx, ou de la manière dont la Vie pénètre chez les Habitants du Monde Spirituel, et par suite chez les Hommes. — De la Connexion entre les deux Univers, & de l'Indestructibilité de l'Univers Matériel.

Je vous ai fait connaître, dans ma dernière lettre, les principales divisions du monde spirituel; je vais commencer aujourd'hui à vous entretenir des êtres qui les habitent; mais permettez-moi, avant tout, de revenir sur une question qui a déjà été incidemment traitée.

J'ai établi, dans ma cinquième lettre, que tous les êtres intelligents qui existent dans le monde immatériel, quel que soit du reste le nom qu'on leur donne, sont hommes, et ont tous vécu d'abord sur des terres naturelles avant d'habiter l'autre monde. Cette proposition étant la base fondamentale du sujet qui va nous occuper, je dois avoir recours à tous les moyens qui peuvent la confirmer, et joindre aux preuves déjà données celles que l'état présent de notre discussion me permet d'employer.

Comme l'enfer est postérieur à la création primitive, il ne sera question ici que des êtres spirituels auxquels on a donné le nom d'anges; d'ailleurs, ce que je vais dire des anges s'appliquerait aussi bien à tout autre être intelligent.

Si les anges n'avaient pas vécu primitivement sur des terres naturelles, c'est-à-dire, s'ils n'avaient pas été revêtus, comme nous, d'un corps matériel qu'ils ont ensuite rendu à la terre d'où il avait été tiré, il faudrait qu'ils eussent été créés immédiatement anges.

Il faudrait alors supposer que Dieu aurait pu créer quelque spirituel, sans créer en même temps un naturel qui pût lui servir de base, le contenir et l'affermir. Or, une telle supposition ne peut être admise, lorsqu'on connaît l'ordre qui a présidé à la création. Vous avez vu, en effet, que l'univers est un tout cohérent, au centre duquel est le soleil spirituel, et que, depuis ce soleil jusqu'aux objets les plus compactes de la nature, tout doit être lié par contiguïté selon l'ordre des degrés discrets, de manière que le dernier degré soit la base, le contenant et l'affermissement des deux premiers.

Si vous ajoutez à cela que l'émanation qui a créé l'univers étant, en puissance, un composé de substances et de formes des trois degrés, il était impossible que ces substances et ces formes, en se développant en actes, ne s'enchaînassent point selon l'ordre de ces degrés, vous comprendrez alors facilement que Dieu ne pouvait créer aucun être spirituel, sans qu'il y eût un naturel qui lui servît de base, le contînt et l'affermît, et qu'en conséquence pour avoir des anges, il fallait nécessairement qu'il créât des êtres intelligents revêtus d'un corps matériel, c'est-à-dire, des hommes.

Il est vrai que nos modernes psychologues ne conçoivent pas le spirituel de cette manière ; mais aussi à quels résultats sont-ils parvenus avec leurs idées vaporeuses? Ils ont tellement alambiqué le spirituel, qu'il est devenu pour eux comme s'il n'existait pas. Mais vous, qui savez maintenant qu'il n'y a pas de spirituel sans substance et sans forme, parce que ce qui n'a ni substance ni forme ne peut ni exister, ni par conséquent subsister, et n'est absolument qu'un simple être de raison, ou un être tout-à-fait chimérique, vous comprendrez sans difficulté que les substances et les formes spirituelles n'auraient aucune consistance, si elles n'avaient pour base, pour contenant et pour affermissement, des substances et des formes naturelles, qui sont leur dernier degré ou leur effet.

Remarquez, en outre, que si Dieu avait pu créer à sa ressemblance et à son image des êtres capables de l'aimer librement, sans que ces êtres eussent été obligés de vivre d'abord dans le dernier degré de la création, c'est-à-dire, dans le monde naturel, il devenait, pour son but, bien inutile de créer ce monde naturel. Quel a été, en effet, le but de Dieu dans la création de l'univers? Nous

l'avons déjà vu, et l'on ne saurait en découvrir un autre, c'était de créer des êtres qui pussent recevoir son amour et le lui rendre librement. Or, ce but pouvant être atteint par une création immédiate d'anges, ne devenait-il pas inutile de créer l'homme et le monde naturel?

Une des conséquences du principe que nous discutons, c'est que le monde spirituel a dû rester longtemps sans être habité. Ceci pourrait, au premier abord, exciter la surprise; mais si notre terre, ce qu'on ne saurait nier aujourd'hui, a tourné pendant des siècles autour du soleil, sans qu'il y ait eu sur sa surface aucun des êtres pour lesquels seuls elle a cependant été créée, pourquoi s'étonnerait-on que les terres du monde spirituel, auxquelles elle correspond, aient été un peu plus longtemps sans recevoir ceux qui devaient les habiter? Nous qui vivons au milieu du temps, nous pouvons trouver extraordinaire que des mondes soient restés inhabités pendant des siècles; mais notre surprise ne doit-elle pas cesser, dès que nous réfléchissons que des siècles ne sont pas un instant pour Celui qui est Éternel? On ne doit pas davantage s'étonner que toutes les autres terres du monde spirituel aient été habitées postérieurement aux terres naturelles qui leur correspondent. Mais est-ce à dire pour cela qu'il n'y ait pas eu d'anges dans le monde spirituel, avant que l'homme parut sur notre terre? Non, certes. Le monde naturel renferme, comme vous le savez, des myriades de globes terrestres qui, créés tous pour recevoir des hommes, n'ont certainement pas tous été habités au même moment; quelques-uns le sont peut-être depuis des millions d'années, et il ne serait même pas impossible que d'autres ne le fussent pas encore. Rien ne peut donc nous porter à croire que notre globe ait été habité, avant qu'il y eût des anges dans le monde spirituel. Ce qu'on est seulement en droit d'affirmer au sujet de notre planète, c'est qu'elle a eu des habitants, avant que la partie du monde spirituel à laquelle elle correspond en ait eu; mais toujours est-il qu'il a fallu qu'une des terres du monde naturel fût d'abord habitée, pour qu'il pût y avoir des anges dans les cieux.

Ces nouvelles considérations, jointes à celles que je vous ai présentées dans ma cinquième lettre, prouvent bien évidemment que les anges ont d'abord vécu hommes sur des terres naturelles. Tou-

tefois, comme je me suis fondé, en discutant ce point, sur le principe que le spirituel ne peut réellement avoir d'existence qu'autant qu'il a un naturel pour base, pour contenant et pour affermissement, il me reste encore à résoudre une question que vous m'adresseriez infailliblement plus tard, si je ne la soulevais dans ce moment ; c'est celle-ci : Les anges, ayant rendu à la terre le corps matériel qui, dans notre monde, leur servait de base, de contenant et d'affermissement, quel est le naturel qui leur en sert maintenant?

Cette question, mon cher monsieur, rentre par sa nature dans la discussion générale, et vous allez l'y trouver résolue ; cependant pour ne pas vous en faire attendre plus longtemps la réponse, je vous dirai, dès à présent, que c'est le genre humain qui remplit lui-même cette fonction. Vous devrez d'autant moins vous en étonner qu'il n'est rien, dans le monde naturel, de plus propre que l'homme pour servir de base, de contenant et d'affermissement à des êtres qui ont vécu hommes, et qui vivent encore dans une forme humaine. Quant à la manière dont les Anges et les Esprits sont contenus dans l'homme, c'est seulement *dans le cours de la discussion générale* que nous pourrons la découvrir ; j'arrive donc à cette discussion.

Puisque les Esprits et les Anges ont tous vécu d'abord sur des terres naturelles avant d'habiter l'autre monde, le moyen le plus certain de se former une idée de l'existence des êtres spirituels, c'est de chercher premièrement à connaître l'homme.

Ressemblance et image de Dieu, l'homme devait être; et fut en réalité, le résumé de la création universelle ; et c'est pour cela même que les anciens l'ont appelé *microcosme*, c'est-à-dire, petit monde. Ainsi l'énigme de l'homme, cette énigme que depuis tant de siècles la philosophie cherche vainement à découvrir, ce n'est qu'en méditant sur la création de l'univers qu'on pourra l'*expliquer*.

Dieu étant l'Homme Même, toutes les *émanations qui* sortirent de lui, durent être dans un effort *continuel* pour imprimer à la création son image ou la forme humaine. En désirez-vous une preuve? Parcourez l'échelle des êtres : Ceux qui parurent les premiers n'en présentent, il est vrai, qu'une légère ébauche ; mais plus la création se développe, et plus vous voyez les nouveaux êtres

créés approcher de cette forme; enfin, quand tout se trouve progressivement disposé pour qu'elle puisse atteindre à sa perfection, vous voyez l'homme paraître sur le théâtre que Dieu avait orné pour lui.

Remarquez, au sujet de ces créations successives, que le soleil spirituel et le soleil naturel étant toujours en activité, le premier par la présence de Dieu qui est au milieu de lui, et le second par la force d'expansion que le premier lui communique, les atmosphères spirituelles et naturelles furent continuellement en effort pour conserver et pour produire; car c'est par elles que les substances de repos du monde spirituel, et les substances fixes ou matières de notre monde, subsistent et se modifient.

Maintenant, suivez dans tous ses détails la formation de l'univers, et vous pourrez avoir une idée de la formation de l'homme.

La création des trois espèces de terres spirituelles, qui sont séparées et distinctes entre elles selon les trois degrés, nous indique suffisamment qu'il doit y avoir dans l'homme-esprit trois réceptacles, de même séparés et distincts, pour que l'amour et la sagesse de Dieu puissent parvenir chez lui dans les trois degrés, savoir, dans le degré des fins, dans le degré des causes et dans celui des effets spirituels, et pour que l'homme puisse ainsi habiter sur ces terres lorsqu'il sort de notre monde.

Le réceptacle de l'amour et de la sagesse de Dieu, dans le degré des fins, est ce qui constitue l'intime de l'homme-esprit. C'est dans cet intime que Dieu réside entouré de son soleil spirituel; c'est là son sanctuaire chez l'homme. Cet intime, formé des plus pures substances de repos, tirées de l'atmosphère spirituelle du troisième degré, et disposées dans l'ordre le plus harmonieux, est en réalité le troisième ciel pour l'homme; car c'est au moyen de ce réceptacle intime qu'il peut, comme vous le verrez plus tard, devenir habitant du troisième ciel, ou ange du ciel intime.

Le réceptacle de l'amour et de la sagesse de Dieu, dans le degré des causes, est ce qui constitue dans l'homme-esprit l'interne, dont chaque partie enveloppe la partie correspondante de l'intime. Cet interne, formé des plus pures substances de repos, tirées de l'atmosphère spirituelle du second degré, et disposées aussi dans un ordre harmonieux, est le second ciel pour l'homme; car c'est

au moyen de ce réceptacle interne qu'il peut devenir ange du second ciel, si par sa vie dans le monde il n'a pu se rendre propre à être élevé jusqu'au ciel intime.

Enfin, le réceptacle de l'amour et de la sagesse de Dieu, dans le degré des effets spirituels, est ce qui constitue dans l'homme-esprit l'intérieur, dont chacune des parties enveloppe aussi chaque partie correspondante de l'interne et de l'intime. Cet intérieur, formé des plus pures substances de repos, tirées de l'atmotphère spirituelle du dernier degré, et disposées de même dans un ordre harmonieux, est le premier ciel pour l'homme; car c'est au moyen de ce réceptacle qu'il peut devenir ange du premier ciel, si par sa vie dans le monde il n'a pu se rendre propre à être élevé jusqu'aux cieux supérieurs.

Quant à l'état de ces trois réceptacles dans le corps matériel de l'homme, la formation des terres matérielles nous montre que toutes les parties de chacun d'eux sont enveloppées de substances fixes, qui sont tirées des trois atmosphères naturelles, et qui correspondent aux substances de repos dont ces parties sont elles-mêmes composées.

Tel est dans l'homme l'ordre divin; mais l'état présent du monde spirituel, tel que je vous l'ai présenté dans ma dernière lettre, nous montre encore que par sa chute l'homme a renversé cet ordre.

Vous vous rappelez que la chute fut progressive et non pas instantanée. A mesure que l'homme abandonnait le bien et le vrai pour le mal et le faux, il s'éloignait de Dieu pour se tourner de plus en plus vers lui-même; l'amour et la sagesse de Dieu éprouvaient donc une difficulté de plus en plus grande pour pénétrer dans leurs réceptacles, et il se formait par gradation dans l'homme un ordre inverse, ayant ses propres réceptacles pour l'amour de soi et pour la propre intelligence, ou, en d'autres termes, pour la haine et pour la folie; et, quand l'homme fut entièrement tombé dans le mal et dans le faux, les réceptacles de l'amour et de la sagesse de Dieu furent complètement fermés, et ceux de la haine et de la folie complètement ouverts. C'est ainsi que l'homme introduisit lui-même le désordre dans son organisation primitive; soumis comme tous les autres êtres à la loi de transmission par les germes, tant qu'il avait vécu selon l'ordre, ses enfants étaient nés

dans l'ordre de la création, c'est-à-dire, dans le bien; mais dès que, par sa vie dans la haine et dans la folie, il eut renversé l'ordre selon lequel il avait été formé, ses enfants naquirent dans l'ordre renversé, c'est-à-dire, dans le mal ou dans l'amour de soi.

Cependant, bien que les réceptacles de l'amour et de la sagesse de Dieu aient été fermés par la chute, Dieu n'en résida pas moins dans l'intime de l'homme, car Dieu est dans l'intime de toute chose; et s'il n'en était pas ainsi, l'homme depuis la chute n'aurait pu vivre ni dans ce monde ni dans le monde spirituel. Mais l'amour et la sagesse de Dieu ne pouvant se manifester chez l'homme-esprit qu'autant que leurs réceptacles s'ouvrent, l'homme aurait été pour toujours privé de cet amour et de cette sagesse, si Dieu, qui avait prévu la chute, n'avait en même temps pourvu, dans sa miséricorde, à des moyens de réhabilitation.

Ce n'est pas ici le lieu de nous occuper des moyens que Dieu employa pour ramener l'homme à lui; nous en parlerons quand il s'agira de la doctrine. Je vous dirai seulement que par ces moyens les réceptacles de l'amour et de la sagesse de Dieu peuvent successivement s'ouvrir, et qu'ainsi l'homme peut encore devenir habitant des cieux.

Ces premières notions sur l'homme étant suffisantes pour que vous puissiez vous former une idée des êtres spirituels, nous allons maintenant porter nos investigations sur eux.

D'après les explications que je vous ai données dans ma dernière lettre, le monde spirituel se compose de deux organismes absolument opposés, qu'on nomme ciel et enfer, et d'un organisme mixte appelé monde des esprits; puis, le ciel et l'enfer se subdivisent chacun en trois grandes parties distinctes entre elles selon l'ordre des degrés, de sorte qu'il y a trois cieux et trois enfers. Telles sont les divisions principales qui existent maintenant dans le monde spirituel.

Les anges du ciel *intime* ou *suprême* sont des hommes qui, par leur vie dans le monde, se sont rendus aptes à recevoir l'amour et la sagesse de Dieu dans le degré suprême ou degré des fins. Comme l'intime de l'homme est formé des plus pures substances de repos, tirées de l'atmosphère spirituelle du troisième degré, ces anges, vivant alors par cet intime seul, sont dans l'état le plus

pur; entourés de l'atmosphère qui procède immédiatement du soleil spirituel, ils reçoivent sans aucun autre intermédiaire l'influence de ce soleil, ou plutôt l'influx de Dieu; et par conséquent la chaleur spirituelle ou le divin amour, et la lumière spirituelle ou la divine sagesse, ne sont tempérés, avant de se manifester chez eux, que par cette seule atmosphère.

Ici, je ferai une observation : Vous savez que Dieu par son soleil spirituel est dans tout être créé, et que c'est par la chaleur et la lumière de ce soleil qu'il vivifie toute la création; mais le divin amour est si ardent, et la divine sagesse si éclatante, que tous les êtres spirituels seraient consumés en un instant, si Dieu ne tempérait cette ardeur et cet éclat, en se voilant plus ou moins par des atmosphères spirituelles, afin de proportionner son amour et sa sagesse à l'état de chaque être. Ainsi Dieu, étant toujours présent dans l'intime des êtres spirituels, n'est jamais plus près ou plus éloigné chez l'un que chez l'autre; mais il est plus ou moins voilé, de sorte que l'intensité de la chaleur et de la lumière spirituelles dépend des milieux qu'elles traversent avant de nous affecter. La même chose se reproduit dans le monde matériel, et l'analogie est frappante : En effet, la science prouve qu'aucun être de notre globe ne pourrait supporter ni l'ardeur ni l'éclat de notre soleil, lors même que cet astre serait mille fois plus éloigné de nous qu'il ne l'est réellement, s'il n'existait pas de milieux atmosphériques pour tempérer sa chaleur et sa lumière; que sans ces milieux tous les globes, qui tournent autour de lui, seraient même mis en combustion et en fusion; et que par conséquent l'intensité de la chaleur et de la lumière naturelles dépend des milieux qu'elles traversent avant d'arriver aux objets, et nullement de la distance du soleil à ces objets.

D'un autre côté, si, parmi les êtres de notre globe, les uns vivent dans les airs, d'autres sur la surface du globe, d'autres dans les eaux, et d'autres dans *l'intérieur de la terre*, c'est évidemment parce qu'ils ne sont pas tous susceptibles de recevoir la même intensité de chaleur et de lumière naturelles; mais, outre cela, ceux qui volent dans les airs parcourent des régions plus ou moins élevées, ceux qui sont sur la terre vivent dans des climats plus ou moins tempérés, ceux qui nagent dans les mers se tiennent à des

profondeurs plus ou moins grandes, et ceux qui se cachent dans la terre sont plus ou moins éloignés de la surface; l'analogie nous montre donc encore que, dans un même ciel, les anges ont des demeures qui diffèrent entre elles, selon qu'ils sont aptes à recevoir, d'après les degrés continus, plus ou moins d'amour et de sagesse.

Les habitants de l'enfer le plus profond, opposé au ciel suprême, sont, au contraire, des hommes qui, dans le monde, ont vécu dans les maux et dans les faussetés du troisième degré ou degré des fins. Autant les anges du *ciel suprême* sont purs, autant ces esprits infernaux sont impurs; l'intime renversé, dans lequel ils vivent, est aussi hideux que l'intime des anges du troisième ciel est beau; en un mot, tout dans cet enfer est l'opposé du ciel suprême.

Quant aux deux autres cieux et aux deux autres enfers qui leur sont opposés, on voit aussi, d'après ce qui précède, quels sont leurs habitants.

Les anges du second ciel sont des hommes qui, par leur vie dans le monde, se sont seulement rendus aptes à recevoir l'amour et la sagesse de Dieu dans le degré des causes; et les habitants du second enfer, opposé à ce ciel, sont ceux qui, dans le monde, ont vécu dans les maux et dans les faussetés de ce même degré. Chez ceux-là, l'interne a été remis dans l'ordre; chez ceux-ci il est resté renversé.

Enfin, les anges du premier ciel sont des hommes qui, par leur vie dans le monde, ne se sont rendus aptes à recevoir l'amour et la sagesse de Dieu que dans le degré des effets spirituels; et les habitants du premier enfer, opposé à ce ciel, sont ceux qui, dans le monde, ont vécu dans les maux et dans les faussetés de ce même degré. L'intérieur a été remis dans l'ordre chez ceux-là, et il est resté renversé chez ceux-ci.

Le monde des esprits se trouve placé entre le premier ciel et le premier enfer. Il se compose de tous ceux qui, en sortant du monde naturel, ne sont pas encore assez bons pour entrer dans l'un des cieux, ou pas encore assez pervers pour se précipiter dans l'un des enfers. Dans le premier cas, ils y restent jusqu'à ce qu'ils s'y soient dépouillés des maux et des faussetés qu'ils ont conservés; et dans le second cas, jusqu'à ce qu'ils aient rejeté le peu de bien et de vrai qui leur reste.

Il était indispensable d'entrer dans ces détails préliminaires, avant de nous occuper de l'influx, ou de la manière dont la vie pénètre chez les habitants du monde spirituel, et par suite chez les hommes.

Dieu gouverne tout l'univers par influx. On nomme *influx commun* celui qui concerne l'univers en général, et *influx particulier* celui qui concerne spécialement les habitants du monde spirituel et les hommes. Il est encore d'autres genres d'influx, dont je vous parlerai plus tard ; mais pour le moment il ne sera question que de l'*influx particulier*.

Il est évident que l'ange du ciel suprême reçoit immédiatement, du soleil spirituel, l'amour et la sagesse de Dieu ; car cet ange vit dans son intime, et c'est là que Dieu réside entouré de son soleil spirituel.

Mais les anges du second ciel ne peuvent recevoir immédiatement, du soleil spirituel, l'amour et la sagesse de Dieu ; car ils vivent dans leur interne et non dans leur intime, ou, ce qui est la même chose, ils sont dans les causes et non dans les fins ; et comme il y a seulement contiguïté entre les fins et les causes, et non pas continuité, l'amour et la sagesse de Dieu peuvent, il est vrai, descendre des fins dans les causes, mais par un influx des anges, qui sont dans les fins, chez ceux qui sont dans les causes. Au moyen de cet influx, les anges du troisième ciel communiquent aux anges du second leurs affections qui procèdent de l'amour de Dieu, et leurs pensées qui procèdent de sa sagesse ; mais ces affections et ces pensées qui, chez les premiers, sont relatives aux fins, deviennent seulement relatives aux causes lorsque les seconds les reçoivent. Cela résulte évidemment du degré de vie, ou d'amour et de sagesse, dans lequel sont ces derniers.

Vous avez vu que chez les anges du second ciel l'intime est fermé ; mais comme tout réceptacle intime est par sa nature même un ciel suprême, puisqu'il est formé des plus pures substances de repos de l'atmosphère spirituelle du troisième degré, et que d'ailleurs le ciel est dans l'ange et dans l'homme, quoiqu'il se manifeste hors de l'ange et de l'homme, il en résulte que l'intime des anges du second ciel, fermé pour eux, se trouve ouvert pour les anges du ciel suprême ; c'est là le réceptacle qui leur sert de base,

de contenant et d'affermissement, et c'est de là qu'ils influent dans l'interne des anges du second ciel.

Vous serez sans doute bien étonné en apprenant que des anges, ayant substance et forme, sont dans d'autres anges; mais réfléchissez, je vous prie, un moment sur la nature des substances et des formes spirituelles; écartez de vous les idées d'espace et de temps, et votre étonnement cessera. Quand je vous ai dit plusieurs fois que Dieu est dans l'homme, je ne me servais nullement de métaphore. Dieu est réellement dans l'intime de l'homme, mais il y est voilé dans son soleil spirituel. De même le ciel suprême est tout entier dans l'intime de l'homme, mais il n'y est pas voilé; cependant cet intime étant fermé chez les hommes pendant leur vie dans le monde, et chez les anges et les esprits qui ne se sont pas rendus aptes à recevoir l'amour et la sagesse de Dieu dans le degré des fins, voilà pourquoi ce ciel suprême ne se manifeste pas à leurs yeux; mais si leur intime s'ouvrait, ils seraient à l'instant dans ce ciel, parce que ce ciel est pour eux renfermé dans leur intime. C'est du reste ce dont vous pourrez plus tard vous convaincre pleinement, lorsque nous entrerons dans des détails sur les objets du monde spirituel. Or, si tout le ciel suprême est en général dans l'intime de l'ange du second ciel, pourquoi s'étonner que des anges de ce ciel suprême fassent dans cet intime leur résidence habituelle? Oui, mon cher monsieur, dussiez-vous être encore plus surpris! oui, vous et moi, nous avons non-seulement Dieu et le ciel suprême en nous, mais nous y avons encore le monde spirituel tout entier; nous avons Dieu et le ciel suprême dans notre intime, et l'enfer le plus profond dans notre intime renversé, le second ciel dans notre interne, et le second enfer dans notre interne renversé, le premier ciel dans notre intérieur, et le premier enfer dans notre intérieur renversé; et enfin, tout le monde intermédiaire dans notre homme-esprit, tel qu'il est maintenant, c'est-à-dire, imprégné d'affections et de pensées terrestres; et c'est parce qu'il en est ainsi qu'il arriverait, si demain nous quittions ce monde, que nous serions aussitôt, et sans qu'il y ait eu pour cela aucun transport ni aucun trajet, que nous serions, dis-je, au milieu du monde des esprits, avec nos mêmes affections et nos mêmes pensées, et que plus tard nous irions soit dans l'un des

cieux, soit dans l'un des enfers, selon que par notre vie ici-bas nous nous serions rendus aptes à recevoir, dans un degré plus ou moins élevé, soit l'amour et la sagesse de Dieu, soit la haine et la folie qui proviennent de l'amour de soi et de la propre intelligence. Mais revenons à notre discussion.

Si l'ange du ciel suprême n'était pas dans l'intime d'un ange du second ciel, il ne pourrait subsister, et les parties de son corps se dissiperaient comme des gaz qui ne sont plus comprimés. En effet, l'ange du ciel suprême, vivant dans son réceptacle intime, s'est dépouillé successivement des autres réceptacles qui recouvraient cet intime, et par conséquent du réceptacle interne qui en était l'enveloppe immédiate; il n'y aurait donc plus d'enveloppes pour maintenir en cohésion permanente les parties de son corps, si ces réceptacles n'étaient pas remplacés; or, c'est ce qui arrive pour le réceptacle interne en ce que cet ange, aussitôt qu'il a dépouillé son interne, réside dans l'intime d'un ange du second ciel; et comme ce dernier ange vit dans son interne, cet interne sert à l'ange du ciel suprême de base, de contenant et d'affermissement.

Il est vrai que l'interne de l'ange du second ciel n'a guère plus de consistance que l'intime de l'ange du ciel suprême, car la seule différence qui existe entre ces deux réceptacles, c'est que l'un est formé de substances de repos de l'atmosphère du second degré, et l'autre de substances de repos de l'atmosphère du troisième degré. Mais remarquez que, par suite de la même loi, l'ange du second ciel a lui-même pour résidence l'intérieur d'un ange du premier ciel qui lui sert de base, de contenant et d'affermissement; et que l'ange du premier ciel réside aussi de la même manière dans un esprit du monde intermédiaire. Toutefois, quoique ces divers réceptacles soient toujours de moins en moins déliés quant aux substances qui les composent, ils n'auraient cependant encore aucune consistance, et se dissiperaient tous, s'ils ne reposaient enfin sur une base stable; et cette base solide, c'est l'homme que l'esprit du monde intermédiaire a lui-même pour contenant et pour affermissement. Ainsi, d'après cette loi de l'ordre, on peut s'expliquer comment les êtres spirituels, en de certaines circonstances, peuvent descendre des régions supérieures du monde spirituel dans des régions inférieures, et apparaître même devant les hommes

dont les yeux spirituels sont ouverts ; on peut aussi s'expliquer pourquoi notre esprit ou homme-esprit, en quittant son enveloppe terrestre, ne se dissipe pas comme une vapeur, puisqu'il trouve chez l'habitant de notre monde un réceptacle qui lui sert alors de base, de contenant et d'affermissement.

Si l'ange du ciel suprême ne peut subsister sans être dans l'intime d'un ange du second ciel, d'un autre côté l'ange du second ciel ne pourrait pas vivre s'il n'y avait dans son intime un ou plusieurs anges du troisième ciel ; car la vie se compose d'affections et de pensées ; et, d'après ce qui précède, les affections et les pensées ne peuvent parvenir à cet ange que par l'intermédiaire des anges du ciel suprême.

J'ai dit qu'il y a dans l'intime de cet ange un ou plusieurs anges du troisième ciel ; ceci exige quelques explications :

L'ange du second ciel recevant du ciel suprême ses affections et ses pensées, si son intime était toujours occupé par un seul ange ou par les mêmes anges, il ne serait plus lui-même qu'un automate obligé de suivre toutes les impulsions qu'on lui donne. Mais chaque ange jouissant de la liberté et de la rationalité, facultés qui lui sont propres, peut s'approprier ou rejeter les affections et les pensées qu'il reçoit des Anges qui sont dans son intime. Alors ceux de qui procèdent les affections et les pensées qu'il rejette, ne se trouvant plus en correspondance avec lui, sont portés par cela même à le quitter, et il en survient d'autres qui sont plus en harmonie avec lui. C'est ainsi que l'ange du second ciel a réellement une vie qui lui est propre.

Vous voyez, d'après tout ce qui précède, que les anges du troisième ciel sont dans ceux du second, comme les fins sont dans les causes, ou plutôt comme les causes sont dans les effets ; car en considérant le second ciel comme un effet, le ciel suprême est la cause et le soleil spirituel est la fin, de même qu'en considérant le ciel suprême comme un effet, le soleil spirituel est la cause et Dieu est la fin. Or, de même que la cause est en dehors de l'effet, quoique étant dans l'effet, de même aussi les habitants du troisième ciel sont en dehors des habitants du second ciel, quoiqu'ils soient dans leur intime.

L'intime des anges du second ciel étant fermé, il en résulte que

dans leur état normal ces anges ne voient ni ceux du ciel suprême ni ce ciel. Je dis dans leur état normal; car il existe des lois de permission, prévues de toute éternité, et appartenant aussi à l'ordre, et d'après ces lois il peut en certains cas s'ouvrir une communication non-seulement entre ces deux cieux, mais encore entre toutes les parties du monde spirituel, et même entre ce monde et le nôtre. C'est ainsi que l'homme dans son état normal ne peut voir le monde spirituel, et que cependant il arrive qu'en certains cas sa vue spirituelle s'ouvre, et qu'alors il voit des objets et des habitants de ce monde spirituel. Quand donc Dieu juge à propos d'ouvrir l'intime des anges du second ciel, ils sont en communication réelle avec les anges du ciel suprême; mais, hors ce cas, la communication n'existe entre eux que par l'influx particulier et selon les correspondances.

Ce que je viens de dire du second ciel par rapport au troisième s'applique au premier par rapport au second; j'ajouterai seulement que les affections et les pensées que transmettent les anges des cieux supérieurs, bien qu'elles soient intimes et internes, ou relatives aux fins et aux causes, sont transformées en affections et en pensées du premier degré, ou relatives aux effets spirituels, lorsqu'elles sont reçues par les anges du premier ciel.

L'influx particulier se transmet ensuite, d'après les mêmes lois, au monde des esprits. Ceux qui séjournent dans ce monde sont destinés à habiter plus tard, soit l'un des cieux, soit l'un des enfers, selon qu'ils se sont rendus aptes, pendant leur vie sur terre, à recevoir ou à rejeter l'amour et la sagesse de Dieu dans leurs différents degrés. Mais, comme ils sont encore imprégnés d'affections et de pensées terrestres quoiqu'ils soient débarrassés de leur corps matériel, leur intime, leur interne et leur intérieur, ne peuvent être complètement ouverts, soit pour la vie du ciel, soit pour la vie de l'enfer, qu'après qu'ils ont repoussé ces affections et ces pensées. Ils vivent dans ce monde intermédiaire, et par l'influx qu'il reçoivent des cieux, et par un influx contraire qui leur vient des enfers, influx dont je vais maintenant parler.

Vous avez déjà vu que l'homme, par sa chute, avait détruit en lui l'ordre de la création, et que par le changement de l'amour de Dieu en amour de soi ou en haine contre les autres, et par le

changement de la sagesse de Dieu en propre intelligence ou en folie, il s'était formé en lui un ordre renversé, qui eut ses réceptacles pour les trois degrés de haine et de folie, ou du mal et du faux. Vous avez vu aussi que de là étaient résultés trois enfers opposés aux trois cieux, le plus profond enfer consistant en haines et en folies intimes ou relatives aux fins, le second enfer en haines et en folies internes ou relatives aux causes, et le premier enfer en haines et en folies intérieures ou relatives aux effets spirituels. De l'enfer le plus profond procède donc aussi par réaction un influx; mais cet influx opérant sur les deux autres enfers et sur le monde des esprits, en sens inverse de l'influx du ciel suprême sur les deux autres cieux et sur ce monde des esprits, je crois inutile de rentrer dans tous les détails que je vous ai donnés. Vous reconnaîtrez d'ailleurs facilement que chez les esprits du monde intermédiaire, leur intime renversé renferme des démons de l'enfer le plus profond, leur interne renversé des démons du second enfer, et leur intérieur renversé des démons du premier enfer. Vous reconnaîtrez aussi, avec la même facilité, que l'habitant de l'enfer le plus profond a pour base, pour contenant et pour affermissement l'intime renversé de l'habitant du second enfer; celui du second enfer, l'interne renversé de l'habitant du premier enfer; et celui du premier enfer, l'intérieur renversé de l'habitant du monde des esprits : si cependant ceci vous offrait quelque difficulté en raison de la position inverse que présentent les enfers, il vous suffirait de comparer cette position à celle des antipodes, et l'analogie aurait bientôt fait disparaître la difficulté.

Par l'effet de ces deux influx opposés, les habitants des cieux et ceux des enfers ont pour base, pour contenant et pour affermissement ceux du monde intermédiaire ; mais cette base étant, comme les précédentes, d'une nature spirituelle, n'offrirait encore aucune consistance, et tout se dissiperait et s'évanouirait, anges, démons et esprits, si elle ne reposait, comme je l'ai déjà dit, sur une base stable. Cette base, qui complète l'édifice, c'est l'homme au moyen de son corps matériel. Dans l'homme sont des esprits bons et mauvais, qui lui transmettent des affections bonnes et mauvaises et des pensées pures et impures; et comme les Esprits renferment en eux des anges et des démons, ces anges et ces démons

sont aussi chez l'homme dans les divers réceptacles que renferme son homme-esprit. Sans les affections et sans les pensées qui lui sont transmises du monde spirituel, et qui se transforment, lorsqu'il les reçoit, en affections et en pensées naturelles, l'homme ne pourrait pas vivre, car la vie de l'homme consiste en affections et en pensées; mais pour que l'homme fût homme et non pas un automate, il a reçu en propre la liberté et la rationalité, et c'est au moyen de ces deux facultés qu'il s'approprie ou rejette les affections et les pensées qui lui viennent du monde spirituel par les deux influx. D'un autre côté, sans l'homme les êtres spirituels ne pourraient subsister, puisqu'il leur faut de toute nécessité une base, un contenant et un affermissement.

Ces considérations générales sur l'influx particulier vont soulever de nombreuses questions que je traiterai successivement dans d'autres lettres; cependant je ne terminerai pas celle-ci, bien qu'elle soit déjà longue, sans tirer de cette discussion une conséquence qui ne vous aura pas échappé, mais qui néanmoins exige par son importance quelques explications.

Puisque le monde spirituel ne saurait exister ni subsister sans le monde naturel, il en résulte que si celui-ci était détruit entièrement, sa destruction entraînerait nécessairement celle de l'autre, de sorte qu'il ne resterait absolument rien de ce qui a été créé.

Ceux qui jusqu'à présent ont admis et prêché le dogme erroné de la fin du monde, ont pu trouver créance, même chez des personnes qui faisaient usage de leur entendement, parce qu'on était dans une ignorance complète sur cette liaison étroite qui existe entre les deux mondes, et qui fait que l'un ne peut pas subsister sans l'autre. La fin du monde n'offrait alors à l'idée que la destruction de la partie matérielle de l'univers, la partie spirituelle ne devant pas cesser pour cela de subsister. Mais, lorsqu'on connaît ce lien intime qui ne fait des deux mondes qu'un seul tout cohérent, il devient impossible d'admettre la destruction complète de l'univers matériel, puisque Dieu ne pourrait le détruire sans qu'il y eût en même temps destruction complète de l'univers spirituel. Que Dieu détruise une partie de ce qu'il a fait pour la conservation et l'amélioration de l'autre partie, cela, je le répète, peut se concevoir; mais qu'il détruise tout ce qu'il a fait sans qu'il en reste aucun

vestige, c'est ce qu'on ne pourrait admettre sans accuser Dieu d'imprévoyance et de légèreté.

D'ailleurs, pour détruire l'univers matériel, ne faudrait-il pas que Dieu employât des moyens inverses de ceux dont il s'est servi pour le construire? Comment, en effet, faire disparaître ces masses qui gravitent dans l'espace?... Les lancerait-il dans le cahos? mais nous avons vu que le cahos, tel du moins qu'on le conçoit communément, n'est qu'un mot, et n'a jamais pu exister. Il faudrait donc que l'univers matériel disparût, ou, en d'autres termes, il faudrait qu'il fût après sa dissolution ce qu'il était avant sa construction, sinon la matière existerait toujours, quoique sous une autre forme. Alors ce ne serait plus ce qu'on entend vulgairement par la fin du monde; ce serait un changement de forme, un bouleversement général dans lequel disparaîtrait le genre humain; mais ce ne serait pas l'anéantissement de la matière. Or, où était l'univers avant sa création? Nous l'avons reconnu précédemment, il était dans le sein de Dieu. Et la matière, qu'était-elle avant d'avoir les formes qu'elle nous présente? Nous l'avons aussi reconnu, et la science moderne le prouve, elle ne se composait que de fluides aériformes. Il faudrait donc que l'émanation qui, en sortant de Dieu, a pris des formes si variées pour constituer, par une succession de longues périodes, ce vaste et bel univers, il faudrait, dis-je, que cette émanation revînt à son état premier, en suivant une marche inverse, et rentrât ainsi dans le sein de Dieu sans manifestation extérieure. Alors Dieu aurait travaillé en vain, et toute son œuvre serait à recommencer. Une telle supposition pourrait-elle être admise?

Reste une objection. Bien des gens diront sans doute aujourd'hui : Comment le Monde spirituel pourra-t-il contenir les millions d'âmes que chacun des millions de globes terrestres lui envoie chaque jour, si cet envoi quotidien doit se continuer perpétuellement, surtout lorsqu'on admet que les âmes sont des substances et des formes spirituelles? Comment loger tant de corps spirituels? Cette objection, il est vrai, n'a rien de sérieux, et vous ne me la feriez sans doute pas; mais je la signale moi-même ici, parce qu'elle m'a été présentée plusieurs fois par des hommes qui avaient donné des preuves d'intelligence, et qui étaient doués d'un jugement sain.

Si l'on voulait réfléchir un instant sur la nature du spirituel, qui ne saurait être en aucune manière soumis aux lois de l'espace, on se garderait bien de faire une telle objection; mais habitués que nous sommes à vivre dans l'espace et le temps, et à rapporter tout à l'espace et au temps, nos premières idées se ressentent toujours des impressions que nous en recevons; il n'est donc pas étonnant qu'une semblable objection se présente à notre esprit, dès qu'on nous parle d'une telle immensité d'êtres spirituels. Mais lorsque nous faisons abstraction de l'espace et du temps, il nous devient facile de comprendre que le monde spirituel, quoique contenu dans le monde naturel, pourrait renfermer non-seulement toutes les âmes que les globes terrestres lui enverront pendant l'éternité, mais un bien plus grand nombre encore, s'il était possible, sans que les habitants y fussent à l'étroit. Il suffit pour cela de se rappeler que le monde spirituel est contenu dans le monde naturel comme la cause est contenue dans l'effet, et que le spirituel n'étant pas soumis aux entraves de l'espace, chacune des parties de l'autre monde est toujours susceptible de prendre tout le développement qui lui est nécessaire, sans que ce développement soit pour cela préjudiciable aux autres parties, sous le rapport de l'apparence d'espace dont on jouit dans ce monde spirituel.

Aux considérations que je viens de vous présenter en faveur de l'indestructibilité de l'univers matériel, je pourrais en ajouter plusieurs autres; mais ce serait, je crois, inutile; car plus nous avancerons dans l'examen des choses spirituelles, et plus vous reconnaîtrez l'intime connexion qui rend les deux mondes indispensables l'un à l'autre. Combien, d'ailleurs, cette pensée que l'univers matériel subsistera toujours, n'offre-t-elle pas de douces consolations pour ceux qui se plaisent à l'embellir! Quelle impulsion bienfaisante ne produirait-elle pas, si elle était généralement admise! Et cependant elle est gravée dans le cœur de l'homme; que chacun sonde le sien, et une voix *intérieure lui répondra* que Dieu n'a pas créé cet univers pour le détruire. Quoi! Dieu se serait amusé à construire le monde pour le renverser, comme fait un enfant du château de cartes qu'il a bâti! Non, Dieu n'est pas insouciant; non, Dieu n'est pas capricieux. Il est l'amour même et la sagesse même; c'est de son amour qu'il a tiré l'univers, et c'est par sa sagesse

qu'il l'a créé en suivant les lois mêmes de cette sagesse, c'est-à-dire, les lois de son ordre divin. Mais d'après ces lois, l'homme, pour qui il a été créé, fut doué du libre arbitre, sans lequel il n'eût été qu'un automate; il a fait un mauvais usage de cette précieuse faculté, et il s'est entièrement dégradé; la dégradation de l'humanité a jeté le trouble dans le monde spirituel, ainsi que nous l'avons vu; et le monde naturel, qui est subordonné au monde spirituel selon les lois de la correspondance, a subi une altération analogue. Voilà la cause réelle de l'état que nous offre maintenant le monde que nous habitons. Mais Dieu, dans sa sagesse infinie, avait prévu cette chute de l'homme ; et il avait, dans son amour sans bornes, pourvu aux moyens de le sauver en le réhabilitant. C'est par cette réhabilitation de l'homme en particulier, d'où résultera la réhabilitation de l'humanité en général, que notre monde parviendra lui-même insensiblement à l'état de splendeur auquel il a été destiné. Il est sorti maintenant d'une longue et triste période descendante, pour entrer dans une belle et glorieuse période qui n'aura point de fin.

Agréez, etc.

LETTRE XI.

Chaque Division générale du Monde Spirituel a la Forme Humaine. — S'ensuit-il que l'Univers Naturel ait aussi cette Forme? — Simple coup d'œil sur cet Univers tel que l'Astronomie moderne le présente. — Existe-t-il un Soleil Central autour duquel tournent tous les autres Soleils? — L'Univers n'est point infini, quoiqu'il s'étende indéfiniment.

Ce monde spirituel que nous venons d'explorer dans ses généralités, il vous tarde, mon cher monsieur, de le connaître dans ses détails. Cette avidité de savoir me fait plaisir, et je voudrais la satisfaire dès aujourd'hui; car il me tarde aussi, à moi, de vous expliquer quelle est l'existence de l'homme, lorsque quittant cette terre il entre dans le monde des esprits; mais la nature même de notre discussion exige que je n'aille que pas à pas. Des vérités ne peuvent être bien comprises qu'autant que celles sur lesquelles elles s'appuient ont été d'abord développées et ensuite admises. Il ne me reste, il est vrai, que très-peu de vérités à vous présenter, pour que vous soyez en état de comprendre l'existence de l'homme après la mort; mais toujours est-il qu'il est indispensable que vous les connaissiez, et que vous les admettiez.

Celle que je vais maintenant établir pourra d'abord exciter votre étonnement, mais la moindre réflexion vous fera bientôt reconnaître qu'elle est la conséquence de celles que vous avez déjà adoptées.

La voici :

Chaque division générale du monde spirituel a la forme humaine, et le monde spirituel dans son ensemble présente aussi cette forme.

Vous avez reconnu que Dieu est l'Homme Même ou l'Archétype, et vous avez précédemment vu que tout ce qui existe ici-bas

tend à reproduire, par des nuances insensibles, la forme du type primitif. S'il en est ainsi dans notre monde, à plus forte raison doit-il en être de même dans le monde spirituel, où la vie réside délivrée des entraves de la matière. D'ailleurs, puisque le monde spirituel est l'émanation de Dieu, et que nul objet ne peut réellement exister sans avoir une forme, quelle autre forme pourrait avoir ce monde, si ce n'est la forme du principe dont il procède?

Examinons donc le monde spirituel d'abord dans ses divisions générales.

Lorsque je vous ai développé la création, je me suis servi du mot *sphère*, parce que c'est celui qu'on emploie ordinairement en fait d'émanations; mais je n'ai pas prétendu dire par là que les émanations sorties de Dieu-Homme aient formé des sphères proprement dites, telles que celles qui résulteraient d'un corps composé de parties homogènes, et ayant lui-même une forme parfaitement sphérique. La forme que doivent prendre des émanations, lorsque aucune cause étrangère ne s'y oppose, est évidemment celle de leur principe lui-même. Les trois atmosphères spirituelles, qui ont constitué les trois cieux, étant des émanations de Dieu-Homme, se sont donc développées selon la forme de leur principe.

Ainsi le Ciel suprême, constitué par l'atmosphère spirituelle du troisième degré, a la forme d'un homme; et c'est sous cette forme qu'il se présente, dans son ensemble, aux yeux de la Divinité.

Le second Ciel, constitué par l'atmosphère spirituelle du second degré, a aussi la forme d'un homme; et comme il enveloppe en tous sens le ciel suprême, c'est sous cette forme qu'il se présente, dans son ensemble, aux yeux de Dieu et des Anges du Ciel suprême.

Il en est de même du premier Ciel; constitué par l'atmosphère spirituelle du premier degré, il a la forme d'un homme; et comme il enveloppe en tous sens le second Ciel, c'est sous cette forme qu'il se présente, dans son ensemble, aux yeux de Dieu et des Anges des cieux supérieurs.

Les trois cieux, ayant ainsi la forme humaine, étant par leur nature même l'un au dedans de l'autre, et ayant Dieu pour centre commun, présentent donc, dans leur ensemble, aux yeux de Dieu,

la forme d'un seul homme. Le premier ciel est l'extérieur de cet organisme spirituel, le second ciel en est l'interne, et le ciel suprême en est l'intime.

Mais vous avez vu que, par le fait de l'homme, il s'était formé, à l'opposite de cet organisme spirituel, un organisme renversé qui a été appelé enfer. Vu dans son ensemble, chacun des trois enfers présente aussi la forme d'un homme; mais cette forme, au lieu d'être celle de l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, est celle d'un homme-monstre. Ces trois enfers réunis se présentent de même sous la forme d'un seul monstre humain ; le premier enfer est l'extérieur de cet organisme, le second enfer en est l'interne, et l'enfer le plus profond en est l'intime.

Le Monde des esprits étant un organisme spirituel mixte, présente dans son ensemble une forme qui tient le milieu entre la véritable forme humaine et la forme d'un monstre humain.

Je n'insisterai pas davantage sur ces vérités; il vous sera très-facile de reconnaître qu'elles sont les conséquences rigoureuses des principes que j'ai précédemment exposés. Toutefois, je dois dès à présent aller au-devant d'une objection qui se présente elle-même et qui ne vous échapperait pas.

« Le monde spirituel, pourriez-vous dire, étant dans le monde naturel comme la cause est dans l'effet, et ayant donné à celui-ci la forme qu'il nous présente, puisque la matière n'a par elle-même aucune forme, il en résulte que si l'univers spirituel a la forme humaine, l'univers matériel doit avoir aussi cette forme. Or, je ne pense pas qu'une telle thèse puisse être soutenue. Ne sait-on pas que la terre que nous habitons est un sphéroïde ? Les lois principales qui régissent notre système planétaire sont maintenant connues. On sait que les planètes tournent autour du soleil en parcourant des orbites dont les traces sont déterminées; que chaque satellite tourne autour de sa planète en parcourant aussi une orbite ; et l'analogie est là qui nous indique qu'il doit en être de même dans les autres systèmes solaires. Comment, en présence de ces connaissances acquises, pourrait-on démontrer que l'univers matériel a la forme humaine? Il me semble qu'il y a impossibilité absolue. C'est en vain que je chercherais cette forme dans l'ensemble de notre univers, je ne verrais rien qui pût seulement en approcher. »

Voilà, je crois, l'objection dans toute sa force.

Swedendorg, dont je ne fais dans mes lettres que développer les sublimes théories, ne s'explique pas, il est vrai, sur la forme de l'univers matériel; cependant ses théories nous conduisant à la conséquence qui fait le sujet de l'objection, je vais examiner s'il est réellement impossible, comme il le semble au premier abord, que l'univers matériel ait la forme et la constitution du corps humain.

Pour quiconque possède quelques notions d'astronomie, il est évident que, malgré ses neuf mille lieues de circonférence, notre globe n'est cependant qu'un point dans l'espace. L'orbite même de la terre, qui est de plus de deux cent dix millions de lieues, n'est encore qu'un point par rapport à l'immensité de l'univers; en effet, si les étoiles nous paraissent tout-à-fait immobiles pendant le cours de l'année, quoiqu'elles devraient, d'après le mouvement de la terre, répondre à différentes positions de la voûte céleste, c'est évidemment parce que notre globe, malgré les deux cent dix millions de lieues qu'il parcourt dans l'espace, est à leur égard comme s'il n'avait aucun mouvement. Mais il y a plus encore, c'est que l'ensemble de notre système solaire, dont l'orbite seule d'Uranus a quatre milliards de lieues, n'occuperait réellement lui-même qu'une partie presque imperceptible de l'univers, si cet univers est comparé au corps de l'homme. Ceci n'est pas un paradoxe; c'est une vérité que le télescope a si bien dévoilée qu'on ne saurait la mettre en doute. Un simple coup d'œil sur l'univers, tel ne l'astronomie moderne nous le présente, va sur-le-champ vous en convaincre.

L'antiquité, celle du moins dont il nous reste quelques monuments historiques, ne comptait que mille vingt-deux étoiles fixes. Mais, dès que le télescope fut découvert, une multitude innombrable d'astres, jusqu'alors invisibles, se présentèrent aux regards étonnés des observateurs. L'abbé de la Caille, dans un tiers de la voûte céleste, en compta dix mille dont il donna le catalogue, ce qui en supposait pour la voûte entière trente mille. La théorie des nébuleuses vint ensuite en augmenter considérablement le nombre; puis le télescope se perfectionnant de plus en plus, dans une seule bande de la voie lactée, d'une étendue de quinze degrés de long sur deux de large, Herschell en compta cinquante mille; enfin ce

célèbre astronome présume que le nombre des étoiles pouvait aller à soixante-quinze millions *(a)*.

Voilà donc déjà soixante-quinze millions de systèmes solaires, dont le nôtre n'est peut-être qu'un des moins étendus; mais admettons pour lui une moyenne proportionnelle, toujours serait-il qu'il ne constituerait que la soixante-quinze millionième partie de l'univers ; or, je vous demande si la soixante-quinze millionième partie du corps de l'homme ne serait pas déjà presque imperceptible?

Mais qui oserait dire qu'il n'y a que soixante-quinze millions de soleils répandus dans l'espace, lorsque l'intervalle qui sépare de nous les étoiles est d'une telle immensité qu'il effraye même l'imagination? Huygens trouva que la distance où nous sommes de la plus voisine des étoiles était de 961,681,878,200 lieues *(b)*. D'autres astronomes ayant ensuite porté leurs investigations sur des étoiles particulières, celle qu'observa Lalande était à 6,771,770,000,000 de lieues *(c)*; celle de Bailly à 7,160,906,080,000 lieues *(d)*; celle d'Euler, à près de quatorze mille milliards de lieues. Ce savant, dans ses *Lettres à une princesse d'Allemagne*, a calculé qu'un rayon de lumière partant de cette étoile mettrait six ans, malgré son incroyable vélocité, pour arriver jusqu'à nous; s'il était possible, ajoute-t-il, qu'un coup de canon, parti de ce corps céleste, pût être transmis jusqu'à nous, il s'écoulerait cinq millions quatre cent mille ans avant qu'il parvînt à nos oreilles *(e)*. Une autre étoile, qui fut observée par Lambert, était à plus de dix-sept mille milliards de lieues *(f)*. Enfin, le docteur Derham, chanoine de Windsor, qui observa les nébuleuses en 1732, reconnut qu'elles étaient aussi éloignées des étoiles fixes que ces étoiles le sont elles-mêmes de notre globe *(g)*.

(a) Journal de Physique, tom. XXX, pag. 14.

(b) Analyse du *Cosmotheos*, faite par Fontenelle, Acad. des Sciences, année 1717, Histoire, pag. 63.

(c) *Astronomie*, tom. III, pag. 169.

(d) *Histoire de l'Astronomie moderne*, tom. III, pag. 61.

(e) Tom. I, pag. 84.

(f) *Système du monde*, pag. 99.

(g) *Transactions philosophiques* de l'année 1733.

Si des trente mille étoiles de l'abbé de la Caille, on est parvenu, par le perfectionnement du télescope, aux soixante-quinze millions d'Herschell, à quel nombre une étendue aussi immense ne permet-elle pas de supposer qu'on parviendrait au moyen de nouveaux perfectionnements? Et si l'on découvrait un instrument qui fût au télescope ce que le télescope est à l'œil nu, ce ne serait plus par millions qu'il faudrait compter les soleils qui éclairent l'univers, ce serait par des milliards. On peut donc, sans craindre d'être taxé d'exagération, avancer qu'en comparant l'univers matériel au corps de l'homme, notre système solaire n'en formerait qu'une partie presque imperceptible.

Que conclure de là ? C'est que si l'on continue à comparer l'univers au corps de l'homme, on est alors forcé de reconnaître que tous les mouvements des globes qui tournent autour de notre soleil, mouvements qui nous paraissent si grandioses, ne peuvent même plus être discernés ; c'est qu'alors toutes ces masses non-seulement ne doivent plus paraître changer de position, mais que chacune doit encore être confondue avec son centre commun, et ne sembler faire avec lui qu'un seul corps à peine visible.

En présence de tous ces faits révélés par le télescope, que devient l'argument tiré des circonvolutions des planètes et de leurs satellites? Mais il n'est pas étonnant qu'on se récrie à la première idée de l'univers sous une forme humaine ; n'a-t-il pas paru longtemps incroyable que la terre soit ronde? Qu'aurait pensé un savant du moyen âge, si l'on eût avancé devant lui cette vérité, qui est maintenant incontestable? Que penserait encore un villageois de la Suisse, auquel on dirait que la terre est comme une orange, et que sa surface n'offre pas plus d'aspérité que ce fruit, lorsque ce villageois n'aurait qu'à lever les yeux pour se voir entouré de montagnes en formes d'aiguilles, et pour contempler le gigantesque Mont Blanc? Gardons-nous donc de juger sur les apparences ; l'expérience du passé nous prouve assez combien elles sont trompeuses ; soyons sur ce point plus circonspects que nos devanciers,

Je viens de comparer l'univers matériel au corps de l'homme, et j'ai prouvé mathématiquement que, dans l'hypothèse de l'univers matériel sous forme humaine, notre système solaire tout entier, quelque vaste qu'il soit, et quelque grandioses que paraissent les

mouvements de ses planètes, ne correspondrait cependant qu'à une partie presque imperceptible du corps de l'homme.

Je vais maintenant montrer que dans les parties presque imperceptibles du corps de l'homme, il s'opère des mouvements analogues à ceux qui s'exécutent dans les systèmes solaires correspondants. Cette seconde proposition paraît au moins aussi extraordinaire que la première; mais d'après ce que nous venons de voir, quel est le savant qui oserait la nier? Si le télescope a fait faire de si belles découvertes dans le champ de l'espace indéfiniment grand, le microscope ne lui cède en rien sur ce point, et chaque jour on découvre avec lui de nouvelles merveilles dans le champ non moins surprenant de l'espace indéfiniment petit.

Il est généralement reconnu que la porosité est une qualité inhérente à la matière; ainsi tous les corps sans aucune exception sont poreux. Or, s'il y a des interstices entre les diverses molécules d'un corps, combien n'en doit-il pas exister avant qu'on parvienne jusqu'aux parties qui échappent même aux meilleurs microscopes? Et quand on réfléchit à l'excessive petitesse de ces parties, quels intervalles relativement immenses ne doit-il pas y avoir entre elles? L'on conçoit d'après cela que tout ce que nous avons dit au sujet de l'indéfiniment grand, peut également s'appliquer à l'indéfiniment petit; car les distances qui séparent les objets de l'un sont proportionnelles aux distances qui séparent les objets de l'autre.

Si vous ne connaissiez déjà les choses merveilleuses qu'on découvre avec le microscope dans le domaine de l'indéfiniment petit, j'en aurais tracé un tableau à l'appui de ma proposition ; veuillez donc seulement rappeler à votre mémoire les principales expériences microscopiques, et ma proposition cessera de vous paraître extraordinaire.

Un physicien, qui est loin sans doute de connaître les écrits de Swedenborg, a publié sur le mouvement orbitaire des atomes une théorie qui confirmerait en quelque sorte celle que je vous présente. M. Gaudin, en effet, suppose que les atomes des corps, maintenus à des distances très-grandes relativement à leurs dimensions, exécutent les uns autour des autres des mouvements *analogues* à ceux d'un système planétaire.

Quelque imparfait que soit encore le microscope, si l'on parve-

nait à vérifier la théorie de M. Gaudin, on trouverait sans doute de l'analogie entre les mouvements de ce qu'il appelle les atomes des corps et ceux d'un système planétaire; mais si ensuite on portait les investigations sur les particules du corps humain, on trouverait plus que de l'*analogie*; l'on verrait qu'il y a *similitude*. Voici sur quoi je me fonde : Tous les objets de la nature, ainsi que je l'ai déjà dit, tendent plus ou moins à reproduire la forme humaine, qui est celle du Créateur; il serait donc conforme à nos principes, qu'on trouvât quelque analogie entre les mouvements des particules des corps et ceux d'un système planétaire; mais comme il n'y a que l'homme seul qui ait la forme de Dieu, si l'univers matériel, comme je le suppose, a été créé selon cette forme, c'est seulement dans les particules du corps humain, qu'on pourrait reconnaître une similitude parfaite entre leurs mouvements orbitaires et ceux des systèmes solaires.

Si je vous ai parlé de la théorie de M. Gaudin, c'est pour vous montrer que la science elle-même commence à entrer dans une voie, qui pourra la conduire à de grandes découvertes. La science est depuis longtemps embarrassée d'une foule de systèmes qui s'entrechoquent et se détruisent; elle comprend qu'il ne doit y en avoir qu'un qui soit vrai, et que le vrai système sera celui qui se distinguera des autres, par son extrême simplicité, sa grande économie et son universalité. Moins une machine a de rouages et mieux elle fonctionne.

L'objection au-devant de laquelle je suis allé nous a déjà conduits bien loin; mais, puisque la question de l'univers matériel sous une forme humaine a été soulevée, continuons à nous en occuper.

Comme tout doit tendre à l'unité, et que chaque étoile fixe est un soleil vers lequel gravite un système de planètes, certains astronomes sont portés à croire qu'il existe un soleil central vers lequel gravitent aussi tous les autres soleils.

Que doit-on penser de ce soleil? Existe-t-il réellement?

Au premier abord, l'existence d'un soleil central paraît assez vraisemblable; elle semble même en parfait accord avec la théorie spirituelle que je vous ai développée; en effet, puisqu'il n'y a qu'un soleil spirituel, centre de tout l'univers immatériel, ne de-

vrait-il pas y avoir aussi un soleil naturel pour centre de tout l'univers matériel? Quelque fortes que soient ces probabilités, vous allez bientôt reconnaître qu'elles disparaissent devant un examen approfondi.

Les astronomes, qui sont portés à croire qu'il existe un soleil central, fondent leur raisonnement sur l'analogie des planètes à satellites. Puisque, disent-ils, des planètes tournent autour du soleil, en entraînant avec elles leurs satellites, pourquoi chaque soleil ne tournerait-il pas autour d'un soleil central, en entraînant de même avec lui tous les globes qui constituent son système?

D'abord, il n'y a pas ici une analogie complète. En effet, les planètes et les satellites sont de même nature, puisque les unes et les autres sont des terres, et elles diffèrent de leur soleil en ce que celui-ci est un globe de feu; ce sont donc des corps semblables qui tournent autour d'un corps dissemblable, pour recevoir de lui chaleur et lumière. Il n'en est plus de même, lorsqu'on suppose les systèmes solaires tournant autour d'un soleil central; les soleils ne sont pas de la même nature que les globes qu'ils entraîneraient avec eux; et, en outre, ils ne différeraient pas de l'astre central autour duquel ils tourneraient; car on ne saurait faire de cet astre central autre chose qu'un vaste globe de feu pour alimenter les autres soleils, qui sont aussi des globes de feu. Si, au contraire, on supposait ce soleil d'une nature supérieure à celle des autres soleils, on risquerait beaucoup d'en faire le principe de toute la nature, et de tomber ainsi dans le matérialisme.

Ensuite, on voit clairement que le soleil de chaque système est indispensable aux globes qui tournent autour de lui, puisqu'il leur transmet la chaleur et la lumière qui leur sont nécessaires; mais on ne voit pas aussi bien à quoi servirait aux millions de soleils de dépendre d'un soleil central.

Dans l'impuissance où sont les savants de concevoir comment l'univers matériel peut se soutenir, ils voudraient se tirer d'embarras, en rattachant par les lois de la gravitation tous ces soleils à un centre commun; mais avec ce rouage de plus, seront-ils même parvenus à diminuer la difficulté? Concevront-ils mieux comment ce globe central est lui-même soutenu? D'ailleurs que deviendrait l'univers matériel dans une telle hypothèse? Ne serait-ce pas un

tout composé de parties à peu près semblables? Car cet univers, dans son ensemble, n'offrirait alors que la répétition de ce qui se passe dans ses parties; or on sait que la perfection d'une unité consiste dans la diversité, et surtout dans la belle harmonie de toutes ses parties. Bientôt vous reconnaîtrez que ce nouveau rouage aurait été plus nuisible qu'utile à l'unité harmonique de notre univers.

Quant à la probabilité de l'existence de ce soleil central, en raison de l'existence d'un soleil spirituel unique, elle ne résiste pas non plus à l'examen. Le spirituel par sa nature n'étant soumis ni à l'espace ni au temps, le soleil spirituel est susceptible d'être vu par tous les habitants de l'autre monde. S'il n'est pas visible pour tous, s'il est plus ou moins voilé, ou entièrement obscurci pour un grand nombre, cela provient uniquement de la disposition de leurs intérieurs. Il faudrait donc, d'après les lois de l'analogie, que le corps central matériel, s'il en existait un, pût être universellement vu, et fût clairement distingué parmi les autres soleils; et le seul fait que nous ne pouvons distinguer un tel corps dans toute la voûte céleste, serait déjà une forte présomption contre son existence. D'ailleurs, d'après le nombre prodigieux de soleils répandus dans l'espace, les premières notions d'astronomie nous disent que, pour qu'un corps central fût visible sur tous les globes de l'univers, et pût être clairement distingué parmi les autres soleils, il faudrait qu'il fût tellement gros, qu'il y aurait nécessairement disproportion entre sa masse et les lois de la gravitation.

Mais, en outre, comme la probabilité, dont il est ici question, s'appuie sur l'analogie qui doit exister entre les deux univers, elle sera nécessairement détruite, si elle se trouve en complète opposition avec les conséquences rigoureusement analogiques que nous avons déjà tirées. Or, j'ai établi, au commencement de cette lettre, que l'univers spirituel avait la forme de l'homme, d'où résultait, suivant les rapports qui existent entre les deux mondes, que l'univers matériel devait avoir aussi cette forme. Toutefois, cette proposition paraissait tellement étrange, que j'ai dû l'appuyer sur des faits ; et ceux que j'ai tirés de l'astronomie vous ont montré que rien ne s'opposait à ce que l'univers matériel eût la forme humaine. Si donc notre univers a la forme de l'homme, il est évident qu'il

ne pourrait y avoir de soleil central, qu'autant qu'il y aurait, dans le corps humain, un organe central vers lequel tous les autres graviteraient. Or, c'est en vain qu'on chercherait à découvrir un tel organe dans le corps de l'homme ; il est bien certain qu'il n'y existe pas.

Les probabilités en faveur d'un soleil central pour notre univers étant ainsi détruites, je dois maintenant vous montrer que ce grand nombre de soleils naturels pour un seul soleil spirituel ne constitue pas réellement un défaut d'analogie entre les deux univers.

Remarquez que le monde spirituel, ayant la forme humaine, se compose de régions innombrables et distinctes entre elles, comme le sont toutes les parties du corps de l'homme ; que ces régions sont toutes habitées par des sociétés, qui offrent entre elles des différences très-sensibles ; que celles, par exemple, qui occupent quelques parties des pieds ou des mains du très-grand homme, diffèrent beaucoup de celles qui sont dans les parties de la tête, ou de l'un des viscères de la poitrine ; que ces différences résultent de la disposition des intérieurs de ceux qui composent ces sociétés ; que le soleil spirituel ne doit pas resplendir avec la même force aux yeux de toutes ces sociétés, puisque l'existence de chaque société dépend d'un degré spécial de chaleur et de lumière spirituelles, de même que dans notre monde l'existence des habitants de chaque planète dépend d'un degré spécial de chaleur et de lumière naturelles ; et qu'ainsi le soleil spirituel est toujours plus ou moins voilé, et doit paraître pour une société différent de ce qu'il est pour un autre. Or, comme chaque système solaire de notre univers correspond à l'une des parties de l'univers spirituel, chaque soleil naturel correspond à l'une de ces différences apparentes du soleil spirituel ; il n'y a donc réellement pas de défaut d'analogie. Ainsi notre soleil est le correspondant du soleil de vie pour la très-petite partie de l'univers matériel qui gravite vers lui ; s'il existait un soleil central, on ne comprendrait plus comment le nôtre pourrait être le correspondant immédiat du soleil spirituel.

Il est encore, sous le rapport de l'analogie, une objection que vous pourriez faire : C'est que la forme humaine appartient, ainsi que je l'ai établi au commencement de cette lettre, non-seulement à l'ensemble du monde spirituel, mais encore à chacune

de ses divisions générales, tandis que dans le monde naturel on ne voit à cet égard rien d'analogue. Je n'ai qu'une simple observation à faire sur ce sujet : La division générale du monde spirituel est toute particulière à ce monde ; car le nôtre, par suite des propriétés de la matière, ne peut en offrir une semblable. Il suffit, pour vous en convaincre, de vous rappeler que les deux univers, le spirituel et le naturel, ont été constitués par des atmosphères ; et que les trois atmosphères spirituelles formèrent des terres immatérielles, distinctes entre elles selon les trois degrés discrets, tandis que les atmosphères naturelles contribuèrent toutes trois à former, l'une l'intime des terres matérielles, l'autre l'intérieur, et la plus dense le dernier. (Lettre IX, pag. 100.)

Je ferai en outre cette remarque importante, c'est qu'entre notre système et celui qui admet un soleil central, et donne ainsi à l'univers une forme sphérique, il y a sous le rapport de l'harmonie des parties, la même différence qu'entre la belle structure du corps humain et celle d'un corps rond.

J'ai cherché, dans l'examen de cette question, à prévenir les objections que vous auriez pu me faire ; s'il s'en présentait à votre esprit quelques autres, veuillez me les communiquer.

Maintenant, jetons un simple coup d'œil sur les avantages que le système de l'univers sous une forme humaine peut présenter au philosophe chrétien.

Depuis que les lois de l'attraction et de la gravitation sont connues, on a vainement cherché à découvrir la cause de ces lois. Les déistes, sur ce point, n'ont pas été plus heureux que les matérialistes ; car en considérant, comme ces derniers, l'univers matériel sous une forme sphérique, il leur devenait impossible d'expliquer convenablement les relations qui existent entre Dieu, l'univers et l'homme. Quelles relations exactes auraient-ils pu trouver entre leur Dieu qui n'a ni substance ni forme, leur univers sous la forme d'une boule, et l'homme dont la structure est si différente ? Mais, lorsqu'on reconnaît, comme nous, que Dieu est l'HOMME MÊME, et qu'on admet l'univers sous une forme humaine, tout se lie, tout s'enchaîne d'une manière aussi simple qu'admirable ; et la structure de l'univers matériel étant semblable à celle du corps de l'homme, la connaissance de notre corps peut nous conduire à celle de l'univers.

Pourquoi, en effet, votre corps composé d'éléments matériels se meut-il, quoique par sa nature même la matière soit inerte? Vous l'avez déjà reconnu, c'est parce qu'il y a en vous un homme spirituel qui lui donne le mouvement. Eh bien! il en est de même du très-grand homme matériel ou de l'univers naturel, il reçoit son mouvement du très-grand homme immatériel ou de l'univers spirituel. Quant à votre homme spirituel et au très-grand homme immatériel, quoique vous n'ayez encore sur eux que de simples notions, vous savez cependant qu'ils tirent de Dieu-Homme la forme qu'ils ont, et cela seul doit déjà vous faire voir avec quelle harmonieuse simplicité, et avec quelle admirable économie de moyens, le Divin Architecte a construit et soutient tout ce qui existe; mais plus tard, vous trouverez dans les explications que je vous donnerai sur l'homme-esprit, et sur le monde spirituel, de nouveaux motifs d'admiration et de nouveaux moyens de confirmation. Cependant, je dois dès à présent vous faire observer, que si je nomme l'univers le très-grand homme, ce n'est pas qu'il soit un homme proprement dit, c'est-à-dire, un être doué de volonté et d'entendement, c'est seulement un immense organisme, dont toutes les parties, disposées selon celles du corps de l'homme, ont été destinées à être des théâtres représentatifs de la gloire de Dieu, en servant d'habitation aux hommes, qui seuls sont complétement créés à l'image et selon la ressemblance de la Divinité. Si je vous fais cette observation, c'est parce que certains philosophes prétendent encore aujourd'hui que l'univers est un être doué d'intelligence.

Je pourrais terminer ici cette discussion; cependant, comme je ne dois rien négliger dans un sujet aussi grave, j'examinerai encore une question que vous pourriez plus tard m'adresser; mais ce sera seulement pour vous prouver combien il est inutile que l'homme s'occupe de choses, qu'il ne lui sera jamais donné de comprendre. Voici cette question : « L'univers ayant la forme de l'homme, qu'existe-t-il au-delà de cette forme?»

Il est avant tout une remarque à faire; c'est que cette question ne concerne pas seulement l'univers sous une forme humaine, et qu'elle peut aussi bien être adressée à ceux qui se le représentent sous une forme sphérique. Mais que l'univers ait la forme

d'un homme ou qu'il ait celle d'une sphère, il y aura toujours la même difficulté à le concevoir dans toute son extension; et cette difficulté vient de ce que nos pensées sont continuellement imprégnées d'idées d'espace, parce que, vivant dans le monde matériel, nous ne pouvons pas faire une complète abstraction de l'espace, qui est un accident inhérent à la matière. On raisonne ordinairement sur l'infini comme si l'on pouvait le comprendre, et cependant il est tout-à-fait impossible que nous en ayons la moindre idée; dans le monde spirituel, où il y a seulement l'apparence de l'espace, on peut, il est vrai, s'en former quelque idée; mais pour comprendre l'infini, il faudrait être l'Infini lui-même, c'est-à-dire, Dieu. Entre l'infini et le fini il ne peut y avoir aucun rapport, et le mot infini ne devrait jamais être employé qu'en parlant de Dieu et de ses attributs.

On ne saurait donc prétendre que l'univers est infini, car ce serait le faire Dieu, mais on peut dire qu'il est indéfini. En effet, entre l'indéfini et l'infini il y a cette différence, que l'indéfini s'étend aussi loin que notre imagination pourrait aller, tandis que l'infini n'admet ni l'idée du grand ni l'idée du petit; et, en outre, quoique l'indéfini ne puisse être exprimé par un nombre, néanmoins relativement à l'infini, il est lui-même fini, et tellement fini qu'il ne saurait exister entre eux deux aucun rapport,

Quoique l'univers matériel ait une forme, cependant comme cet univers est indéfini, il en résulte que l'espace s'étend indéfiniment ; or, demander : *Qu'existe-t-il au-delà de la forme de l'univers,* c'est en d'autres termes demander : *Qu'existe-t-il au-delà de l'espace?* question oiseuse, ainsi que l'indiquent suffisamment les termes mêmes dont on est obligé de se servir pour la formuler. *Au-delà* est, en effet, une expression qui appartient d'une manière absolue à l'espace, et qui n'a aucun sens, lorsqu'elle est séparée de l'idée de l'espace. Réfléchissez un instant sur l'idée qu'excite en vous l'expression *au-delà,* lorsque vous vous demandez : *Qu'existe-t-il au-delà de l'univers?* et vous reconnaîtrez facilement qu'alors même vous êtes encore sous l'impression d'une idée d'espace. Tout ce que vous pourriez supposer être *au-delà* de l'univers serait donc encore dans l'espace, et ferait encore partie du très-grand homme matériel ou de notre univers.

C'est en vain qu'on cherche à se soustraire à l'espace, soit en disant *au-delà de l'univers*, soit en employant toute autre locution de ce genre, on y reste toujours attaché, non-seulement par l'emploi des expressions, mais encore par la pensée, qui n'est elle-même composée que d'idées d'espace. Cette impossibilité bien évidente ne devrait-elle pas détourner les hommes de s'occuper de questions qui sont au-dessus de l'intelligence humaine?

Ces considérations sur l'*espace* s'appliquent aussi au *temps*. Quand je vous ai dit, dans ma dernière lettre, que le monde matériel subsisterait *toujours*, je n'ai pas prétendu par là qu'il serait éternel. *Toujours* n'est pas l'*éternité*. Nous ne pouvons ici-bas, enveloppés que nous sommes par le temps, avoir aucune idée de l'éternité; dans le monde spirituel, où il y a seulement l'apparence du temps, on peut s'en former quelque idée; mais pour comprendre l'éternité, il faudrait être l'Éternel Lui-Même. Multipliez les siècles par des siècles tant que vous voudrez, vous n'obtiendrez jamais l'éternité, parce que vous resterez dans le temps sans jamais en sortir, et que vous aurez ainsi derrière vous un passé et devant vous un avenir. *Toujours*, ou l'*indéfini du temps*, diffère de l'éternité, en ce que *toujours* s'étend jusqu'où l'imagination peut porter la succession du temps avec l'idée inévitable du passé et de l'avenir, tandis que l'éternité n'admet ni l'idée du passé ni celle de l'avenir. L'homme est destiné à vivre *toujours*, parce qu'il est immortel; mais l'immortalité n'est pas l'éternité; car si l'homme, dans le monde spirituel, n'est plus dans le temps, il est dans l'apparence du temps, et par conséquent dans celle du passé et de l'avenir; Dieu seul a le passé et l'avenir dans le présent, parce que Lui Seul est Éternel.

Tout cela est ainsi, parce que l'indéfini est l'image de l'infini, et parce que l'infini est dans Dieu, et que les indéfinis sont dans le soleil spirituel, d'où procèdent les deux univers.

En résumé, je ne vois, mon cher monsieur, aucune impossibilité à ce que l'univers matériel ait la forme humaine. Plus je réfléchis sur cette question, et plus il me semble que cette forme est celle qui s'accorde le mieux avec l'ensemble de nos théories, et qui offre tout à la fois la plus grande simplicité et la plus belle harmonie.

La vieille théologie s'est effrayée des découvertes de la science; elle a persécuté Galilée; et, si elle le pouvait, elle mettrait encore des entraves à l'essort de l'esprit humain; mais la vraie théologie, loin de chercher à restreindre l'intelligence de l'homme, le pousserait plutôt à la développer. Plus le télescope multipliera les mondes à nos yeux, plus le microscope exposera à nos regards la merveilleuse structure du corps humain, plus aussi les hommes seront ramenés à reconnaître les sublimes vérités du Christianisme.

Mais pourquoi, malgré leur ardeur au travail, ceux qui cultivent les sciences leur font-ils faire si peu de progrès? Pourquoi sont-ils toujours à tâtonner et tournent-ils sans cesse dans un cercle, au lieu de s'élancer dans la ligne droite ou plutôt dans la spirale? C'est parce qu'ils manquent de base fixe, c'est parce qu'ils n'ont pas de *criterium*. On peut, en général, diviser les savants en deux classes; dans la première sont ceux qui, au moyen d'un système qu'ils bâtissent eux-mêmes, ou qu'ils recrépissent, prétendent faire école; ceux-là s'identifient tellement avec leur système, que, vouloir le leur faire abandonner, ce serait exiger de leur part un suicide. La seconde classe est celle des savants plus modestes, qui cherchent la vérité, et qui s'attachent de préférence à tel système dans l'espoir de la trouver; ceux-là pourraient devenir bien plus utiles aux sciences, s'ils étudiaient Swedenborg et prenaient ses révélations pour criterium; car, quelle que soit la branche des connaissances humaines qu'ils explorent, un vaste champ de découvertes s'ouvrirait bientôt devant eux. Ils ne se feraient pas, il est vrai, une de ces réputations éphémères que, dans notre siècle, on voit souvent se dissiper du vivant même de ceux qui les ont péniblement recherchées; mais, ce qui vaut beaucoup mieux, ils contribueraient efficacement aux vrais progrès de l'humanité, et au lieu de s'en attribuer la moindre gloire, ils la rendraient toute à Celui Seul auquel elle appartient.

Agréez, etc.

LETTRE XII.

Les Idées précédentes sur la Divinité se concilient parfaitement avec les Doctrines du Vrai Christianisme.— Application de ces Idées 1° à la Rédemption ; 2° à la Trinité. — Suite de l'exposition du Monde Spirituel ; Questions de détails. — Passage de l'homme de cette vie dans l'autre. — Du Monde Intermédiaire. — Digression sur les Correspondances. — Quoique le Monde Intermédiaire soit, pour chaque Esprit, la manifestation extérieure de ce qui est renfermé en lui, cependant les Esprits y vivent, non pas isolés, mais en société, comme les hommes dans notre Monde.

Il y a, mon cher monsieur, dans votre dernière lettre, un passage qui a tellement éveillé mon attention, que je crois nécessaire de suspendre encore le cours de notre exposition, afin d'examiner avec vous la difficulté dont vous me parlez.

Vous êtes frappé, me dites-vous, de la sublimité des théories nouvelles contenues dans les écrits de Swedenborg; plus vous les méditez, plus vous les trouvez conformes à une raison saine, et l'enchaînement qui les lie entre elles vient encore augmenter votre admiration; mais toutes les fois que vous réfléchissez que nous continuons, avec de si rationnelles théories, à nous dire chrétiens, vous vous trouvez aussitôt arrêté par une difficulté grave ; il vous est impossible de concevoir comment nos idées sur Dieu peuvent se concilier avec les doctrines du Christianisme.

Cette difficulté tient à plusieurs causes, mais surtout aux deux suivantes :

La première, c'est que le Christianisme ayant pour fondement la reconnaissance de Jésus-Christ comme Dieu, il ne vous a pas encore été possible de voir comment cette reconnaissance pourrait s'allier avec l'idée philosophique d'un seul et unique Dieu, telle qu'elle vous a été jusqu'ici développée.

La seconde, c'est que, confondant encore le Christianisme avec les différentes sectes chrétiennes, qui toutes admettent réellement trois Dieux, quoique de bouche elles disent qu'il n'y en a qu'un seul, vous vous trouvez par cela même entraîné à croire que, pour être un vrai chrétien, il faut, quand il s'agit des dogmes, renoncer entièrement à faire usage de sa raison.

Je dois maintenant vous dire que si, pendant tout le cours de notre discussion, je ne vous ai pas encore parlé une seule fois du Seigneur Jésus-Christ, quoique je vous aie souvent répété que j'étais chrétien, ce n'est certainement pas par oubli; mais c'est que l'état dans lequel se trouvaient vos idées m'obligeait à garder momentanément le silence. Je ne pouvais pas vous parler du Seigneur, sans entrer dans la partie doctrinale de la Religion chrétienne; et à quoi m'aurait servi de vous entretenir d'abord de dogmes, vous qui désirez croire, il est vrai, mais qui avez mis depuis longtemps de côté tous ceux qu'on vous a enseignés dans votre enfance? Aurais-je pu captiver un seul instant votre attention? Je devais donc commencer par la partie philosophique du Christianisme, et c'est ce que j'ai fait; quand vous serez pleinement convaincu des hautes vérités que nous avons déjà discutées, et de celles qui me restent à vous exposer, alors seulement nous pourrons porter ensemble notre examen sur la partie doctrinale.

Cependant, comme il importe de vous montrer que nos idées sur la Divinité ne sont en aucune manière incompatibles avec le vrai Christianisme, je vais, en quelques mots, vous parler de la Rédemption et de la Trinité.

De la Rédemption.—L'homme, créé libre et rationnel, abusa de sa liberté et de sa raison; il tomba; mais sa chute, prévue par Dieu, devait être suivie d'une réhabilitation; car Dieu, qui est l'Amour Même, ne pouvait pas le laisser dans l'état misérable où cette chute l'avait plongé. Or, comment opérer cette réhabilitation? Replacer l'homme dans son état primitif, n'eût-ce pas été détruire le libre arbitre, et par conséquent anéantir l'homme? car cette misère, comme on peut encore s'en assurer par ce qui se passe de nos jours, cette misère plaisait à l'homme, et constituait même toute sa vie. Dieu se garda donc de froisser la liberté de l'homme; et ce fut en se conformant aux lois de son ordre éternel qu'il procéda à la réhabilitation du genre humain.

Vous avez vu, dans ma neuvième lettre, comment par sa chute l'homme avait donné naissance à un organisme spirituel tout à fait opposé à l'organisme primitif, et comment ce nouvel organisme réagit ensuite sur notre monde avec une force qui alla toujours croissant. Dans la lutte qui s'établit dès lors entre les deux organismes spirituels, ou entre le ciel et l'enfer, la Divinité par son influx fut toujours agissante, il est vrai, pour diminuer les progrès du mal et du faux, en maintenant toutefois la liberté de l'homme; mais l'enfer devint enfin si prépondérant, que l'ordre spirituel allait se rompre, et entraîner ainsi la subversion totale de l'univers; car, par suite de cette prépondérance, l'influx Divin, transmis par le ciel, ne suffisait plus pour maintenir l'ordre et conserver la création. Ce fut alors que Dieu eut recours au grand acte de la rédemption, acte qui avait été prévu par lui, et auquel il avait pourvu dès l'origine des temps.

Cet acte consistait à atteindre l'enfer, et à le refouler dans ses limites, en le combattant pour ainsi dire corps à corps; car il fallait que l'homme fût replacé dans l'équilibre spirituel, afin qu'il pût, au moyen de son libre arbitre et de sa rationalité, rentrer dans le chemin du bien et du vrai alors fermé pour lui. Mais la Divinité étant dans les essences les plus pures, comment pouvait-elle atteindre l'ennemi des hommes, lui qui est dans les essences les plus corrompues? En effet, vous avez vu que Dieu Créateur, ou Jéhovah, réside au sein de son soleil spirituel, et que la chaleur et la lumière de ce soleil ne peuvent parvenir, même aux anges du ciel suprême, qu'après avoir été tempérées par des atmosphères spirituelles. Or, Jéhovah ne pouvant pas même rapprocher son soleil spirituel du ciel suprême sans embraser et consumer ce ciel, il est bien évident que du sein de ce soleil il ne pouvait pas atteindre les enfers, qui sont au delà des cieux et du monde des esprits. Mais si Jéhovah ne pouvait pas employer ce moyen sans détruire les lois de son ordre divin, cet ordre cependant, loin d'être opposé à l'œuvre de la rédemption, lui offrait tout ce qui était nécessaire pour l'opérer.

Vous savez que Dieu, ou Jéhovah, est l'Homme-Même, et que c'est pour cela que nous, ses créatures formées à sa ressemblance et à son image, nous sommes des hommes, c'est-à-dire, des êtres

doués d'une volonté et d'un entendement susceptibles de recevoir son amour et sa sagesse, ou le bien et le vrai; vous savez aussi que c'est en raison de la forme de Dieu, que tout, dans la Création, offre ou la forme humaine, ou une tendance plus ou moins prononcée vers cette forme. Si, maintenant, vous vous reportez aux développements que renferme ma dixième lettre sur la formation de l'homme, et sur les deux influences opposées qu'il reçoit du monde spirituel, il vous deviendra facile de reconnaître que, pour atteindre les enfers, les combattre, les vaincre et les subjuguer, et accomplir ainsi le grand acte de la rédemption, il était tout à fait conforme aux lois de l'ordre que Jéhovah se fît chair, et vînt habiter parmi nous.

Remarquez d'abord que Jéhovah étant la vie même réside tout entier, en cette qualité, dans toute la création et dans chacune de ses parties, car la Divinité est indivisible ; aussi dit-on que Dieu est partout. Ainsi Jéhovah, qui est dans l'intime de chaque homme, sans que cette résidence l'empêche de présider au gouvernement de l'univers entier, a bien pu, Lui qui est l'Homme-Même, se revêtir de l'externe d'un corps spirituel et l'envelopper d'un corps matériel, sans pour cela abandonner aucun des attributs de la Divinité.

Remarquez ensuite qu'en se faisant Chair, et en descendant ainsi dans les derniers degrés de la création, Jéhovah qui, dans son soleil spirituel, n'aurait pu même se rapprocher des cieux sans les consumer et les détruire, pouvait au contraire, sans produire la moindre perturbation, atteindre le plus profond des enfers; car la lutte des enfers contre les cieux se renouvelant chaque jour chez l'homme, Jéhovah en se revêtant de notre humanité, se plaçait sur le terrain qui était le seul propre au combat, et où il pouvait, sans nuire à son œuvre, lutter avec l'ennemi, le vaincre et le subjuguer.

Comme il ne s'agit ici que de vous donner une simple idée de la Rédemption, je ne traiterai pas pour le moment la question importante de l'Incarnation ; elle exigerait d'ailleurs des notions préliminaires, qui ne peuvent être exposées que dans la partie doctrinale. Je vous dirai seulement que, dans Jésus-Christ, l'homme interne était Jéhovah même, tandis que l'homme externe et le

corps matériel, qui voilaient et enveloppaient Jéhovah, venaient de Marie; que Jésus-Christ, dont l'homme intèrne était Jéhovah, n'ayant point été, comme nous, conçu d'un homme, n'avait pas en lui le mal héréditaire interne avec lequel nous naissons tous, mais que son homme externe et son corps matériel, ayant été produits dans le sein d'une femme, il tenait de Marie le mal héréditaire externe, mal qui chez lui, en raison de la résistance de l'homme interne, ne devint jamais mal actuel, comme Il le dit en ces termes : « *Qui de vous me convaincra de péché?* » —Jean, VIII. 46 ; — que s'il n'avait pas eu le mal héréditaire externe, il n'aurait jamais pu être tenté, car son homme interne étant Jéhovah, c'est-à-dire, le Bien même et le Vrai même, n'était en aucune manière susceptible d'être tenté ; qu'ainsi sans ce mal, qui était dans son homme externe, il n'aurait pu combattre l'enfer, ni par conséquent le vaincre; que par ses tentations, ses luttes et ses victoires spirituelles, il chassa successivement de lui tout ce qu'il tenait de Marie, et parvint à conjoindre complétement son homme externe avec son homme interne qu'il appelle le Père, et à faire ainsi Divin son Humain, de sorte que si Jésus-Christ a été pendant quelque temps le fils de Marie, en raison de son externe, il ne l'est plus maintenant, puisqu'il a rejeté tout ce qu'il tenait d'elle; et qu'ainsi Jésus-Christ n'est autre que Jéhovah-Dieu, le Créateur de tout ce qui existe, devenu Rédempteur du genre humain par suite de son incarnation (1).

Toutes ces vérités, et plusieurs autres qui concernent l'incarnation, seront plus tard prouvées, et j'entrerai alors dans tous les détails que vous pourrez désirer. Je ferai seulement ici une simple observation : Dieu ou Jéhovah est en nous tous, ainsi que je vous l'ai déjà dit, car s'il n'y était pas, nous n'aurions pas la vie; mais il est seulement dans l'intime de notre être, et il n'est pas dans notre homme interne, qui nous vient de notre père, comme notre homme externe vient de notre mère, tandis que l'interne de Jésus-Christ était Jéhovah même. Ainsi, quoique Jésus-Christ ait eu de Marie son homme externe et un corps matériel, il ne saurait être assimilé à aucun autre homme.

(1) *Voir* sur le mal héréditaire maternel du Seigneur, *Arc. Cél.*, 1444, 1573, 1661.

De la Trinité.—Vous voyez déjà par ce qui précède, que Dieu le Père ou le Créateur, et Dieu le Fils ou le Rédempteur, sont un seul et même Dieu, une seule et même personne, et non pas deux personnes distinctes. Mais le Créateur des hommes, en se faisant leur Rédempteur, voulait aussi devenir leur Régénérateur ou leur Sauveur; car Dieu par la rédemption n'a pas sauvé un seul homme; s'il eût pu en sauver un seul, il les aurait sauvés tous; mais il leur a donné à tous la possibilité de se sauver ou de se régénérer, possibilité qui n'existait plus alors, en raison de la surabondance et du débordement des erreurs les plus funestes et des passions les plus dépravées.

Or, la régénération ou la salvation fut la conséquence de la rédemption; en effet, avant la rédemption, Jéhovah, n'étant pas encore descendu dans les derniers degrés de la création, ne pouvait agir, du sein de son soleil spirituel, que par un influx médiat, c'est-à-dire, par l'intermédiaire des anges et des bons esprits; mais dès qu'il eut fait Divin l'Humain qu'il avait pris, toute puissance fut acquise à ce Divin Humain, ou à Jésus-Christ dont le Corps a été fait Divin, et dont l'Ame est Jéhovah; et c'est ce Divin Humain qui, depuis ce moment, gouverne tout l'univers, tant par l'influx médiat des cieux que par son influx immédiat. Dès lors les hommes purent recevoir cet influx immédiat; c'est lui qui est le sanctificateur ou le Saint-Esprit, et c'est par Lui que les hommes peuvent être régénérés ou sauvés, s'ils consentent à suivre les impulsions qu'il leur donne.

Le Saint-Esprit n'est donc que Jéhovah-Jésus-Christ agissant pour régénérer les hommes et conserver l'univers. Ainsi, Dieu le Père ou le Créateur, Dieu le Fils ou le Rédempteur, et Dieu le Saint-Esprit ou le Régénérateur, sont un seul et même Dieu, une seule et même personne, et non pas trois personnes distinctes. Ainsi la Trinité divine existe dans l'unité de Dieu, et ce Dieu unique est le Seigneur Jésus-Christ dans son Humain glorifié; l'Ame de cet Humain est Jéhovah ou le Père, son corps est le Fils, et l'action incessante que son âme exerce par son corps pour régénérer les hommes et conserver l'univers est le Saint-Esprit.

Je ne fais non plus qu'énoncer ici ces hautes vérités; c'est dans la partie doctrinale de notre discussion qu'elles seront dévelop-

pées, et vous verrez alors qu'elles sont en parfaite harmonie et avec les Écritures et avec la raison humaine. Je regrette seulement d'avoir parlé en quelques mots d'un sujet qui, par sa nature, exige de très-grands développements ; mais, d'un autre côté, puisque je reviendrai plus tard sur ce sujet, j'éprouve une certaine satisfaction à vous avoir présenté ces quelques idées, car il me tardait depuis longtemps de vous parler du Seigneur. Dorénavant, au lieu de me servir exclusivement de l'expression *Dieu,* j'emploierai de préférence celle de *Seigneur,* car c'est celle dont nous faisons ordinairement usage : *Jéhovah* réveille plus particulièrement l'idée de Dieu considéré comme Créateur ; *Jésus-Christ,* l'idée de Dieu considéré comme Rédempteur, tandis que le mot *Seigneur* nous présente l'idée du Dieu unique considéré tout à la fois dans ses trois grandes manifestations de Créateur, de Rédempteur et de Régénérateur.

Ainsi, mon cher monsieur, par ce court aperçu, vous pouvez voir que nos idées sur la Divinité se concilient parfaitement avec le Christianisme, et voir, qui plus est, que nous sommes les vrais Chrétiens. Le mot *Chrétien,* en effet, est dérivé de *Christ,* et l'on ne peut, à proprement parler, se dire Chrétien qu'autant qu'on reconnaît Jésus-Christ pour Dieu. Or, Jésus-Christ étant pour nous Dieu Même, et non la seconde des trois personnes divines, ne sommes-nous pas en droit de revendiquer le nom de Chrétiens, de préférence à ceux qui le reconnaissent seulement comme Fils de Dieu, et n'en font réellement qu'un Médiateur entre Dieu et les hommes, bien que de bouche ils le reconnaissent aussi pour Dieu ?

Il est vrai, cependant, que Jésus-Christ est un Médiateur entre Dieu et l'homme, mais ce n'est pas comme étant une personne distincte du Père ; il est Médiateur en ce sens qu'il est le Corps Divin dans lequel réside l'Ame Divine ou Jéhovah. Or, de même qu'en s'adressant à un homme, on ne peut parvenir à son âme, qui est invisible, que par le *moyen* ou la *médiation* de son corps, de même nous ne pouvons parvenir à Jéhovah que par la médiation du Divin Humain ou du Corps glorifié de Jésus-Christ. C'est pour cela qu'il a dit Lui-Même : « *Personne ne vient au Père* » *que par Moi.* » — Jean, XIV. 6. — Et c'est aussi pour cela qu'il a dit : « *Personne* n'a jamais vu Dieu. » — Jean, I. 18. — En effet,

toujours enveloppée d'un corps, soit naturel comme dans ce monde, soit spirituel comme dans l'autre vie, l'âme de l'homme reste toujours invisible, et ne se manifeste que par l'action de son corps; il en est de même de l'Ame Divine ou de Jéhovah; enveloppée maintenant de l'Humain que Jésus-Christ a pris dans ce monde et qu'il a fait Divin, elle ne se manifeste que par l'action de ce Divin Humain. Ainsi personne n'a jamais vu et ne verra jamais Jéhovah ou le Père; mais les habitants des cieux voient le Divin Humain ou Jésus-Christ, dont l'âme est Jéhovah même, toutes les fois qu'il plaît au Seigneur de se manifester à eux; et de plus ils jouissent continuellement de la présence de son soleil spirituel, qui les vivifie par sa chaleur et par sa lumière. Mais ce n'est pas ainsi que les chrétiens de la vieille église conçoivent la Médiation, puisqu'ils se représentent le Médiateur comme une personne distincte de Dieu le Père.

Pourquoi voit-on aujourd'hui si peu de chrétiens? car pour être réellement chrétien, il ne suffit pas d'avoir reçu le baptême, ni même de suivre certaines pratiques religieuses, il faut de toute nécessité non-seulement reconnaître de cœur, comme je l'ai dit, la Divinité de Jésus-Christ, mais encore vivre selon les préceptes qu'il nous a donnés; pourquoi, dis-je, voit-on aujourd'hui si peu de chrétiens? C'est parce que les théologiens de la vieille église persistent toujours à soutenir qu'il y a trois personnes divines, et parce qu'il leur est difficile de persuader aux hommes de notre époque que trois Dieux n'en font qu'un. Comment d'ailleurs les ecclésiastiques des diverses sectes chrétiennes pourraient-ils convaincre leurs auditeurs, et se convaincre eux-mêmes, que Jésus-Christ, ressuscité selon les évangélistes avec le corps qui fut mis dans le sépulcre, ne fait qu'un avec Dieu le Père qu'ils considèrent comme un pur Esprit, c'est-à-dire, comme un Être sans substance et sans forme, quoiqu'ils en fassent néanmoins une personne réelle et distincte de la personne de Jésus-Christ? Et savent-ils même où placer le corps du Seigneur Jésus-Christ dans cet autre monde qui, étant aussi pour eux dépourvu de substance et de forme, ne saurait consister que dans une sorte de vide? Mais ces difficultés, qui empêchent nos contemporains d'être chrétiens, disparaissent complétement lorsqu'on sait que le Créateur de l'univers est

l'HOMME-MÊME, et que toute la création tend à la forme humaine, et surtout quand on connaît les rapports aussi simples qu'admirables qui relient l'univers à l'homme, et l'homme à son Divin Modèle.

Je viens encore de me livrer à une longue digression, mais le sujet en était pour nous si important, que vous m'excuserez d'avoir interrompu le cours de notre discussion pour répondre à une simple observation que vous faisiez.

Reprenons maintenant notre exposition du monde spirituel, et abordons enfin les questions de détail.

Si l'on voit tant d'incrédules, si même tel homme, qui proclame hautement l'immortalité de l'âme, sent sa foi chanceler lorsqu'il porte sérieusement sa pensée sur le passage de cette vie dans l'autre, n'est-ce pas parce qu'il lui est impossible de se former une idée nette de ce passage, d'après toutes les divagations des théologiens et des philosophes sur l'âme et sur son mode d'existence? Ne sachant pas d'une manière exacte ce que c'est que l'âme, ni dans quelle partie de son corps elle réside, n'est-il par forcé, ou de la considérer comme un souffle qui, dégagé de sa prison, s'en va errer dans le vide, ce qui répugne à sa raison; ou de la regarder comme un de ces fluides impondérables qui, rendus libres, vont se réunir à leur réservoir commun, ce qui répugne à sa conscience. Voilà pourtant l'alternative désolante à laquelle l'homme qui veut réfléchir se trouve réduit, lorsqu'il n'a pour boussole que les données de la vieille théologie ou celles de la philosophie de nos jours.

Mais il en est tout autrement, lorsqu'on s'est fait une idée précise de l'âme et du monde dans lequel elle doit perpétuellement résider; alors, pour comprendre comment s'opère notre passage de cette vie dans l'autre, il suffit d'avoir présentes à l'esprit plusieurs vérités que j'ai précédemment développées, et qu'il est important de reproduire ici :

1° L'âme ou l'esprit de *l'homme* est un être réel, ayant un corps spirituel doué de tous les organes qui constituent le corps matériel dont il est revêtu.

2° Le monde spirituel est un véritable organisme, qui renferme des objets analogues à ceux que nous voyons dans le nôtre; il a ses terres, ses mers, ses atmosphères, une voûte céleste qui, de

même que la nôtre, est un résultat de la conformation de l'œil; il a enfin ses trois règnes, règne animal, règne végétal, règne minéral; mais toutefois il existe entre les deux mondes cette différence, que dans l'un tous les objets sont d'une nature spirituelle, tandis que dans l'autre ils sont tous d'une nature matérielle.

3° Le monde spirituel, étant indépendant de l'espace, n'est pas un lieu; c'est un état de l'âme ou de l'esprit. Ainsi, l'on ne peut pas dire qu'il est en haut ou en bas, au delà de la voûte céleste ou dans les entrailles de la terre, ici ou là; mais il est dans l'homme même : chacun a réellement en soi son ciel et son enfer.

4° Quoique indépendant de l'espace et du temps, accidents qui sont inhérents à la matière seule, le monde spirituel présente cependant des apparences de l'espace et du temps, apparences qui résultent des états intérieurs dans lesquels ceux qui l'habitent se trouvent successivement placés.

Ces vérités admises, la question se réduit à montrer comment, par la mort naturelle, l'homme passe de cette terre sur une terre spirituelle.

Or, vous avez vu, dans la dixième lettre, qu'il y a dans l'homme autant de réceptacles ayant la forme humaine qu'il existe de divisions générales du monde spirituel, et que ces réceptacles s'ouvrent ou restent fermés, selon la manière dont l'homme a vécu dans le monde naturel. Vous avez vu aussi dans la neuvième lettre, que chaque division générale du monde spirituel, bien qu'elle soit en nous, se manifeste néanmoins en dehors de nous, lorsque après notre mort le réceptacle qu'elle a dans notre âme, ou dans notre esprit, est ouvert.

Lors donc que l'homme est dépouillé de son enveloppe mortelle, il n'a pas besoin d'être transporté d'un lieu dans un autre, ni de faire le moindre trajet, il se trouve, avec ses mêmes affections et ses mêmes pensées, sur une terre spirituelle, et précisément sur celle qui appartient à la division générale dont le réceptacle est ouvert en lui.

Mais comme les réceptacles célestes ne sont complétement ouverts chez l'homme qu'autant qu'il n'a plus ni affections mauvaises ni pensées fausses, et que les réceptacles infernaux ne sont de même complétement ouverts chez lui qu'autant qu'il a rejeté

toutes les affections bonnes et toutes les pensées vraies, il en résulte que la plupart des hommes, en quittant notre terre, se trouvent, *sans transport ni trajet*, sur une terre du monde des esprits ou monde intermédiaire, où ils séjournent plus ou moins longtemps, avant de se rendre définitivement soit dans les cieux, soit dans les enfers.

Ainsi le passage de l'homme de ce monde dans l'autre consiste uniquement, *sans transport ni trajet*, dans la délivrance de l'homme-esprit par la rupture des liens qui le retenaient sur notre terre, rupture qui s'opère aussitôt que les mouvements de systole et de diastole du cœur matériel ont cessé pour toujours. Alors le corps matériel de l'homme n'est plus qu'un cadavre ; mais l'homme, quant à tout ce qui le constitue homme, continue de vivre; et ses sens, n'étant plus emprisonnés dans la matière, acquièrent des propriétés bien plus exquises. Il en est de même de ses deux facultés constitutives, la volonté et l'entendement; elles se manifestent alors avec un plus haut degré de force et d'activité.

Le passage de ce monde dans l'autre est, d'ailleurs, d'autant plus facile à concevoir, que l'homme pendant sa vie sur notre terre est lui-même, sans qu'il s'en doute, dans le monde spirituel. Il y est réellement puisque ses affections et ses pensées, qui font qu'il est homme, et qui certes ne sont pas de la matière, appartiennent uniquement au monde spirituel; mais il ne voit pas ce monde, et ne sait rien de ce qui s'y passe autour de son homme-esprit, parce que ses yeux spirituels, comme aussi ses autres sens spirituels, étant recouverts par la matière, ne sont alors à son usage que pour ce qui concerne son existence sur notre terre. Mais dès que l'homme est débarrassé de son enveloppe mortelle, ses sens n'étant plus retenus dans une prison obscure entrent dans leur plein exercice; il n'est donc pas surprenant qu'il voie alors la partie du monde spirituel dans laquelle il était déjà, quoique à son insu, pendant sa vie naturelle, et qu'il ait alors conscience de tout ce qui s'y passe autour de lui.

Puisque la plupart des hommes qui sortent de notre globe passent dans le monde des esprits, nous allons d'abord porter nos investigations sur la partie de ce monde qui correspond à notre terre; mais avant d'entrer dans les détails, il est nécessaire que je

vous donne une notion exacte de la nature des objets dont ce monde intermédiaire se compose.

Le monde intermédiaire, étant un organisme spirituel mixte, offre un mélange du bon et du mauvais, du beau et du laid; et sous ce point de vue, comme sous plusieurs autres, il a beaucoup de rapport avec notre monde matériel. Il existe même entre eux, au premier aspect, tant de ressemblance, que plusieurs de ceux qui entrent dans le monde des esprits se croient encore dans le nôtre, et ne reconnaissent leur erreur que parce qu'ils y rencontrent ceux qui sont morts avant eux, et n'y voient aucun de ceux qu'ils ont laissés sur notre terre.

Quant aux objets dont se compose ce monde intermédiaire, ils ont pour origine deux sources opposées. Tout ce qui est bon et beau vient des cieux, et tire son origine de l'amour et de la sagesse du Seigneur. Tout ce qui est mauvais et laid vient des enfers, et tire son origine de la haine et de la folie, ou des maux et des faussetés que la chute de l'homme a produits.

Vous avez vu, en effet, que le Divin Amour, source de toutes les bonnes affections, est la Substance-Première d'où procèdent toutes les substances qui sont bonnes, et que la Divine Sagesse, source de toutes les pensées vraies, est la Forme-Première d'où procèdent toutes les formes belles dont ces substances sont revêtues. Vous avez vu aussi que, depuis la chute de l'homme, toutes les affections de sa volonté égoïste furent des substances spirituelles mauvaises, et que toutes les pensées de son entendement perverti furent des formes spirituelles laides dont les substances mauvaises se revêtirent.

Ainsi, toute affection étant une substance spirituelle, et toute pensée étant une forme spirituelle, le mélange de substances bonnes et mauvaises et de formes belles et laides, que présentent en général les objets du monde intermédiaire, est l'effet produit par l'état de ses habitants, dont les intérieurs sont un mélange d'affections bonnes et d'affections mauvaises, de pensées vraies et de pensées fausses.

En outre, comme le monde intermédiaire, de même que toute division générale du monde spirituel, est une manifestation extérieure de ce qui est renfermé dans l'homme-esprit, il ne peut

offrir, dans toutes ses parties, que des objets dont les substances soient les affections, et dont les formes soient les pensées de ceux qui l'habitent. Si les objets s'y présentent en nombre indéfini, et sont indéfiniment variés, c'est parce que les affections et les pensées des esprits offrent elles-mêmes des variétés dont le nombre est illimité.

Je vous ai déjà répété plusieurs fois que le monde spirituel, tel qu'il se présente à la vue des esprits et des anges, est une manifestation extérieure de ce qui est dans leur intérieur. Une conséquence qui paraît, au premier abord, découler de ce principe, c'est que chaque homme-esprit ne verrait que des objets qui représentent ses affections et ses pensées, et vivrait par conséquent tout à fait isolé des autres hommes-esprits. Or, si les esprits ne vivaient pas en société comme les hommes de notre monde, s'ils étaient privés de communiquer leurs affections et leurs pensées à leurs semblables, quelque beau et quelque ravissant que pût être le théâtre sur lequel ils vivent, leur existence n'en serait pas moins la plus triste qu'on pût imaginer, et deviendrait bientôt insupportable. Il est donc important de prouver que dans le monde intermédiaire les esprits vivent en société comme les hommes dans notre monde, et qu'ainsi la conséquence qui paraît résulter du principe ci-dessus n'est que spécieuse; mais pour arriver à cette preuve, je serai obligé de vous donner quelques notions générales sur les correspondances. C'est encore une digression qu'il me faut ajouter à tant d'autres que j'ai déjà faites; j'espère, néanmoins, que vous continuerez à être pour celle-ci aussi indulgent que pour les précédentes.

Je parlerai d'abord des Correspondances qui existent entre le monde spirituel et le nôtre.

Le monde spirituel et le monde naturel étant liés entre eux comme l'intérieur et l'extérieur, il en résulte que les choses spirituelles et les choses naturelles font un par *Influx*, et qu'il y a entre elles *Correspondance*. Voilà le principe; mais que doit-on entendre par cette *Correspondance* et par cet *Influx?* Quelques exemples, auxquels je vais avoir recours, vous le feront facilement comprendre.

Il est évident que les variations de la face de l'homme, ou les

différents airs de son visage, *correspondent* aux divers états des affections de son âme, car l'air du visage varie selon l'état de ces affections. Ces variations, qui sont des effets naturels, nous les appelons *Correspondances* des affections qui en sont les causes spirituelles, et nous disons que la face elle-même est la *Correspondance* de l'intérieur de l'âme. Mais, pour que ces correspondances se manifestent, il faut nécessairement que l'âme agisse; cette action de l'âme est ce que nous nommons l'*influx* du spirituel dans le naturel, (*voir* APOCALYPSE EXPLIQUÉE, N° 1080).

Il est de même évident que l'entendement de l'homme, ou la vue de sa pensée, correspond à la vue de ses yeux, car la lumière et la flamme qui brillent dans ses yeux manifestent la pensée que produit son entendement ; la *Correspondance*, c'est la vue de l'œil, et c'est aussi l'œil lui-même ; l'*Influx*, c'est l'action de l'entendement sur l'œil.

De même, la pensée active, qui dépend de l'entendement, correspond au langage qui dépend de la bouche et de ses accessoires; la *Correspondance*, c'est le langage, et c'est aussi la bouche et tout ce qui sert au langage; l'*Influx*, c'est l'action de la pensée dans le langage et dans les organes du langage.

Enfin, l'action du corps *correspond* à la volonté; celle du cœur, à la vie de l'amour; celle des poumons, qu'on nomme respiration, à la vie de la foi; et tout le corps, quant à tous ses membres, viscères et organes, *correspond* à l'âme quant à toutes ses fonctions et à toutes les forces de sa vie.

Par ce peu d'exemples, vous pouvez voir que le spirituel et le naturel font un par les *Correspondances*, comme l'antérieur et le postérieur, ou comme la cause efficiente et l'effet, ou encore comme la cause principale qui appartient à la pensée et à la volonté de l'homme, et la cause instrumentale qui appartient à son langage et à son action.

J'ai pris ces exemples dans ce qui se passe chez l'homme, afin de vous faire saisir avec plus de facilité ce qu'on doit entendre par la *Correspondance*, et par l'*Influx* qui la manifeste; mais la correspondance du naturel et du spirituel est générale; elle n'a pas seulement lieu dans tout ce qui constitue l'homme, elle existe aussi dans tout ce qui constitue l'univers et est un résultat de

l'influx de l'univers spirituel dans l'univers naturel. C'est, du reste, une conséquence des principes que je vous ai précédemment exposés, et que vous avez admis. Tout objet naturel renfermant en lui un objet spirituel analogue, le spirituel est toujours en activité, et son action étant l'influx dont il est question maintenant, il en résulte que tous les objets de l'univers naturel sont des Correspondances.

La connaissance de ces Correspondances constituait, dans les temps anciens, une science; c'était même la science des sciences, car elle donnait la clef de toutes les connaissances; mais elle fut peu à peu corrompue par les hommes, et enfin entièrement perdue. C'est à sa corruption que sont dus les symboles des Orientaux, les hiéroglyphes des Égyptiens et toutes les mythologies. Cette science a enfin été restituée au monde, et peut maintenant être étudiée dans les écrits de Swedenborg. Quand, plus tard, nous examinerons les doctrines du Christianisme, vous acquerrez facilement la preuve que les Livres Saints sont remplis de Correspondances, et que cette Science en fait disparaître toutes les contradictions apparentes qui ont pu porter nos contemporains à douter de leur sainteté, et même à la nier.

Puisqu'il y a Correspondance entre toutes les choses de l'univers naturel et toutes celles de l'univers spirituel, et que l'esprit de l'homme est un petit univers spirituel, il en résulte qu'il y a aussi correspondance entre tous les objets du monde naturel, et toutes les affections et les pensées de l'homme, car les affections et les pensées de l'homme sont ce qui constitue son esprit. Je ne vous donnerai pas maintenant la nomenclature de toutes ces correspondances; ce ne serait pas le lieu; mais il est indispensable, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que je vous en présente d'abord quelques-unes.

La terre en général correspond à l'homme; ses diverses productions, qui servent à la nourriture des hommes, correspondent à différents genres de biens et de vérités; les aliments solides à divers genres de biens, et les aliments liquides à divers genres de vérités.

La maison correspond à la volonté et à l'entendement, qui constituent le mental humain; par maison, nous entendons tout ce qui sert de logement ou de retraite, le palais aussi bien que la hutte.

Les vêtements correspondent aux vérités et aux faussetés, selon la substance, la couleur ou la forme qu'ils présentent.

Les animaux correspondent aux affections; ceux qui sont utiles et doux, aux affections bonnes ; ceux qui sont nuisibles et méchants, aux affections mauvaises : les oiseaux doux et beaux, aux vérités intellectuelles ; ceux qui sont méchants et laids, aux faussetés ; les poissons, aux scientifiques qui tirent leur origine des choses sensuelles ; les reptiles, aux voluptés corporelles et sensuelles ; et les insectes nuisibles, aux faussetés qui proviennent des sens.

Les arbres et les arbustes correspondent à divers genres de connaissances ; les herbes et le gazon, à divers genres de vérités scientifiques.

L'or correspond au bien céleste, l'argent au vrai spirituel, l'airain au bien naturel, le fer au vrai naturel, les pierres aux vérités sensuelles, les pierres précieuses aux vérités spirituelles.

Avec ces seules correspondances vous pourrez aisément suivre la discussion.

Tout ce que je viens de vous dire sur les correspondances, qui existent entre le monde spirituel et le monde naturel, s'applique en général aux correspondances que les grandes divisions du monde spirituel ont entre elles; car depuis les derniers degrés de la création jusqu'au soleil spirituel tout se tient, tout s'enchaîne par l'influx qui produit la correspondance. Ainsi, le monde intermédiaire, dont maintenant il est question, étant placé entre le premier ciel et le premier enfer, reçoit un influx de l'un et de l'autre, et se trouve par conséquent en correspondance avec l'un et avec l'autre. Cependant, entre cette correspondance et celle dont je viens de parler, il est à signaler une différence importante; c'est qu'ici-bas les objets qui entourent l'homme étant naturels, et par conséquent soumis aux lois de l'espace et du temps, ne sont pas sous la dépendance des changements qui s'opèrent dans son esprit, tandis que dans le monde intermédiaire les objets qui entourent les esprits, étant d'une nature spirituelle, dépendent des états de ces esprits, et varient selon que ces états changent. Comme les objets, dans le monde intermédiaire, sont les *représentations* mêmes des affections et des pensées des esprits, les

correspondances s'y manifestent clairement à la vue, et alors on les appellent des *Représentatifs.*

Au moyen de ces notions sur les correspondances, je puis maintenant vous prouver que, dans le monde intermédiaire, les esprits vivent en société comme dans notre monde, et qu'ainsi la conséquence qui paraissait résulter du principe ci-dessus posé n'est que spécieuse.

Prenons d'abord les esprits isolément ; chacun d'eux, selon ce principe, ayant pour théâtre de son existence la manifestation extérieure de ses affections et de ses pensées, et aucun Esprit ne ressemblant à un autre, il en résulte, il est vrai, qu'autant il y a d'esprits, autant il existe de théâtres représentatifs individuels, ou de petits mondes intermédiaires différents ; mais nous allons bientôt reconnaître que tous ces théâtres individuels, ou petits mondes, n'en font réellement qu'un seul.

Il est évident que le monde intermédiaire d'un Chinois, ou d'un Cafre, doit différer beaucoup du monde intermédiaire d'un Européen, puisque les affections et les pensées de ceux-là ont peu de rapports avec les affections et les pensées de celui-ci ; mais aussi vous conviendrez que les deux mondes intermédiaires de deux Chinois, ou de deux Cafres, ou de deux Européens, doivent entre eux différer beaucoup moins : remarquez, toutefois, qu'il n'est question ici que des affections et des pensées externes, telles que sont alors celles des esprits ; car, en ce qui concerne les affections et les pensées internes, qui se manifestent plus tard, celles d'un Chinois et d'un Européen peuvent même avoir entre elles plus de rapport que celles de deux frères. Vous conviendrez encore que les mondes intermédiaires de deux Français doivent différer moins que ceux d'un Français et d'un Anglais, ceux de deux parisiens moins que ceux d'un parisien et d'un villageois, ceux de deux avocats moins que ceux d'un avocat et d'un commerçant.

Mais avant de pousser plus loin la recherche des ressemblances que ces petits mondes intermédiaires doivent offrir, voyons d'abord, d'après la science des correspondances, quel est en général le monde intermédiaire d'un esprit :

Puisqu'un esprit est réellement un homme, et que la terre est la correspondance de l'homme, cet esprit se trouve sur une terre ;

puisqu'il a une volonté et un entendement, il habite dans une maison ; puisqu'il est imbu de vérités et de faussetés, il a des vêtements ; mais la nature de cette terre, quant à sa fertilité et quant à son aspect, dépend de l'état général de cet esprit ; mais la grandeur et la beauté de la maison sont en rapport avec l'état de sa volonté et de son entendement ; mais la substance, la couleur et la forme de ses vêtements, dépendent du mélange de ses vérités et de ses faussetés. Enfin, puisque cet esprit possède des affections et des pensées, et une multitude de choses qui en sont les conséquences, il voit dans son horizon, et autour de lui, des objets des trois règnes, et des produits de l'industrie ; mais la nature de ces objets et de ces produits dépend de l'état de ses affections et de ses pensées.

Le théâtre représentatif de l'état de cet esprit ne peut pas ressembler d'une manière absolue à celui d'aucun autre esprit, car dans l'universalité des êtres, il n'en est pas deux qui se ressemblent parfaitement ; néanmoins, la diversité dans l'unité étant une loi générale de la création, tout tend à l'unité, tout se groupe pour y parvenir, et c'est au moyen de rapports harmoniques que les différents groupes se forment. Or, s'il n'y a pas deux hommes, ni par conséquent deux esprits, qui se ressemblent d'une manière absolue, du moins il en existe, en plus ou moins grand nombre, dont les affections et les pensées offrent entre elles beaucoup de rapports, et ont pour ainsi dire un air de voisinage. Les théâtres représentatifs des états de ces esprits ayant par conséquent entre eux des rapports analogues, se trouvent pour ainsi dire voisins l'un de l'autre, ou, pour parler plus exactement, ils constituent une contrée du monde intermédiaire qui leur est commune, et ne se distinguent l'un de l'autre que par de légères différences et par l'habitation particulière de chaque esprit ; et ces habitations se trouvent plus ou moins rapprochées les unes des autres, selon que les affections et les pensées des esprits ont plus ou moins de similitude entre elles. De là résultent les agglomérations dont se composent les villages, les bourgs, et les villes plus ou moins grandes, qui sont répandus sur la terre de notre monde intermédiaire.

Vous pouvez, d'après cela, facilement concevoir comment des

millions de théâtres représentatifs ou de petits mondes individuels concourent à former un tout. Il n'y a donc réellement qu'un seul monde intermédiaire pour tous les esprits qui sortent de notre globe; mais il existe des millions d'horizons différents : dans la même contrée, l'horizon de l'un n'est jamais parfaitement semblable à celui de l'autre, et l'horizon de chaque esprit varie même à chaque instant selon la mobilité de l'état de ses affections et de ses pensées. Eh! ne voyons-nous pas quelque chose d'analogue dans notre monde, soit au physique, soit au moral? Au physique, les horizons ne sont-ils pas en nombre indéfini, et ne suffit-il pas qu'un homme change de place pour qu'il n'ait plus le même horizon? Et au moral, dans le domaine de l'affection et de la pensée, l'horizon de l'un est-il jamais semblable à celui de l'autre? l'horizon du même homme ne varie-t-il pas à chaque instant?

Mais il y a aussi des esprits dont les affections et les pensées offrent entre elles des rapports plus intimes et ont un air de parenté et de famille, de sorte qu'il y a, pour ainsi dire, chez eux même volonté et même entendement; les théâtres représentatifs de l'état de ces esprits présentent non-seulement une contrée qui leur est commune, mais encore un même édifice pour habitation; et, sous ce rapport, ces théâtres ne se distinguent entre eux que par des pièces particulières de la même maison, ou seulement par quelques autres détails de l'intérieur de cette maison. C'est ainsi que se forment les familles dans le monde des esprits; elles sont le résultat d'une plus intime conformité dans les affections et dans les pensées.

Si, à tout ce qui précède, vous ajoutez que dans le monde spirituel il doit nécessairement y avoir, comme dans celui-ci, et même à un plus haut degré, communication d'affections et de pensées entre ceux qui ont quelques rapports entre eux, il vous sera facile de comprendre que les esprits d'une même contrée se voient les uns les autres, et voient aussi l'*extérieur* des maisons de leurs voisins, et qu'ils pénètrent même dans l'intérieur de ces maisons, ou rendent visite à ceux qui les habitent, quand ils se trouvent avoir momentanément avec eux une même volonté et un même entendement.

Remarquez, en outre, que si, dans notre monde, nos affections

et nos pensées ne sont pas exclusivement portées sur les choses, et se portent aussi sur les personnes, il doit en être de même dans le monde intermédiaire. Là, lorsque les affections et les pensées se portent sur des choses religieuses, morales, politiques ou civiles, elles se manifestent visiblement par des objets spirituels qui en sont les correspondances ; mais quand elles se portent sur d'autres esprits, aussitôt on se trouve en leur présence, lors même que ces esprits auraient leur propre habitation dans la partie du monde intermédiaire la plus éloignée. Et cela se conçoit facilement, puisque l'affection et la pensée ne connaissent pas de distance. Avez-vous un ami intime au-delà des mers, à Philadelphie, par exemple ? Si vous pensez à lui, vous le voyez, vous lui parlez ; et s'il ne vous entend pas, s'il ne répond pas à vos questions, c'est uniquement parce que vous êtes tous deux dans un monde matériel, et que l'espace et le temps s'opposent à votre communication d'idées ; mais faites abstraction de la matière, l'espace et le temps disparaissent, et vous voilà en présence de votre ami ; alors il vous entend, et la conversation se trouve engagée. C'est ainsi qu'il en doit être, et qu'il en est réellement, dans le monde intermédiaire, puisque là l'espace et le temps sont remplacés par les états de l'affection et de la pensée, états qui se manifestent seulement dans une apparence d'espace et de temps.

Vous voyez, d'après cela, que les esprits vivent en société et non dans l'isolement, quoique le monde intermédiaire soit, pour chaque esprit, la manifestation extérieure de ce qui est renfermé en lui. Ce qui est renfermé en chaque esprit, ce sont ses affections et ses pensées, qui sont une suite de celles qu'il a eues dans notre monde ; et même celles-ci ne sont jamais entièrement effacées, mais elles sont seulement éloignées de sa mémoire, aussi se reproduisent-elles par occasion. La vie de l'homme n'est pas interrompue par son passage de ce monde dans l'autre ; elle se continue, et sa mémoire est alors dans toute sa vigueur ; car il n'est pas une seule action de sa vie, ni une seule idée, qu'il ne puisse se rappeler. Si l'homme, devenu esprit, n'avait aucun souvenir de sa vie dans le monde, il se trouverait privé de son individualité, et par conséquent de l'immortalité, puisque ce ne serait plus *lui* qui existerait, ce serait réellement un *autre être* à sa place.

La résidence ordinaire de l'homme-esprit étant la correspondance de l'état habituel de sa volonté et de son entendement, tant que cet état n'est pas entièrement changé, l'homme-esprit conserve la même résidence, sans être tenu de rester continuellement dans sa maison ou dans sa ville; car certaines affections et certaines pensées peuvent le porter à parcourir diverses contrées de notre monde intermédiaire, et même à voyager sur les terres du monde intermédiaire qui correspondent aux autres planètes du monde naturel, sans que pour cela l'état habituel de sa volonté et de son entendement en soit notablement altéré ; mais si cet état est entièrement changé, il change lui-même de demeure.

Les changements de résidence sont très-fréquents dans le monde intermédiaire ; car l'homme ne va dans ce monde que pour s'y préparer, par des transitions successives, soit à la vie céleste, soit à la vie infernale. Il est donc obligé de passer par bien des états, et par conséquent de changer souvent de demeure, avant de se rendre à sa place, soit dans le ciel, soit dans l'enfer.

La vie future de l'homme dépend uniquement de celle qu'il s'est faite lui-même sur notre terre; si pendant cette vie sa volonté a été mauvaise, il ne lui est plus possible de la rendre bonne, et son entendement, eût-il admis le vrai, finira par le rejeter dans le monde intermédiaire; si, au contraire, sa volonté a été bonne, elle ne risque plus de devenir mauvaise, et son entendement, eût-il admis le faux, finira par le rejeter. Je reviendrai plus tard sur ce sujet.

Ainsi, tout dépend de la volonté que l'homme s'est faite dans le monde naturel, ou, en d'autres termes, tout dépend de son amour dominant. La volonté ou l'amour dominant de l'homme est l'homme même ; son entendement n'est qu'un serviteur à la disposition de sa volonté. Tout ce qui appartient à la volonté est une substance spirituelle, et tout ce qui appartient à l'entendement est une forme spirituelle; autant donc la substance l'emporte sur la forme, autant la volonté l'emporte sur l'entendement.

Toutefois, comme la vie de l'homme n'est pas interrompue par son passage de ce monde dans l'autre, la position de ceux qui arrivent dans le monde intermédiaire est d'abord, pour l'ordinaire, assez semblable à celle qu'ils avaient sur notre terre ; mais cette

position n'est pas de longue durée, et la scène tarde peu à changer. Chaque esprit étant dirigé par son amour dominant, si cet amour est bon, comme il règne en maître sur toutes les autres affections, il chasse successivement celles qui sont mauvaises, et il favorise celles qui sont bonnes; alors l'état intérieur de l'esprit s'améliore continuellement, et sa position extérieure devient de plus en plus belle, au moyen de représentatifs charmants, qui sont les correspondances de son état intérieur. Mais si l'amour dominant est mauvais, il chasse successivement les affections bonnes et favorise les mauvaises; alors l'état intérieur de l'esprit se détériore continuellement, et sa position extérieure devient de plus en plus misérable, au moyen de représentatifs hideux, qui de même sont les correspondances de son état intérieur.

Je continuerai, dans les lettres suivantes, à vous faire connaître le monde des esprits; mais je ne veux pas terminer celle-ci sans vous présenter quelques réflexions.

On comprend enfin aujourd'hui le péril imminent où se trouve l'ordre social, et l'on fait mille efforts pour le détourner; ceux qui naguère souriaient de dédain au seul mot de religion pensent maintenant qu'elle pourrait leur venir en aide, et sont des premiers à invoquer son appui; mais la religion restera impuissante à cet égard, tant qu'on persistera à s'appuyer sur les doctrines falsifiées de la vieille église. Si le Christianisme n'existe plus, pour ainsi dire, que de nom, ou s'il ne produit plus d'effet pour la moralisation des peuples qui se disent chrétiens, cela tient aux motifs que je vous ai déjà exposés ; mais c'est surtout parce que ses deux branches principales ont adopté chacune une erreur pernicieuse, qu'elles se plaisent encore à répandre parmi le peuple; le Catholicisme-Romain, en affirmant que l'absolution du prêtre, ou même une seule prière de repentir au moment de la mort, ouvre le ciel; le Protestantisme, en soutenant qu'il suffit à l'homme de croire que le sang du Christ l'a sauvé. Ces deux doctrines sont consolantes sans doute; elles présentent même beaucoup d'attrait pour quiconque croit à une autre vie ; mais elles sont absolument fausses, et d'autant plus dangereuses, qu'elles donnent à l'homme une sorte de sécurité, qui le détourne de songer sérieusement à se réformer.

L'homme, en effet, est naturellement porté à remettre au lendemain, lorsqu'il s'agit de lutter contre ses mauvaises passions : or, lui dire qu'une seule prière de repentir peut le sauver, n'est-ce pas flatter ce penchant naturel ? On aura beau ajouter qu'il peut mourir sans avoir le temps d'adresser un seul mot à la Divinité, on aura beau lui citer des exemples à l'appui, il se bercera toujours de l'espoir de ne pas mourir subitement, ou bien si l'on parvient à faire quelque impression sur lui, cette impression ne sera que momentanée.

Et de l'autre côté, s'il suffit à l'homme de croire que le sang du Christ l'a sauvé, pourquoi lutterait-il contre ses passions mauvaises, puisqu'il n'a besoin que de la foi seule?

Dans chacune de ces deux branches du Christianisme, la réformation de la vie ne pourra donc être réellement entreprise que par très-peu de personnes; et la généralité des chrétiens ne cherchera nullement à changer sa manière de vivre, comme l'expérience de chaque jour le prouve suffisamment.

Supposez, au contraire, les hommes intimement pénétrés des hautes vérités que proclame la nouvelle église du Seigneur, il faudrait certes qu'ils fussent bien inconséquents, s'ils hésitaient un seul instant à entrer dans le chemin de la réformation et de la régénération? Convaincus que le repentir n'est rien, que la foi n'est rien, s'il n'y a pas un changement réel de la vie; convaincus que l'homme emporte avec lui dans l'autre monde son amour dominant; que là cet amour dominant le dépouillera successivement de tous ses vices s'il est bon, et de toutes ses bonnes qualités s'il est mauvais, et le rendra ainsi apte à devenir ou libre dans le ciel ou esclave dans l'enfer, comment pourraient-ils ne pas faire tous leurs efforts pour rendre cet amour bon, surtout lorsque la connaissance *rationnelle*, qu'ils auraient du monde spirituel, ne leur permettrait plus d'avoir le moindre doute sur son existence?

Plus tard, quand vous connaîtrez nos doctrines, et la morale admirable qui en découle, je reviendrai sur ce sujet; et alors vous acquerrez la conviction intime qu'il n'y a que la nouvelle église du Seigneur, c'est-à-dire, la Nouvelle Jérusalem, qui puisse faire régner la tranquillité et la paix sur la terre.

Agréez, etc.

LETTRE XIII.

Langage des Esprits dans les Relations qu'ils ont entre eux. — Digressions : 1° Sur la mémoire de l'homme ; 2° Sur sa pensée. — La Langue que l'on parle dans le Monde des Esprits est la véritable Langue Universelle.

Par ma dernière lettre, mon cher monsieur, je vous ai montré que le monde, dans lequel l'homme entrait aussitôt après sa mort, était tout à fait semblable au nôtre, sauf la différence du spirituel au naturel ; vous avez vu, en outre, que quoique le monde des esprits fût pour l'homme la manifestation extérieure de ses affections et de ses pensées, il pouvait néanmoins, dans ce monde, avoir des relations non-seulement avec ceux qu'il avait connus pendant leur vie naturelle, mais encore avec les esprits qui, dans notre monde, avaient vécu soit dans des pays étrangers, soit même sur d'autres globes. Or, des relations ne pouvant s'établir entre les esprits, de même qu'entre les hommes, qu'au moyen d'un langage quelconque, la première question que nous avons maintenant à examiner est celle-ci : Dans quel langage les esprits s'entretiennent-ils entre eux ?

Sans doute, une semblable question paraîtrait absolument oiseuse à nos philosophes et à nos théologiens. Pourquoi, en effet, s'occuperaient-ils du langage des esprits, puisque, d'après eux, un esprit est entièrement dépourvu d'organes ? puisque, d'après eux, l'autre monde, ne contenant ni substances ni formes, ne peut être qu'un vide immense, ou plutôt un simple être de raison ?

C'est ainsi qu'ils pensent, il est vrai, lorsqu'ils sont renfermés dans leur cabinet ; mais qu'un événement douloureux les fasse sortir de leur prétendue science, et aussitôt la vérité, se faisant jour à travers les ténèbres qui obscurcissent leur entendement, se montre un instant à leurs yeux.

Voyez ce philosophe spiritualiste qui vient de perdre un enfant chéri ; c'est en vain qu'il appelle à son secours les arguments de son école sur l'immortalité de l'âme, ils restent tout à fait impuissants pour soulager sa douleur ; avec eux, rien qui puisse lui retracer la forme de son enfant, son sourire, ses grâces, et ce langage enfantin, dont chaque mot frappait si agréablement son oreille : tout cela est détruit, détruit pour toujours. Voilà ce qu'il se dit, voilà ce qu'il répète dans son désespoir ; mais soudain un rayon de la vérité traverse les nuages de son entendement, il lève les yeux au ciel, et se représente son enfant comme un de ces anges dont les peintres ornent leurs tableaux ; aussitôt il sent son cœur se dilater, sa respiration devient plus libre ; oh ! cette pensée, comme elle lui est précieuse ! comme elle allége sa douleur ! Il donnerait tout alors pour la conserver ; mais sa raison, que la science a pervertie, vient bientôt lui ravir cette consolation unique, et il retombe dans son morne désespoir. O philosophes ! vous payez souvent bien cher les plaisirs frivoles que votre science vous procure ; alliez-la donc à la vraie théologie, et vous la rendrez alors bienfaisante, et pour ceux que vous voulez instruire, et pour vous-même.

Un théologien est-il auprès de sa mère que la mort vient de priver de son époux, quels sont les arguments qu'il emploie pour adoucir son affliction ? Lui dit-il qu'elle reverra à la fin des siècles celui qu'elle pleure ? Croit-il lui-même, dans l'effusion de sa douleur, croit-il qu'il ne retrouvera son père qu'après la destruction complète de notre monde ? Oh ! certes, une telle pensée est bien loin de lui. Il croit alors que l'objet de leurs regrets existe encore réellement sous une forme humaine. Écoutez-le s'adressant à sa mère : Vous le reverrez, lui dit-il ; modérez votre douleur ; nous le retrouverons aussitôt qu'il plaira à Dieu de nous appeler. Tel est alors son langage ; car dans cet épanchement de sa douleur filiale, il ne s'est plus rappelé sa fausse science, et un rayon de la vérité a pu pénétrer jusqu'à lui.

C'est ainsi que nos philosophes et nos théologiens donnent eux-mêmes un démenti à leur propre science, toutes les fois que la vérité peut se faire jour à travers les nuages de leur entendement. Mais dès qu'ils sont rentrés dans leur cabinet, ne leur parlez plus

de l'esprit ou de l'âme sous une forme humaine; ne leur présentez plus l'autre monde comme un monde réel contenant des substances et des formes spirituelles; ne leur dites pas que les habitants de ce monde ont entre eux des entretiens comme nous en avons dans le nôtre, ils vous riraient au nez, tout graves qu'ils sont; mais nous, mon cher monsieur, loin de rire de leur aveuglement, plaignons-les plutôt, car ils sont d'autant plus dignes de pitié qu'ils se croient très-clairvoyants.

La question qui va être traitée ne consistera donc pas, pour nous, à rechercher si les esprits parlent ou ne parlent pas; car du moment que nous reconnaissons qu'ils ont une bouche, une langue et des oreilles, et qu'ils vivent entourés d'une atmosphère spirituelle, il devient tout à fait évident qu'ils peuvent produire des sons, et entendre ceux que d'autres produisent. Ainsi, nous aurons seulement à examiner quel doit être le langage dont se servent les esprits dans les relations qu'ils ont entre eux. Cet examen exigera encore quelques digressions; car si, dans ce monde, le langage de l'homme dépend de sa mémoire et de ses pensées, il doit en être de même lorsqu'il vit dans le monde des esprits; il faut donc, de toute nécessité, que je vous donne quelques éclaircissements, d'abord sur la mémoire de l'homme, et ensuite sur sa pensée.

Depuis que les hommes ont perdu les vraies connaissances spirituelles, ils se sont en vain efforcés de résoudre les problèmes qui, comme celui-ci, importent le plus au bonheur de l'humanité; aussi sont-ils autant dans le vague, quand ils parlent de la mémoire de l'homme, que lorsqu'ils traitent de l'immortalité de son âme. Et comment pourrait-il en être autrement? Toutes les questions de philosophie ne doivent-elles pas se rattacher à un principe général? Or, ce principe, ils le méconnaissent; ils ne veulent pas comprendre que tout ce qui est naturel enveloppe un spirituel analogue, avec lequel il est en correspondance. S'ils admettaient ce principe, ils sauraient alors qu'il y a chez l'homme deux mémoires; l'une, naturelle et extérieure; l'autre, spirituelle et intérieure; et que par conséquent ces deux mémoires, quoiqu'elles semblent se confondre, doivent cependant être distinctes l'une de l'autre.

Si nos deux mémoires semblent se confondre et n'en faire qu'une,

cela ne saurait nullement nous surprendre; n'en est-il pas de même de notre homme spirituel et de notre homme naturel? Si donc l'homme ne s'aperçoit pas que dans son homme naturel il y a un homme spirituel, il ne doit pas non plus s'apercevoir que dans sa mémoire naturelle il y a une mémoire spirituelle : d'ailleurs, il réfléchit peu sur ce sujet, parce qu'il plonge sa vie dans les choses corporelles, et ne peut que difficilement en détourner son attention.

Tout ce que l'homme pense, veut, prononce et fait, tout ce qu'il entend et voit, tout, en un mot, est reçu à l'instant même dans sa mémoire intérieure et y reste imprimé pour toujours : aucune des choses ainsi reçues ne s'efface entièrement de cette mémoire ; elles ne s'y confondent pas non plus entre elles, quel que soit leur nombre, ce qui peut paraître étonnant; mais cela provient de la constitution même de l'homme qui a été créé à l'image de Dieu; car si l'infini est en Dieu seul, les indéfinis sont dans son soleil spirituel, comme je vous l'ai déjà dit, et existent comme en image dans l'univers créé. De là résulte que la mémoire intérieure de l'homme peut recevoir des choses en nombre indéfini, et en conserver toutes les empreintes; elle conserve même les empreintes des choses qui, étant passées en habitude dans la vie de l'homme, se sont entièrement effacées de sa mémoire extérieure; en un mot, elle est en réalité le livre de sa vie.

Quand l'homme quitte ce monde, il peut jouir pleinement de sa mémoire intérieure, qui est la mémoire de son esprit, et quoiqu'il n'ait plus son corps naturel, il n'est pas pour cela privé de sa mémoire extérieure; il n'en est pas privé, et voici pourquoi : Les choses purement naturelles qui sont dans cette mémoire ne peuvent pas, il est vrai, se reproduire dans l'autre vie, mais les choses spirituelles qui leur sont adjointes par correspondances se présentent à leur place dans une forme tout à fait semblable, de sorte que la vie de l'homme se continue réellement dans le monde spirituel, au moyen de cette représentation des choses purement naturelles. C'est ainsi que l'homme-esprit ne cesse pas d'être le même homme qui a vécu dans le monde naturel ; son identité est parfaite, puisqu'il peut ainsi se ressouvenir de tout ce qu'il a fait pendant sa vie dans ce monde. S'il en était autrement, ne manquerait-il pas quelque chose à son existence immortelle?

Je vous disais, il y a un instant, que le bonheur de l'humanité tenait aussi à la solution du problème de la mémoire; comme cette assertion a pu vous paraître hasardée, il est nécessaire que je la corrobore ici par quelques réflexions.

Pour peu que l'on veuille porter son attention sur l'homme, il est facile de reconnaître que c'est lui-même qui fait le plus souvent son malheur, et qu'il lui serait encore possible de vivre heureux sur cette terre, s'il savait et voulait modérer ses passions. Cette vérité est proclamée dans toutes les chaires; elle est inscrite dans tous les traités de morale; on la trouve dans tous les livres d'instruction populaire. Pourquoi l'homme reste-t-il donc sourd aux leçons de ses instituteurs, aux avis des moralistes, aux exhortations menaçantes des prêtres? Pourquoi continue-t-il à se laisser entraîner par ses mauvaises passions? C'est qu'il ne suffit pas de lui dire que Dieu voit ses plus secrètes pensées; il faut encore lui montrer que ces pensées seront un jour publiquement divulguées, et surtout lui prouver comment elles le seront. Or, tant qu'on lui représentera Dieu comme un pur esprit n'ayant ni substance ni forme, tant que l'âme, selon qu'il se l'imagine, ne sera qu'un souffle, tant que l'autre monde n'offrira à ses regards qu'un vide dépourvu de tout objet, les sermons les mieux préparés pour produire de l'effet ne feront qu'une légère impression sur lui; s'il en est touché, ce ne sera que pour un moment, et bientôt il retombera dans ses premiers égarements. Mais quand il sait que Dieu est l'Homme-Même, — quand il comprend qu'en se dépouillant de son corps naturel, son âme est encore revêtue d'un corps spirituel, et qu'alors elle jouit de tous ses sens à un degré bien plus élevé que pendant son existence sur cette terre, — quand il reconnaît que le monde des esprits, dans lequel il entrera en quittant son corps matériel, est semblable au nôtre, sauf la différence du spirituel au naturel, et que ce monde renferme d'innombrables objets spirituels qui correspondent aux objets naturels, — alors il suffit de lui donner quelques explications sur sa mémoire intérieure, pour produire en lui la conviction que ses plus secrètes pensées seront un jour divulguées publiquement. Supposez maintenant qu'il soit pénétré de cette vérité, comment pourrait-il ne pas faire tous ses efforts pour réprimer en lui toute pensée dont il aurait à rougir?

De là à la réformation, il n'y a qu'un pas ; et la réformation le conduira au bonheur, tel du moins qu'on peut l'espérer sur cette terre.

Quant à la manière dont les pensées et les actions secrètes de l'homme sont divulguées, il est facile de la concevoir. Tout ce que l'homme a pensé, voulu, prononcé et fait pendant son séjour sur la terre, étant inscrit dans sa mémoire intérieure, et le monde intermédiaire étant pour chaque esprit un théâtre représentatif de ses pensées et de ses affections, il suffit qu'une période plus ou moins longue de la vie terrestre d'un homme-esprit soit rappelée subitement à sa mémoire, pour que toutes les choses qui concernent cette période, et jusqu'à leurs plus petites particularités, soient aussitôt manifestées par des représentatifs à la vue de tous les esprits qui se trouvent alors près de lui.

C'est ainsi que s'ouvre le livre de la vie de l'homme, et c'est ce livre qui le juge. Telle est la loi de l'ordre divin, loi inflexible comme la justice, mais admirable comme tout ce qui est divin, puisqu'elle pourvoit à ce que chacun soit jugé selon ses œuvres.

Toutefois cette divulgation des pensées et des actions de l'homme ne se fait pas aussitôt qu'il entre dans le monde intermédiaire, car il est alors dans les extérieurs de son esprit, et il les conserve plus ou moins longtemps selon qu'il a plus ou moins d'attachement aux choses externes ; mais elle se fait lorsque, étant entièrement dépouillé de ses extérieurs, il vient pour toujours dans les intérieurs de son esprit. Ce n'est pas ici le lieu de vous entretenir des divers états dans lesquels passe l'homme pendant son séjour dans le monde des esprits ; nous en parlerons plus tard. Mais puisqu'il s'agit maintenant de la manifestation des pensées et des actions de l'homme au moyen de sa mémoire, je vais vous présenter un extrait de Swedenborg, dans lequel vous trouverez d'abord plusieurs exemples explicatifs, et ensuite les principes qui régissent ce sujet. Voici textuellement ce qu'il dit dans son traité *du Ciel et de l'Enfer* :

N° 462 bis. « Que l'homme sorti de ce monde ait aussi avec lui » toute sa mémoire, c'est ce qui m'a été prouvé par un grand » nombre d'expériences ; j'ai vu et entendu, à ce sujet, bien des » choses dignes d'être rapportées, et je vais en exposer quelques- » unes avec ordre : Il y avait des esprits qui niaient les infamies

» et les crimes qu'ils avaient commis dans le monde; afin donc » qu'on ne les crût pas innocents, toutes leurs actions furent mi- » ses à découvert et recensées d'après leur mémoire, par ordre, » depuis leur bas-âge jusqu'à leur mort; ces actions étaient sur- » tout des adultères et des scortations. Il y en avait qui, par des » ruses perfides, avaient trompé les autres, et qui avaient volé; » leurs ruses et leurs vols furent aussi énumérés en série, et la » plupart n'avaient été connus dans le monde que d'eux seuls; » ils en firent aussi l'aveu, parce qu'ils furent manifestés, comme » dans la lumière, avec toutes les pensées, les intentions, les plai- » sirs et les craintes qui les avaient à la fois agités. D'autres a- » vaient reçu des présents et fait de la justice un trafic; ils furent » pareillement examinés d'après leur mémoire, et, par ce moyen, » toutes leurs actions furent recensées depuis leur entrée en fonc- » tion jusqu'au dernier moment de leur exercice; la nature et l'im- » portance de chaque action, le temps où elle avait été commise, » l'état de leur mental, leur intention, tout cela était à la fois rap- » pelé à leur souvenir et présenté à la vue; elles dépassaient en » nombre plusieurs centaines; et, ce qui est surprenant, il arriva » pour quelques-uns d'eux que les registres mêmes, sur lesquels » ils les avaient inscrites furent ouverts et lus en leur présence » page par page. D'autres, qui avaient séduit de jeunes filles et » violé la chasteté, furent appelés à un semblable jugement, et » chacune de leurs actions fut tirée de leur mémoire et racontée; » les faces mêmes des jeunes filles et des femmes se montraient » aussi comme présentes, avec les lieux, les discours et les dis- » positions d'esprit, et cela aussi subitement que quand quelque » chose s'offre à la vue; ces manifestations duraient quelquefois » pendant plusieurs heures. Il y en avait un qui avait considéré » comme rien de jeter du blâme sur les autres; j'ai entendu énu- » mérer en ordre ses critiques et aussi ses diffamations, dans les » mêmes termes, avec indication des personnes diffamées et de » celles devant qui les critiques et les diffamations avaient eu lieu; » tout cela était produit et en même temps présenté d'une ma- » nière vivante; et cependant il s'était appliqué à lancer secrète- » ment chacune de ses diffamations lorsqu'il vivait dans le monde. » Il y en avait un autre qui avait privé son allié de son héritage

» sous un prétexte frauduleux ; il fut aussi pareillement convaincu
» et jugé ; et, ce qui est étonnant, les lettres qu'ils s'étaient écrites
» et les billets qu'ils avaient faits entre eux furent lus en ma pré-
» sence, et il fut dit qu'il n'y manquait pas un mot. Le même avait
» aussi, peu de temps avant sa mort, empoisonné clandestinement
» son voisin ; ce crime fut dévoilé de cette manière : Nous le vî-
» mes creuser sous ses pieds une fosse, de laquelle sortit, comme
» d'un tombeau, un homme qui lui cria : Que m'as-tu fait ? Et a-
» lors furent révélées toutes les circonstances du crime, comment
» l'empoisonneur s'était entretenu amicalement avec lui, et lui
» avait présenté la coupe empoisonnée, ce qu'il avait pensé aupa-
» ravant, et ce qui était arrivé ensuite : tout étant découvert, il
» fut jugé pour l'enfer. En un mot, les mauvaises actions, les cri-
» mes, les vols, les ruses, les fourberies, tout est mis en évidence
» pour chaque esprit mauvais, tout est tiré de sa mémoire, et il
» est forcé d'avouer tout le mal qu'il a fait ; il n'y a même aucune
» possibilité de nier, parce que toutes les circonstances se présen-
» tent à la fois. J'ai aussi, pendant que les anges examinaient et
» passaient en revue la mémoire d'un esprit, entendu tout ce qu'il
» avait pensé dans l'espace d'un mois, jour par jour, et sans qu'il
» y eût d'erreur ; ses pensées étaient rappelées telles qu'il les avait
» eues lui-même pendant ces jours. Par ces exemples, on peut
» voir que l'homme emporte avec lui toute sa mémoire, et qu'il
» n'y a rien de si caché dans le monde qui ne devienne manifeste
» après la mort ; et cela, en présence d'une nombreuse assemblée,
» selon les paroles du Seigneur : « *Il n'y a rien de caché qui ne*
» *doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être con-*
» *nu : les choses donc que dans les ténèbres vous avez dites,*
» *dans la lumière seront entendues, et ce qu'à l'oreille vous*
» *aurez prononcé sera proclamé sur les toits.* » — Luc, XII. 2, 3.

N° 463. « Quand les actions d'un homme sont dévoilées après
» sa mort, les anges qui ont été chargés de faire l'information
» examinent sa face, et l'inspection se poursuit par tout le corps,
» en commençant par les doigts de l'une et de l'autre main, et
» en continuant ainsi sur toutes les parties : comme je m'étonnais
» de ce genre d'inspection, la cause m'en fut découverte ; c'est
» que comme chacune des choses de la pensée et de la volonté

» ont été inscrites dans le cerveau, car c'est là que sont leurs » principes, de même aussi elles ont été inscrites dans tout le » corps, puisque toutes les choses qui appartiennent à la pensée » et à la volonté s'étendent de leurs principes vers le corps, et se » terminent là comme dans leurs derniers; de là vient que toutes » les choses qui ont été inscrites dans la mémoire d'après la vo- » lonté, et par suite d'après la pensée de la volonté, ont été ins- » crites non-seulement dans le cerveau, mais encore dans tout » l'homme, et y existent en ordre selon l'ordre des parties du corps: » par là il fut évident que l'homme est, dans son tout, tel qu'il est » dans sa volonté et dans la pensée procédant de sa volonté, de » sorte que l'homme méchant est son mal, et que l'homme bon » est son bien. On peut aussi voir, d'après cela, ce que signifie le » livre de vie de l'homme, dont il est parlé dans la Parole, c'est » à savoir que par ce livre il est signifié que non-seulement toutes » les actions de l'homme, mais encore toutes ses pensées, se sont » inscrites sur l'homme tout entier, et qu'elles apparaissent com- » me lues dans un livre quand elles sont tirées de sa mémoire, et » comme vues en effigie, lorsqu'un esprit est considéré dans la » lumière du ciel. Aux exemples précédents, je vais encore, au » sujet de la mémoire qui reste chez l'homme après la mort, ajou- » ter un fait remarquable par lequel il m'a été confirmé que, non- » seulement les choses communes, mais encore les choses les plus » particulières, qui sont entrées dans la mémoire, y restent, et ne » s'en effacent jamais : Il m'a été montré des livres écrits de la » même manière que les livres qui sont dans le monde; et j'ai été » instruit qu'ils proviennent de la mémoire de ceux qui ont écrit, » et qu'il n'y manque pas un seul des mots qui étaient dans le li- » vre écrit par le même homme dans le monde, et qu'ainsi de la » mémoire d'un esprit peuvent être tirées les choses les plus par- » ticulières, même celles que dans le monde il avait oubliées lui- » même : la cause m'en a aussi été découverte; c'est que l'hom- » me a une mémoire externe et une mémoire interne; l'externe » appartient à son homme naturel, et l'interne à son homme spi- » rituel; tout ce que l'homme a pensé, voulu, prononcé, fait, et » même tout ce qu'il a entendu et vu, a été inscrit dans sa mé- » moire interne ou spirituelle; et les choses qui y sont inscrites

» ne s'en effacent jamais, puisqu'elles ont été inscrites en même
» temps dans l'esprit lui-même et dans les membres de son corps,
» comme il a été dit ci-dessus; et qu'ainsi l'esprit a été formé se-
» lon ce qu'il a pensé et selon les actes de sa volonté. Je sais que
» ces propositions semblent des paradoxes, et que par suite on y
» ajoutera difficilement foi, mais toujours est-il qu'elles sont
» vraies. Que l'homme ne croie donc pas qu'il y ait quelque chose
» qu'un homme ait pensé en lui-même et fait en secret, qui reste
» caché après la mort; mais qu'il croie que tout, en général et en
» particulier, se montre alors avec évidence comme à la clarté du
» jour. »

Je vous ai transcrit ce passage pour deux motifs : D'abord, parce que les détails et les principes qu'il contient jettent un grand jour sur le sujet en question; ensuite, parce que je désirais vous montrer avec quelle candeur Swedenborg raconte ce qu'il a vu, quoiqu'il sût bien qu'on ajouterait difficilement foi à ses récits.

Revenons maintenant à la mémoire extérieure ou naturelle. Je vous ai dit précédemment que toutes les choses purement naturelles, qui sont dans cette mémoire, ne peuvent pas se reproduire dans l'autre vie, mais qu'à leur place se présentent, dans une forme absolument semblable, des choses spirituelles correspondantes; or, les choses purement naturelles, étant celles qui ne sont ni intellectuelles ni rationnelles, nous devons nécessairement ranger parmi elles tous les mots des langues terrestres, car il n'y a rien d'intellectuel ni de rationnel dans ces mots. De là résulte que nos langages naturels ne peuvent être d'aucun usage dans le monde des esprits : s'il y existe des livres qui paraissent renfermer, comme vous venez de le voir, les mêmes mots que nos livres, ce sont des apparences représentatives, qui n'ont qu'un simple rapport de correspondance avec le langage des esprits, et vous reconnaîtrez bientôt que dans ce langage les mots deviennent absolument inutiles. Dans notre monde, il est vrai, les hommes ne peuvent parler entre eux qu'au moyen de langues divisées en sons articulés, c'est-à-dire, en mots, et ne se comprennent l'un l'autre qu'autant qu'ils connaissent la même langue; mais c'est uniquement parce qu'ils sont plongés dans les choses purement naturelles et corporelles, et ne peuvent en détourner leur attention.

Le langage de l'homme dépendant non-seulement de sa mémoire, mais encore de sa pensée, nous avons maintenant à porter nos investigations sur la nature de la pensée. Veuillez pour un instant me prêter une attention soutenue.

Si l'homme voulait réfléchir sur tout ce qui se passe en lui, il reconnaîtrait que son langage n'est autre que sa pensée parlant au moyen des organes de son corps. En effet, la pensée de l'homme est active ou passive ; elle est active quand il parle, et passive quand il garde le silence. Or, sa pensée active, qu'on peut aussi appeler sa pensée parlante, s'exprime selon un mode qui lui est propre ; et par l'activité de son langage, elle excite les organes du corps qui correspondent à ce langage. J'avoue, cependant, qu'au premier examen il semble à l'homme que les mots de son langage sont dans sa pensée ; mais tout homme qui réfléchit doit-il conclure d'après une première apparence ? ne doit-il pas savoir qu'il vit au milieu d'illusions de tout genre ? Si le progrès des sciences physiques a découvert tant d'illusions des sens, qu'on avait prises pendant des milliers d'années pour des réalités, un progrès de la théologie et de la philosophie ne doit-il pas aussi en dévoiler ? Eh bien, cette apparence, que les *mots* du langage de l'homme sont dans sa pensée, est une pure illusion ; c'est seulement le *sens* du langage qui est dans la pensée. En un mot, quand l'homme parle, sa pensée est le langage de son esprit ; et si alors elle ne lui paraît pas être un langage, c'est parce qu'elle se conjoint au langage du corps, et qu'elle est dans ce langage. D'ailleurs, il est facile de reconnaître que le langage de la pensée diffère beaucoup de celui des mots, puisque l'homme peut penser en une minute ce qu'il ne peut dire qu'avec beaucoup de temps ; il est bien évident qu'il ne penserait pas avec tant de promptitude, si le langage de la pensée se composait de mots, comme celui du corps. — *Voir* les ARCANES CÉLESTES, N°s 3679, 4652, 6987.

Mais, me direz-vous, en quoi consiste donc le langage de la pensée ? C'est ce que je puis vous expliquer maintenant en peu de mots.

La pensée de l'homme est composée d'idées, comme une phrase est composée de mots ; ainsi, dans le langage de l'esprit, une idée de sa pensée en suit une autre, comme dans le langage du corps

un mot suit un autre mot; mais les idées de la pensée se succèdent l'une à l'autre avec tant de célérité, que pendant notre vie dans ce monde, il nous semble que la pensée est continue et n'offre en elle aucune distinction. — *Voir* les ARCANES CÉLESTES, N° 6599.

Le langage de l'esprit de l'homme se compose donc des idées de sa pensée, et c'est par l'influx de ce langage dans les organes correspondants du corps que se produit le langage de mots. Ainsi, quand l'homme sort de ce monde, comme il s'y dépouille de tout ce qui était à l'usage de son corps, il y laisse tous les mots des langues humaines qu'il y a connues; et comme il emporte avec lui tout ce qui appartient à son esprit, il se trouve en possession de toutes ses pensées et de sa mémoire tant intérieure qu'extérieure, sauf, pour cette dernière, les modifications dont je vous ai parlé; et c'est au moyen de sa mémoire intérieure et des idées de ses pensées, qu'il s'exprime dans son nouveau séjour. « La pensée humaine, dit Swedenborg, devient alors plus distincte et plus claire, et les idées de la pensée deviennent discrètes, de sorte qu'elles servent de formes distinctes pour le langage. L'obscur, en effet, a été dissipé avec le corps; et ainsi la pensée, délivrée des espèces de liens dans lesquels elle était tenue, et par conséquent des ombres dont elle était enveloppée, devient plus instantanée, d'où résulte qu'il y a plus promptement intuition, aperception et énonciation des choses les plus particulières. » (A. C. N° 1757.)

Ce sont donc les idées de la pensée qui tiennent lieu de mots; et ces idées, dont nous ne pouvons pas sur terre faire la distinction, se manifestant avec clarté quand nous sommes délivrés de notre corps naturel, deviennent alors des formes distinctes de notre langage. Il ne faudrait pas croire, cependant, que ce langage reste muet; il se manifeste extérieurement comme celui des hommes, au moyen de sons qui se produisent et sont entendus comme ceux de notre langage; car les esprits, comme vous le savez, ayant une bouche, une langue, des oreilles, et étant entourés d'une atmosphère spirituelle, respirent dans cette atmosphère; et au moyen de cette respiration et des organes du langage, ils produisent des mots comme les hommes dans notre monde. Alors les idées de leur pensée et les mots de leur langage font un, comme la cause effi-

ciente et l'effet; car ce qui existe comme cause, dans les idées de la pensée, se manifeste comme effet dans les mots.

Vous pouvez voir maintenant quelle est la principale différence qui existe entre le langage d'idées de la pensée et le langage de mots; le second est tout à fait conventionnel, ainsi que le prouve sa constitution même; et le premier est en dehors de toute convention, puisqu'il découle de l'affection même et de la pensée même de l'homme-esprit; dans ce langage-ci le son correspond à l'affection, et les articulations du son correspondent aux idées de la pensée qui procède de l'affection.

Le langage de mots étant chez nous tout à fait conventionnel, il en résulte que les hommes de notre monde ne peuvent, dans leur état actuel, s'entendre entre eux qu'autant qu'ils connaissent la même langue conventionnelle. Le langage d'idées de la pensée étant, au contraire, en dehors de toute convention, il en résulte qu'il est parlé et compris par tous les esprits, sans qu'ils aient besoin de l'apprendre; car une même affection se manifeste toujours par le son qui lui est propre, et une même idée de la pensée par l'articulation qui ne convient qu'à elle seule.

De tout ce qui précède, nous devons nécessairement conclure, que la langue que l'on parle dans le monde des esprits est la véritable langue universelle; et que cette langue ne pourra jamais être comprise sur notre terre, tant que les hommes resteront plongés dans les choses purement naturelles et corporelles, et ne s'élèveront pas aux choses réellement rationnelles et intellectuelles.

Ainsi, tout homme qui quitte notre terre sait parler la langue universelle, dès qu'il entre dans le monde intermédiaire; et il peut, par ce moyen, s'entretenir non-seulement avec les esprits qui ont habité notre globe, quel qu'ait été leur langage ici, mais encore avec des esprits qui auraient appartenu à l'un de ces globes innombrables qui composent l'univers naturel. La correspondance qui existe entre le langage de la pensée et le langage de mots fait même que l'homme, dans les premiers moments de son nouveau séjour, parle cette langue universelle à son insu, et croit encore s'exprimer dans la langue dont il faisait usage dans notre monde.

Vous n'êtes pas, mon cher monsieur, sans avoir parmi vos connaissances quelque mélomane, homme de bien, qui croie à l'im-

mortalité de l'âme, à la manière de nos psychologues. Parlez-lui, je vous prie, de nos idées sur les substances et les formes spirituelles; dites-lui que, dans l'autre monde, nous vivrons avec un corps spirituel au milieu d'une atmosphère immatérielle. Il vous regardera d'abord avec attention, pour s'assurer si c'est sérieusement que vous parlez; et comme il ne vous verra pas sourire, il pensera que vous avez perdu la tête, si toutefois il ne vous le dit pas en face; cela dépendra du degré de familiarité qui existe entre vous. Que son dédain pour vos nouvelles croyances ne vous déconcerte pas, et demandez-lui d'abord s'il croit à l'immortalité de l'âme; il vous répondra affirmativement; puis, s'il pense que l'âme de l'homme de bien vivra heureuse ; il vous dira, oui; ensuite, s'il sait en quoi consistera le bonheur de cette âme; sur ce point sa réponse sera négative; demandez-lui alors ce qui, dans ce monde, lui procure, à lui, les jouissances les plus douces; il vous répondra ; « la musique. Rien, ajoutera-t-il, n'électrise toutes les facultés de mon âme comme les accents mélodieux de la voix humaine, harmonieusement mariée avec le son des instruments; c'est là pour moi le plaisir le plus vif; c'est alors seulement que je jouis de la vie avec plénitude. » Hâtez-vous de l'arrêter, — car ce sujet étant inépuisable pour lui, il continuerait toujours à parler; — et dites-lui : « Vous aimez le bien, mon cher ami, et quand vos idées se portent sur l'autre vie, vous espérez que votre âme y jouira du bonheur; vous ne savez pas, il est vrai, en quoi consistera son bonheur; mais, je vous le demande, pourra-t-elle être heureuse, si elle y est privée de concerts mélodieux?» A ces mots, vous le verrez baisser la tête et réfléchir. Continuez : « Si l'homme de bien doit vivre heureux dans l'autre vie, et vous n'en doutez pas, Dieu est trop juste pour le priver de ce qui a fait le charme de sa vie; et comme Dieu a dû tout prévoir, n'y eût-il sur la terre qu'un seul mélomane, homme de bien, la justice divine lui aurait ménagé, pour son existence immortelle, ces plaisirs innocents qui embellissaient son existence terrestre. » Votre ami, que ces paroles arracheront aux réflexions pénibles dans lesquelles vous l'aviez d'abord plongé, relèvera alors sa tête avec un air de satisfaction, et vous dira : « Vous avez raison; pourquoi n'y aurait-il pas des concerts mélodieux dans l'autre vie? Les philosophes de

la Grèce pensaient que la musique était en usage dans le ciel, et qu'elle faisait l'amusement principal des Dieux et des âmes vertueuses. Et nos théologiens! Ne nous parlent-ils pas des chœurs des anges? » Vous lui répondrez: « Cela est vrai, mais remarquez, je vous prie, que sans atmosphère il est impossible qu'il y ait des sons. Et ces accents de la voix humaine, que vous préférez aux sons de tous les instruments, comment pourront-ils être produits, si les âmes ne parlent pas, ou du moins si elles ne chantent pas? Et comment pourront-elles chanter, si elles n'ont pas un corps spirituel, et si elles ne sont pas entourées d'une atmosphère immatérielle? Et votre âme elle-même, comment lui sera-t-il possible d'entendre des sons, si elle n'a ni substance, ni forme, comme vous le croyez d'après vos principes philosophiques? » N'insistez pas davantage; dites-lui seulement de comparer ces principes, dont il paraît si fier, avec ceux dont le simple énoncé a failli vous faire passer à ses yeux pour un fou; et si, après avoir mûrement réfléchi sur les substances et les formes spirituelles, sur l'existence de l'âme en forme humaine, et sur les atmosphères immatérielles, il persiste encore dans ses principes, ce dont je doute, du moins il respectera les vôtres, et ne se permettra plus d'en rire.

Agréez, etc.

LETTRE XIV.

De la forme de l'Homme-Esprit pendant son séjour dans le Monde des Esprits. — Pourquoi l'Homme vieillit dans le Monde Naturel, et ne vieillit point dans le Monde Spirituel. — L'Immortalité terrestre aurait été pour l'homme un fardeau insupportable. — Dans le Monde Spirituel le vieillard et l'enfant deviennent hommes dans la fleur de l'âge, l'un en rajeunissant, l'autre en grandissant. — Comment on redevient jeune dans le Monde Spirituel. — Exemples.

Continuons, mon cher monsieur, notre examen des questions de détail.

Dans les lettres précédentes, nous avons pris l'homme à sa sortie de ce monde, et nous l'avons introduit dans le monde spirituel. Vous l'avez vu, là, au milieu des esprits, parlant leur langage sans l'avoir appris, s'associant avec ceux dont le caractère a de l'analogie avec le sien, et conservant, comme dans notre monde, son individualité, au moyen d'une forme humaine qui lui étant propre le distingue ainsi de tous les autres esprits. Portons maintenant notre examen sur ce qui concerne cette forme; et d'abord, voyons si elle est la même que celle qu'il avait en quittant notre monde.

Puisque l'autre vie est une continuation de celle-ci, et la mort un simple passage d'un monde dans un autre, les premiers instants de l'existence nouvelle doivent être conformes aux derniers instants de la précédente. Vous vous rappelez d'ailleurs que dans tout ce qui tient à l'Ordre, tant dans l'univers spirituel que dans l'univers matériel, il y a gradation et non changement brusque. L'homme, en entrant dans l'autre vie, conserve donc la physionomie qui le faisait reconnaître dans le monde : l'enfant y entre enfant; le jeune homme, avec tout l'apanage de la jeunesse ; le vieillard, avec ses rides et sa caducité; et cela, parce que l'homme devenu esprit, quoique dépouillé du corps matériel, est alors dans les extérieurs de son corps spirituel. Mais il ne reste pas toujours dans ces extérieurs; il se dépouille peu à peu de ce second vêtement

de son véritable corps spirituel, et il n'en conserve plus de traces lorsqu'il quitte le monde des esprits, soit pour entrer dans le ciel, soit pour se précipiter dans l'enfer;—*Voir* la 10e lettre.—Ainsi, pendant cette nouvelle phase de sa vie, l'homme se prépare à manifester les intérieurs de son esprit, et son visage devenant alors par degrés le miroir de ses affections, ou plutôt de son amour dominant, qui tend toujours à se développer, sa physionomie doit paraître de plus en plus belle, si son amour dominant est bon, et de plus en plus difforme, si son amour dominant est mauvais. Tout cela résulte avec évidence des principes précédemment établis.

Mais ici se présente une question que vous soulèveriez certainement, si je la passais sous silence, car il est bien rare qu'on ne nous l'adresse pas, quand nous parlons du mode d'existence dans l'autre monde. *Y redevient-on jeune ?* s'écrient presque toujours, avec empressement, ceux qui ne sont plus dans le printemps de la vie.

Cette question ne se trouve pas résolue par ce qui précède; car de ce que la physionomie de l'homme de bien deviendra de plus en plus belle, il ne s'ensuit pas qu'il rentrera lui-même dans la fleur de la jeunesse. Ainsi, pour ne parler que du vieillard, tout ce qui résulte de ce qui vient d'être dit, c'est que le vieillard, dont l'amour dominant est bon, sera dans l'autre vie un beau vieillard et aura les goûts et les penchants d'un vieillard sage ; mais cela n'est pas la question ; ce qu'on demande, c'est s'il deviendra jeune avec les goûts et les penchants de la jeunesse.

La réponse que nous faisons, étant affirmative, satisfait généralement ceux qui nous interrogent ; car il y a peu de personnes qui ne regrettent pas de ne plus être jeunes ? mais la plupart ne s'en tiennent pas à cette réponse, et demandent comment peut s'opérer une telle transformation. Comme je ne vous crois pas non plus homme à vous contenter d'un simple *oui,* je vais chercher à vous faire comprendre comment, dans le monde des esprits, le vieillard peut devenir jeune homme.

Mais, avant tout, permettez-moi de vous présenter quelques réflexions ; elles me conduiront à établir d'abord, que si dans notre monde l'homme vieillit, il ne saurait en être de même dans le monde spirituel.

De même que tous les corps du règne animal et du règne végé-

tal, le corps humain, après avoir atteint son maximum d'accroissement et de force, entre dans une période de dépérissement qui se termine par une dissolution complète. Telle est la loi de l'ordre naturel. Jamais vieillard n'est redevenu jeune, et la vertu de la fontaine de Jouvence n'a existé que dans les écrits des poètes, et dans l'imagination de quelques personnes superstitieuses ; aussi, combien de regrets cette loi de l'ordre naturel n'excite-t-elle pas chaque jour! de combien de plaintes n'est-elle pas continuellement la source! Et cependant elle est tout à fait conforme à l'amour et à la sagesse du Créateur. Considérez ce qui serait arrivé, s'il eût été possible que l'homme restât jeune, et vécut éternellement sur cette terre, et vous reconnaîtrez facilement que cette loi de l'ordre naturel, qui soulève tant de murmures, prouve aussi, comme toutes ses autres lois, les vues miséricordieuses de Dieu envers le genre humain.

Notre globe renouvelle ses habitants trois ou quatre fois dans un siècle, et l'homme s'y trouve encore trop à l'étroit! Et des statistiques prouvent que la terre ne pourrait bientôt plus nourrir ses habitants, si la population continuait à suivre sa progression croissante! Que serait-il donc arrivé, si l'homme n'eût pas été soumis à la mort naturelle? La conséquence de cette immortalité terrestre eût été inévitablement une limitation quant au nombre ; et déjà des milliers d'années se seraient écoulées depuis la clôture de la liste. A partir de cette époque, il n'y aurait plus eu de naissances. Figurez-vous donc la terre couverte d'habitants, dont les plus jeunes auraient plusieurs milliers d'années; admettez encore, d'après notre supposition, qu'ils soient tous restés dans la fleur de l'âge, et dites-moi si, dans ce cas même, d'après la nature du cœur humain, qui, sous peine de dégoût, exige une continuelle variété en toutes choses, l'immortalité terrestre de ces hommes ne serait pas devenue pour eux un pesant fardeau.

D'ailleurs, s'il en eût été ainsi, *l'infinité de Dieu* ne se serait plus manifestée dans son œuvre; car la limitation du nombre des hommes sur les globes terrestres aurait été une preuve de la limitation de son pouvoir. Dieu étant infini, toutes les productions doivent être illimitées, ou, dans d'autres termes, l'infini de Dieu doit se manifester dans la création par les indéfinis. Or, pour que

les indéfinis existent dans l'univers naturel, qui est soumis aux lois de l'espace et du temps, il faut de toute nécessité que tous les corps du règne végétal et du règne animal, pour faire place à d'autres, passent successivement par des périodes de croissance et de dépérissement.

Il était donc conforme à l'amour et à la sagesse de Dieu, que l'homme, pour lequel l'univers a été créé, ne fût qu'un passager sur la terre matérielle, dont les limites sont fixes et invariables, et qu'il ne jouît de l'immortalité,—son incontestable partage, comme créature à l'image de Dieu, — que sur une terre spirituelle, illimitée comme tout ce qui est indépendant du temps et de l'espace, et pouvant par conséquent recevoir pendant toute l'éternité les générations qui passeront successivement sur notre globe.

Dans quel aveuglement sont donc ceux dont le plus grand désir serait de vivre éternellement dans notre monde, et qui blasphèment la Divinité, en murmurant contre cette loi qui soumet l'homme à la mort naturelle ? Ils abusent ainsi de cet instinct conservateur que Dieu a imprimé dans le cœur de l'homme, et qui lui fait redouter la mort. Si Dieu a voulu que l'homme fût, par un attrait irrésistible, attaché à son existence ici-bas, c'est parce que l'homme a une fonction à remplir sur cette terre, tant dans son propre intérêt que pour l'accomplissement des desseins de la Divinité sur le genre humain en général. En imprimant dans l'homme la crainte de la mort, Dieu a voulu, sans néanmoins forcer sa liberté, l'empêcher, autant que possible, de s'arroger le droit de faire cesser lui-même cette fonction, et de s'opposer ainsi à ses vues miséricordieuses. Sans cette crainte de la mort, le principe religieux, qui place le suicide au rang des crimes les plus énormes, aurait-il toujours assez de force pour empêcher les hommes de se précipiter en foule dans l'autre vie ? et que deviendraient alors les plans de la Divine Providence ? En craignant la mort, nous ne faisons donc qu'obéir à l'une des lois de l'ordre, et tant que notre crainte ne surpasse point notre confiance dans la miséricorde divine, elle est modérée, et elle ne produit sur nous aucun effet nuisible, parce que nous restons dans l'ordre ; mais dans le cas contraire, elle nous rend malheureux, parce qu'en abusant ainsi de l'instinct conservateur, nous ne sommes plus dans l'ordre.

L'homme n'étant qu'un simple passager sur cette terre, c'est par la mort naturelle qu'il devait la quitter ; car les morts violentes et prématurées ne sont que des cas exceptionnels ; il fallait bien alors que son corps matériel, après être arrivé par une marche ascendante à son maximum de force, parvînt par une marche rétrograde au dernier degré de dépérissement, en passant ainsi successivement par les périodes d'enfance, de jeunesse, de virilité, de vieillesse et de décrépitude.

En résumé, l'homme vieillit dans notre monde, parce qu'il faut nécessairement qu'il en sorte.

Mais, dans le monde spirituel, doit-il en être de même ? Pourquoi y vieillirait-il, puisqu'il doit y rester éternellement? La cause disparaissant, l'effet doit disparaître. Il est vrai que le monde des esprits n'est lui-même qu'un état préparatoire, et que l'homme doit aussi le quitter pour entrer dans son état spirituel définitif; mais ce nouveau passage ne saurait être comparé, sur ce point, avec le premier ; c'est le passage d'un état spirituel à un autre état spirituel, et non celui d'un lieu à un état spirituel, tel qu'est le passage qui s'opère par la mort naturelle. D'ailleurs, vous allez bientôt reconnaître que pour effectuer ce nouveau passage, loin d'être obligé de vieillir, l'esprit doit, au contraire, reprendre toutes ses forces.

J'arrive maintenant à notre question : Comment redevient-on jeune dans le monde spirituel? Pour rendre cette discussion plus claire, ayons recours à des exemples.

Prenons pour premier exemple un vieillard dont l'amour dominant est bon. En quittant notre terre, ce vieillard entre dans le monde des esprits avec sa propre physionomie ; il y porte avec lui sa caducité ; les goûts et les penchants de la vieillesse l'y suivent, puisqu'il est alors dans tous les extérieurs de son esprit ; en un mot, il se croirait encore sur notre terre, si, sur celle où il se trouve, il n'était pas privé de la vüe des personnes qu'il a laissées dans notre monde, et s'il ne voyait pas quelques-unes de celles qui l'ont précédé dans l'autre vie.

Que va devenir dans son nouveau séjour ce corps spirituel débile ? L'analogie qui existe entre les lois de l'ordre naturel et celles de l'ordre spirituel nous l'apprendra.

Vous n'ignorez pas que, dans notre monde, le corps matériel subit à chaque instant des changements; ils sont insensibles, il est vrai, mais ils n'en sont pas moins réels ; et l'on pourrait dire, à strictement parler, que notre corps d'aujourd'hui n'est pas identiquement le même que notre corps d'hier. Vous savez aussi que ces changements sont dus aux pertes continuelles que le corps éprouve dans son exercice, et aux réparations qu'il reçoit continuellement de l'atmosphère qui l'entoure, et des aliments dont il se nourrit.

Pourquoi en serait-il autrement du corps spirituel dans le monde des esprits? Ce corps n'est-il pas organisé spirituellement comme le nôtre l'est matériellement? Ne vit-il pas sur une terre semblable à la nôtre, couverte aussi de productions et entourée d'atmosphères ? Pourquoi n'exercerait-il pas les mêmes fonctions, et dès lors pourquoi ne subirait-il pas de continuels changements par suite aussi de pertes et de réparations ?

Mais, me direz-vous, par ces changements successifs, dans ce monde-ci nous vieillissons, tandis que dans l'autre, au contraire, si nous y entrons vieux, nous y devenons jeunes; d'où vient cette opposition manifeste? Elle provient de la différence caractéristique des deux mondes. Ici nous vivons dans le temps, nous devons donc être soumis aux lois du temps; de là les périodes successives que nous nommons âges de la vie. Dans l'autre monde, au contraire, puisque nous sommes complètement affranchis des lois du temps, ces périodes ou âges de la vie disparaissent et sont remplacées par des états. Créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, qui est l'HOMME-MÊME, notre état normal doit être celui d'un homme, et non celui d'un enfant chez qui les facultés constitutives de l'homme ne sont pas encore développées, ni celui d'un vieillard chez qui ces facultés ont été émoussées. Cependant, comme tout ce qui tient à l'ordre s'opère, comme nous l'avons vu, sans changement brusque, ceux qui entrent enfants ou vieillards, dans l'autre vie, ne doivent parvenir que par degré à l'état d'homme, les uns en grandissant, les autres en rajeunissant. Voilà le principe. Revenons maintenant à notre vieillard et à l'analogie, et nous pourrons découvrir comment s'opère un tel changement.

Vous savez que l'homme est sans cesse dirigé par son amour

dominant, et que dans l'autre vie cet amour demeure éternellement, sans qu'il puisse jamais être changé. Comme l'amour dominant de notre vieillard est bon, cet amour doit chasser successivement de son cœur toutes les affections mauvaises qui l'assiègent encore; aussi ce vieillard tout en conservant encore les goûts et les penchants qu'il avait en quittant notre monde, commence-t-il, dès son entrée dans l'autre vie, à profiter des nouvelles lumières qu'il y acquiert, afin de discerner attentivement le bien d'avec le mal, et le vrai d'avec le faux ; c'est ainsi qu'il peut lutter contre ses mauvaises affections et rejeter ses erreurs. Il choisit avec soin ses sociétés, et recherche principalement la compagnie des vieillards qui sont dans un état spirituel en rapport avec le sien. Dès lors l'air qu'il respire devient de plus en plus pur, les aliments dont il se nourrit sont de plus en plus sains.

Vous allez sans doute m'arrêter pour me demander si c'est au figuré que je parle d'aliments. Non, mon cher monsieur, ce n'est pas au figuré que je vous en parle dans ce moment, c'est réellement au propre. Et pourquoi vous étonner qu'on mange et qu'on boive dans le monde spirituel, puisque vous admettez qu'on y respire? Pourquoi vous récrier au mot d'aliments substantiels, puisque vous admettez, dans l'autre monde, des terres, des animaux de toute espèce, des champs avec leurs moissons, des jardins avec leurs arbres fruitiers, et en un mot, tout ce qui existe sur notre globe? Puisque l'homme-esprit a un corps spirituel, ne faut-il pas qu'il le nourrisse? Et comment pourrait-il le nourrir, s'il ne faisait pas usage des produits de la terre spirituelle qu'il habite? Mais, répondrez-vous, « Si j'ai admis toutes ces choses, c'est seulement à l'égard des esprits, comme correspondances de leurs affections et de leurs pensées, et je croyais que la nourriture de l'homme-esprit consistait en affections bonnes et en pensées vraies, s'il était bon; en affections mauvaises et en pensées fausses, s'il était méchant. » — Eh! C'est précisément *comme cela que* je l'entends; mais remarquez, je vous prie, qu'il est de principe que tout acte intérieur se manifeste par l'acte extérieur qui y correspond. Sans cette manifestation, le monde spirituel ne serait plus un monde, et nous retomberions alors dans les systèmes des philosophes et des théologiens, qui, en idéalisant l'autre vie, ont présenté aux

hommes sur ce sujet des idées absolument creuses, et par cela même inadmissibles, ce qui fait qu'il y a maintenant si peu de personnes qui croient à l'existence de l'homme après la mort. Vous n'aviez par conséquent saisi que la partie intérieure du fait, et vous en aviez entièrement mis de côté la partie extérieure. L'homme-esprit, il est vrai, se nourrit intérieurement d'affections et de pensées ; mais comme les affections et les pensées sont des êtres réels, ayant substance et forme, et non des êtres de raison, ainsi que le prétend la philosophie ; et en outre, comme le monde spirituel, quoique renfermé au dedans de l'homme-esprit, se manifeste néanmoins extérieurement aux yeux de son corps spirituel, ainsi que je vous l'ai expliqué dans ma neuvième lettre, il devient par là tout à fait évident que les affections et les pensées dont l'homme-esprit se nourrit à l'intérieur, se manifestent à l'extérieur en aliments palpables, dont il nourrit là son corps spirituel, absolument de la même manière que nous nourrissons ici notre corps matériel.

Je disais, avant cette nouvelle digression, que peu à peu notre vieillard respire un air plus pur, se nourrit d'aliments plus sains : *il respire un air plus pur*, car l'atmosphère spirituelle qui entoure les esprits correspond toujours à leur état présent ; elle devient donc plus pure pour lui à mesure qu'il vit en société avec des esprits plus probes : *il se nourrit d'aliments plus sains*, car les aliments dont les esprits nourrissent leurs corps correspondent toujours à leurs affections et à leurs pensées du moment, les aliments solides à leurs affections, et les aliments liquides à leurs pensées ; ils deviennnent donc plus sains pour lui, à mesure que son amour dominant chasse les affections mauvaises et les pensées fausses. Ainsi son corps spirituel, d'abord débile, prendra peu à peu de la force, et cette force ira toujours croissant, parce que ses affections seront toujours plus douces et ses pensées toujours plus belles.

Ajoutez à cela que l'homme emporte avec lui, dans l'autre monde, *toute sa mémoire*, et qu'il lui suffit de penser à un fait quelconque de sa vie sur terre, pour qu'aussitôt toutes les circonstances qui l'ont accompagné puissent se reproduire dans leurs moindres détails, (13e lettre), et vous verrez que notre vieillard doit passer, dans le monde des esprits, par des états analogues à ceux de sa vie terrestre ; mais comme son amour dominant est bon, il

repoussera avec dégoût ceux qui étaient imprégnés de mal et de faux, et se complaira avec délices dans ceux qui renfermaient le bien et le vrai.

Tout ce qui précède est, d'ailleurs, conforme aux principes généraux que nous avons précédemment discutés. Vous savez que dans tout le monde spirituel il n'existe, à proprement parler, que des affections et des pensées; que ces affections sont bonnes ou mauvaises, et ces pensées belles ou laides ; que les affections bonnes et les pensées belles procèdent du bien même et du vrai même, ou du divin amour et de la divine sagesse; que les affections mauvaises et les pensées laides proviennent du mal même et du faux même, qui ont été introduits par la chute ; que tous les objets innombrables, qui constituent spécialement le monde des esprits, ou monde intermédiaire, ne sont que des combinaisons variées d'affections bonnes et d'affections mauvaises, de pensées belles et de pensées laides, et que tous ces objets sont eux-mêmes modifiés dans leur substance et dans leur forme, en raison des modifications que subissent les affections et les pensées, dont ils sont les représentations extérieures.

Appliquez maintenant ces principes au corps de l'esprit, et vous verrez que, simple réceptacle comme l'esprit lui-même dont il est la manifestation extérieure, ce corps doit se modifier selon que l'esprit reçoit et s'approprie le bien ou le mal, le vrai ou le faux, ou, en d'autres termes, selon que l'esprit reçoit et s'approprie des affections bonnes ou des affections mauvaises, des pensées belles ou des pensées laides; et dès lors vous serez forcé de conclure que le corps spirituel de l'homme-esprit dont l'amour dominant est bon, doit continuellement se fortifier, et devenir de plus en plus beau dans le monde intermédiaire, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à un degré de perfection qui permette à l'esprit d'entrer dans le ciel et de devenir ange.

Ainsi, non-seulement notre vieillard redeviendra jeune, mais encore il aura en partage tout ce qui peut constituer la beauté d'un jeune homme, quels qu'aient été les traits de son visage et la conformation de son corps pendant qu'il vivait dans notre monde.

Cette conclusion pourrait donner lieu à une objection qu'il est à propos de lever dès à présent : Si l'homme, dans le monde des

esprits, devient si différent de ce qu'il était sur terre, comment peut-on, quand on entre dans ce monde, y reconnaître ceux qui s'y sont rendus depuis longtemps? La réponse est facile : Quoique le visage ait subi de nombreuses modifications, il conserve néanmoins assez ordinairement quelque trait caractéristique; et, dans la plupart des cas, il arrive alors ce qu'on remarque assez souvent sur notre terre, on finit par se reconnnaître après quelques secondes d'examen. Si, cependant, l'inspection du visage ne suffisait pas, comme les esprits retiennent toute leur mémoire, et se rappellent toutes les circonstances de leur vie terrestre, mieux même que sur terre, (13e lettre,) il leur devient facile de prouver leur identité, en citant les détails les plus minutieux de faits qui se sont passés entre eux dans notre monde.

Prenons maintenant pour second exemple un vieillard dont l'amour dominant est mauvais. En entrant dans le monde des esprits, celui-ci retient de même sa physionomie, sa caducité, ses penchants et ses goûts, puisqu'il est dans les extérieurs de son esprit. Son amour dominant, qui est mauvais, doit chasser successivement de son cœur toutes les affections bonnes qui s'y trouvent encore; aussi, dès son arrivée, ce vieillard, loin de lutter contre ses mauvaises passions, et de rejeter ses erreurs, commence-t-il, au contraire, à prendre en dégoût les affections bonnes et à trouver ridicules les vérités dont il était en possession; il dédaigne la société des vieillards qui agissent et parlent avec sagesse, et il recherche la compagnie de ceux qui sont dans un état spirituel en rapport avec le sien.

Pendant que ce vieillard vivait dans notre monde, la plupart de ses passions mauvaises avaient été, pour ainsi dire, amorties par la caducité du corps matériel, dont les rouages alors usés se prêtent difficilement à l'impulsion qui vient de l'intérieur; mais lorsqu'il est débarrassé de ce corps matériel, elles reprennent peu à peu quelque force, et deviennent ensuite de plus en plus vives, à mesure que son amour dominant chasse le peu d'affections bonnes qui lui restaient. Ainsi l'air qu'il respire devient plus lourd, les aliments dont il se nourrit sont de plus en plus grossiers; mais néanmoins son corps spirituel, d'abord débile, prend continuellement de la force, car ses affections devenant de plus en plus vio-

lentes, et ses pensées de plus en plus difformes, le corps spirituel, qui n'est que leur manifestation extérieure, devient par cela même d'autant plus fort. Ce vieillard rajeunit donc aussi ; mais loin de reprendre la fraîcheur de la jeunesse, il devient de plus en plus hideux, et lorsqu'enfin il ne reste plus en lui aucune affection bonne, ni aucune pensée vraie, il se précipite lui-même dans l'enfer et devient un diable.

D'après tout ce qui précède, vous voyez que dans l'autre vie l'on redevient jeune. J'aurais pu, il est vrai, me borner dans cette discussion à vous présenter le principe, c'est-à-dire, à m'appuyer seulement sur la différence caractéristique des deux mondes; car il est bien évident que la vieillesse étant un accident inhérent au temps et à la matière, doit se dissiper lorsqu'on est affranchi des lois qui régissent la matière et le temps. Mais, puisque dans cette lettre il s'agissait de détails sur le monde des esprits, je restais dans le sujet en corroborant le principe par toutes les considérations que je viens de vous présenter.

Pour compléter ce tableau, il est à propos d'ajouter quelques mots au sujet de l'enfant qui entre dans l'autre vie. Vous avez déjà vu qu'il y devient homme, et cela, par cette seule considération que Dieu étant l'HOMME-MÊME, et ayant créé l'homme à son image et à sa ressemblance pour peupler le monde spirituel, l'état normal de l'esprit doit nécessairement être l'état d'homme complet. Vous avez vu aussi que l'enfant ne parvient à l'état d'homme que par degré et d'une manière analogue à la croissance de l'enfant dans notre monde; et cela, parce que dans tout ce qui tient à l'ordre il y a gradation et non changement brusque. J'ajouterai seulement que tous ceux qui meurent avant d'avoir joui dans notre monde de la liberté et de la rationalité — facultés qui seules rendent l'homme spirituellement responsable de ses actions — sont tous, sans aucune exception, transportés dans le ciel et deviennent anges, quand ils sont parvenus par degrés à l'état de virilité. Quant au mode de croissance de l'enfant dans le monde spirituel, pour vous l'expliquer il faudrait entrer dans des développements, que vous trouverez dans le traité de Swedenborg sur *le Ciel et l'Enfer*, et principalement dans son traité posthume sur *le Divin Amour et la Divine Sagesse*, où il entre dans les détails les plus

profonds et les plus intéressants sur la formation de l'homme.

Mes lettres vous ayant enfin porté à entreprendre la lecture des ouvrages de Swedenborg, qui traitent spécialement du monde spirituel, il devient maintenant inutile que je vous entretienne des autres détails qui concernent ce monde; vous trouverez dans ces ouvrages tout ce que vous désirerez connaître, et votre conviction, déjà formée, ne pourra que se corroborer de plus en plus par l'étude à laquelle vous allez vous livrer.

Mais, mon cher monsieur, je n'ai encore rempli envers vous que la plus faible partie de ma tâche. Je vous ai promis de vous exposer les doctrines de la Vraie Religion Chrétienne, lorsque vous auriez compris et admis les principes de la véritable philosophie religieuse ; je suis loin de rétracter ma promesse; mais, quoique vous reconnaissiez maintenant ces principes, et quel que soit votre désir d'arriver promptement aux doctrines, leur exposition ne peut cependant vous être présentée qu'après une nouvelle préparation, qui va m'obliger à entrer dans de longs développements. Vous n'ignorez pas que toutes les doctrines du Christianisme reposent sur ce qu'on appelle ordinairement les Livres Saints, ou l'Écriture-Sainte, que d'un seul mot nous appelons la Parole. Or, au sujet de l'Écriture-Sainte, ou de la Parole, vous avez, comme tous les hommes du monde, une foule de préjugés, qu'il est indispensable de déraciner. Lors même que vous auriez conservé pour elle un peu de ce respect qu'on vous avait habitué à lui accorder dans votre jeune âge, toujours est-il que vous êtes loin d'avoir la conviction qu'elle est divine dans toutes ses parties; et cependant cette conviction est absolument nécessaire; il faut par conséquent que je la fasse pénétrer au fond de votre cœur, avant d'essayer de vous exposer les doctrines du christianisme.

C'est la tâche que je vais entreprendre dans une seconde série de lettres.

Agréez, etc.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

OUVRAGES DE SWEDENBORG

traduits en Français

par J.-J.-E. Le Boys des Guays.

	Prix.
Arcanes Célestes, 1re partie, GENÈSE, vol. I, II, III, IV, V, VI, VII, in-8°	55f 50c
— 2e partie, EXODE, vol. XI, XII, XIII, XIV, in-8°	30 »»
Doctrine de vie, in-8°	2 »»
— in-18	1 »»
Doctrine sur l'Écriture Sainte, in-8°	2 »»
— in-18	1 »»
Doctrine sur le Seigneur, in-8°	2 »»
Doctrine sur la Foi, in-8°	1 50
Du Divin Amour (ouvrage posthume), in-8°	2 »»
Du Cheval blanc, *de l'Apocalypse*, in-8°	1 »»
Exposition sommaire *du sens interne* (Prophètes et Psaumes), in-8°	3 »»
Doctrine de la Charité (extraite des Arc. Célestes), in-8°	1 50
Doctrine de la Charité (ouvrage posthume), in-8°	1 »»
Des Biens de la Charité et du Décalogue, in-8°	1 50
Exposition sommaire des Doctrines de la Nouvelle Église, in-8°	2 50
in-18	1 50
De la Parole et de sa Sainteté, in-8°	» 75
Du Commerce de l'Ame et du Corps, in-18	1 »»
Appendice à la Vraie Religion chrétienne, in-18	1 50
Du Jugement Dernier, in-18	2 »»
Continuation sur le Jugement Dernier, in-18	1 »»
Du Ciel et de l'Enfer, grand in-18	2 »»
Des Terres dans l'univers, in-18	2 »»
Sagesse Angélique sur le Divin Amour, grand in-18	5 »»
La Vraie Religion chrétienne, Tome I, grand in-18	5 »»
Neuf questions sur la Trinité, in-18	» 25

LA NOUVELLE JÉRUSALEM,

Revue Religieuse et Scientifique.

Collection des *Sept premières années* avec table analytique et alphabétique à la fin du VII vol. — Prix : 42 fr. — Les vol. VIII et IX. Prix : 12 fr.

On trouve à la Librairie de la NOUVELLE JÉRUSALEM, chez Porte, libraire à Saint-Amand (Cher), tous les ouvrages de Swedenborg, et ceux qui concernent directement ou indirectement les doctrines de la *Nouvelle Jérusalem.*

NOTA. Les autres ouvrages de Swedenborg seront successivement publiés par le traducteur.

—

